

10761 dP 14

HISTOIRE
DE
CHARLES XII.
ROI DE SUEDE.

Par MR. DE V***.

Voltaire

TOME PREMIER.



A BASLE,
Chez CHRISTOPHE REVIS.
MDCCXXXI.

HISTOIRE
HISTOIRE

CHARLES XII.

SOUS LE ROY

PAR M. DE VERNER

TOME I.



LA DEDICACE
DE LA CHAISE
MUSEUM

HISTOIRE

DE

CHARLES XII.

ROI DE SUEDE.

LIVRE PREMIER.

ARGUMENT du premier Livre.

Histoire abrégée de la Suede jusqu'à Charles douze : son éducation, ses ennemis. Caractere du Czar Pierre Alexiovits : ses desseins, ses entreprises. Charles est attaqué à la fois par la Moscovie, la Pologne & le Dannemark. Il part de Stokolm à l'âge de seize ans, & défait cent mille Moscovites avec huit mille Suédois.

LA Suède & la Finlande composent un royaume un tiers plus grand que la France, mais bien moins fertile, aujourd'hui moins peuplé. Ce païs, large de deux cens de nos lieues, & long de trois cens, s'étend du midi au nord, depuis le cin-

quante-cinquième degré jusqu'au soixante & dixième, sous un climat rigoureux, qui n'a presque ni printemps, ni automne. L'hiver y régné neuf mois de l'année : les chaleurs de l'été succèdent tout à coup à un froid excessif ; & il y gèle dès le mois d'Octobre, sans aucune de ces gradations insensibles, qui amènent ailleurs les saisons, & en rendent le changement plus doux. La nature en récompense a donné à ce climat rude, un ciel serein, un air pur. L'été presque toujours échauffé par le soleil, y produit les fleurs & les fruits en peu de tems. Les longues nuits de l'hiver y sont adoucies par des aurores & des crépuscules qui durent, à proportion que le soleil s'éloigne plus de la Suède ; & la lumière de la lune qui n'y est obscurcie par aucun nuage, augmentée encore par le reflet de la neige qui couvre la terre, & très-souvent par la lumière boréale, fait qu'on voyage en Suède la nuit comme le jour. Les bestiaux y sont plus petits que dans les païs méridionaux de l'Europe, faute de pâturages. Les hommes y sont plus grands. La sérénité du ciel les rend sains, la rigueur du climat les fortifie ; ils vivent même plus longtems que les autres hommes, quand ils ne s'affoiblissent pas par l'usage immodéré des liqueurs fortes, & des vins que les nations septentrionales semblent aimer d'autant plus que la nature les leur a refusés.

Les Suédois sont bien faits, robustes, agiles, capables de soutenir les plus grands travaux,

vaux, la faim & la misère; nés guerriers, pleins ne fierté, plus braves qu'industrieux, ayant longtems négligé, & cultivant mal aujourd'hui le commerce, qui seul pourroit leur donner ce qui manque à leur pays. C'est principalement de la Suède, dont une partie se nomme encore Gotie, que se débordèrent ces multitudes de Gots qui inondèrent l'Europe, & l'arrachèrent à l'Empire romain, qui en avoit été cinq cens années l'usurpateur & le tyran.

Les païs septentrionaux étoient alors beaucoup plus peuplés qu'ils ne le sont de nos jours, parce que la religion laissoit aux habitans la liberté de donner plus de citoïens à l'état, par la pluralité de leurs femmes: que ces femmes ellesmemes ne connoissoient d'opprobre que la sterilité & l'oïseté, & qu'aussi laborieuses & aussi robustes que les hommes, elles en étoient plutôt & plus longtems fécondes.

La Suède fut toujours libre jusqu'au milieu du quatorzième siècle. Dans ce long espace de tems le gouvernement changea plus d'une fois: mais toutes les innovations furent en faveur de la liberté. Leur premier magistrat eut le nom de Roi, titre qui en différens païs se donne à des puissances bien différentes; car en France, en Espagne, il signifie un homme absolu: & en Pologne, en Suède, en Angleterre, l'homme de la république. Ce roi ne pouvoit rien sans le sénat; & le sénat dépendoit des états généraux,

raux, que l'on convoquoit souvent : les représentants de la nation dans ces grandes assemblées, étoient les gentilshommes, les évêques, les députés des villes ; avec le tems on y admit les païsans même, portion du peuple injustement méprisée ailleurs, & esclave dans presque tout le nord.

Environ l'an 1492. cette nation si jalouse de sa liberté, & qui est encore fière aujourd'hui d'avoir subjugué Rome il y a treize siècles, fut mise sous le joug par une femme, & par un peuple moins puissant que les Suédois.

Marguerite de Valdemar, la Sémiramis du nord, reine de Dannemark & de Norvège, conquit la Suède par force & par adresse, & fit un seul royaume de ces trois vastes états. Après sa mort la Suède fut déchirée par des guerres civiles ; elle secoua le joug des Danois ; elle le reprit ; elle eut des rois ; elle eut des administrateurs. Deux tyrans l'opprimèrent d'une manière horrible vers l'an 1520. L'un étoit Christiern second, roi de Dannemark, monstre formé de vices, sans aucune vertu. L'autre un archevêque d'Upsal, primat du royaume, aussi barbare que Christiern. Tous deux de concert firent saisir un jour les consuls, les magistrats de Stockolm, avec quatre-vingt-quatorze sénateurs, & les firent massacrer par des bourreaux, sous prétexte qu'ils étoient excommuniés par le Pape, pour avoir défendu les droits de l'état contre l'archevêque. Ensuite ils abandonnèrent Stockolm

olm au pillage, & tout y fut égorgé sans distinction d'âge ni de sexe.

Tandis que ces deux hommes ligüés pour opprimer, desunis quand il falloit partager les dépouilles, exerçoient ce que le despotisme a de plus tyrannique; & ce que la vengeance a de plus cruel: un nouvel événement changea la face du nord.

Gustave Vaza, jeune homme descendu des anciens rois du païs, sortit du fond des forêts de la Dalécarlie où il étoit caché, & vint délivrer la Suede. C'étoit une de ces grandes âmes que la nature forme si rarement, avec toutes les qualités nécessaires pour commander aux hommes: sa taille avantageuse, & son grand air lui faisoient des partisans dès qu'il se monroit. Son éloquence, à qui sa bonne mine donnoit de la force, étoit d'autant plus persuasive qu'elle étoit sans art, son génie formoit de ces entreprises que le vulgaire croit téméraires, & qui ne sont que hardies aux yeux des grands hommes. Son courage infatigable les faisoit réussir. Il étoit intrépide avec prudence, d'un naturel doux dans un siècle féroce, vertueux enfin, à ce que l'on dit, autant qu'un chef de parti peut l'être.

Gustave Vaza avoit été ôtage de Christiern, & retenu prisonnier contre le droit des gens. Echappé de sa prison il avoit erré, déguisé en païsan, dans les montagnes & dans les bois de la Dalécarlie. Là il s'étoit vu réduit à la nécessité de travailler aux mines de cuivre pour
vivre

vivre & pour se cacher. Enféveli dans ces souterrains, il osa songer à détroner le tiran. Il se découvrit aux païsans; il leur parut un homme d'une nature supérieure, pour qui les hommes ordinaires croient sentir une soumission naturelle. Il fit en peu de tems de ces sauvages des soldats aguerris. Il attaqua Christiern & l'archevêque, les vainquit souvent, les chassa tous deux de la Suède; & fut élu avec justice par les états, roi du païs dont il étoit le libérateur.

A peine, affermi sur le trône, il tenta une entreprise plus difficile que des conquêtes. Les véritables tirans de l'état étoient les évêques, qui aiant presque toutes les richesses de la Suède, s'en servoient pour opprimer les sujets, & pour faire la guerre aux rois. Cette puissance étoit d'autant plus terrible, que l'ignorance des peuples l'avoit renduë sacrée. Il punit la religion catholique des attentats de ses ministres. En moins de deux ans il rendit la Suède Luthérienne par la superiorité de sa politique, plus encore que par autorité. Aiant ainsi conquis ce royaume, comme il le disoit, sur les Danois & sur le clergé, il régna heureux & absolu jusqu'à l'âge de soixante & dix ans; & mourut plein de gloire, laissant sur le trône sa famille & sa religion.

L'un de ses descendans fut ce Gustave Adolphe, qu'on nomme le grand Gustave. Ce roi conquit l'Ingrie, la Livonie, Brême, Verden, Vismar, la Poméranie, sans compter plus
de

de cent places en Allemagne, rendus par la Suède après sa mort. Il ébranla le trône de Ferdinand II. Il protégea les Luthériens en Allemagne, secondé en cela par les intrigues de Rome même, qui craignoit encore plus la puissance de l'Empereur que celle de l'hérésie. Ce fut lui qui par ses victoires, contribua alors en effet à l'abaissement de la maison d'Autriche, entreprise dont on attribua la gloire au cardinal de Richelieu qui sçavoit l'art de se faire une réputation, tandis que Gustave se bornoit à faire de grandes choses. Il alloit porter la guerre au-delà du Danube ; & peut-être détrôner l'Empereur, lorsqu'il fut tué à l'âge de trente-sept ans dans la bataille de Lutzen, qu'il gagna contre Valsteins emportant dans le tombeau le nom de Grand, les regrets du nord & l'estime de ses ennemis.

Sa fille Christine née avec un génie rare, aima mieux converser avec des sçavans, que de régner sur un peuple qui ne connoissoit que les armes. Elle se rendit aussi illustre en quittant le trône, que ses ancêtres l'étoient pour l'avoir conquis ou affirmé. Les Protestans l'ont déchirée comme si on ne pouvoit pas avoir de grandes vertus sans croire à Luther ; & les Papes triomphèrent trop de la conversion d'une femme qui n'étoit que philosophe. Elle se retira à Rome où elle passa le reste de ses jours dans le centre des arts qu'elle aimoit, & pour lesquels elle avoit renoncé à un empire à l'âge de vingt-sept ans.

Avant

Avant d'abdiquer, elle engagea les états de la Suède à élire en sa place son cousin Charles Gustave X. de ce nom, fils du comte Palatin, duc des deux Ponts. Ce roi ajouta de nouvelles conquêtes à celles de Gustave-Adolphe : il porta d'abord ses armes en Pologne, où il gagna la célèbre bataille de Varsovie qui dura trois jours : il fit longtems la guerre heureusement contre les Danois ; assiégea leur capitale ; réunit la Scanie à la Suède, & fit assurer du moins pour un tems la possession de Sleswich au duc de Holstein : ensuite ayant éprouvé des revers, & fait la paix avec ses ennemis, il tourna son ambition contre ses sujets. Il conçut le dessein d'établir en Suède la puissance arbitraire ; mais il mourut à l'âge de trente-sept ans comme le grand Gustave, avant d'avoir pu achever cet ouvrage que son fils Charles XI. éleva jusqu'au comble.

Charles XI. guerrier comme tous ses ancêtres, fut plus absolu qu'eux. Il abolit l'autorité du sénat, qui fut déclaré le sénat du roi, & non du royaume. Il étoit frugal, vigilant, laborieux, tel qu'on l'eût aimé, si son despotisme n'eût réduit les sentimens de ses sujets pour lui, à celui de la crainte.

Il épousa en 1680. Ulrik Eleonore, fille de Frédéric III. roi de Dannemark, princesse vertueuse, digne de plus de confiance que son époux ne lui en témoigna. De ce mariage naquit le 27 de Juin 1682. le roi Charles XII. l'homme le plus extraordinaire peut-être qui
ait

ait jamais été sur la terre ; qui a réuni en lui toutes les grandes qualités de ses ayeux, & qui n'a eu d'autre défaut ni d'autre malheur que de les avoir toutes outrées. C'est lui dont on se propose ici d'écrire ce qu'on a appris de certain, touchant sa personne & ses actions.

A six ans on le tira des mains des femmes, & on lui donna pour gouverneur monsieur de Nordcopenfer, homme sage & assez instruit. Le premier livre qu'on lui fit lire fut l'ouvrage de Samuël Puffendorf, afin qu'il sçût connoître de bonne heure ses états & ceux de ses voisins. Il aprit d'abord l'Allemand, qu'il parla toujourns depuis aussi-bien que sa langue maternelle. A l'âge de sept ans il sçavoit déjà manier un cheval. Les exercices violens où il se plaisoit, & qui découvroient ses inclinations martiales, lui formèrent de bonne heure une constitution vigoureuse, capable de soutenir les fatigues où le portoit son tempérament.

Quoique doux dans son enfance, il avoit une opiniâtreté insurmontable : le seul moyen de le plier étoit de le piquer d'honneur : avec le mot de gloire, on obtenoit tout de lui. Il avoit de l'aversion pour le latin ; mais dès qu'on lui eût dit que le Roi de Pologne & le Roi de Dannemark l'entendoient, il l'aprit bien vite, & en retint assez pour le parler le reste de sa vie. On s'y prit de la même maniere pour l'engager à entendre le françois ; mais il s'obstina, tant qu'il vécut,

à ne jamais s'en servir, même avec des ambassadeurs François, qui ne sçavoient point d'autre langue.

Dès qu'il eut quelque connoissance de la langue latine, on lui fit traduire Quinte-Curce: il prit pour ce livre un goût que le sujet lui inspiroit beaucoup plus encore que le stile. Celui qui lui expliquoit cet auteur lui aiant demandé ce qu'il pensoit d'Alexandre: Je pense, dit le Prince, que je voudrois lui ressembler: mais, lui dit-on, il n'a vécu que trente-deux ans, ah, reprit-il, n'est-ce pas assez quand on a conquis des royaumes? On ne manqua pas de rapporter ces réponses au roi son pere, qui s'écria: Voilà un enfant qui vaudra mieux que moi, & qui ira plus loin que le grand Gustave. Un jour il s'amusoit dans l'appartement du roi à regarder deux cartes géographiques, l'une d'une ville de Hongrie, prise par les Turcs sur l'Empereur, & l'autre de Riga capitale de la Livonie, province conquise par les Suédois depuis un siècle. Au bas de la carte de la ville Hongroise il y avoit ces mots tirés du livre de Job: *Dieu me l'a donné, Dieu me l'a ôté, le nom du Seigneur soit béni.* Le jeune prince aiant lu ces paroles, prit sur le champ un craïon, & écrivit au bas de la carte de Riga: *Dieu me l'a donné, le diable ne me l'ôtera pas.* Ainsi dans les actions les plus indifférentes de son enfance, ce naturel indomtable laissoit souvent échaper des traits qui marquoient ce qu'il devoit être un jour.

Il avoit onze ans lorsqu'il perdit sa mere. Cette princesse mourut en 1693. le 5 Août, d'une maladie causée par les chagrins que lui donnoit son mari, & par les efforts qu'elle faisoit pour les dissimuler. Charles XI. avoit dépouillé de leurs biens un grand nombre de ses sujets, par le moïen d'une espèce de cour de justice, nommée la chambre des liquidations, établie de son autorité seule. Une foule de citoïens ruinés par cette chambre, nobles, marchands, fermiers, veuves, orphelins, remplissoient les rues de Stockolm, & venoient tous les jours à la porte du palais pousser des cris que le roi n'entendoit point. La reine secourut ces malheureux de tout ce qu'elle avoit. Elle leur donna son argent, ses pierres, ses meubles, ses habits même. Quand elle n'eut plus rien à leur donner, elle se jetta en larmes aux pieds de son mari, pour le prier d'avoir compassion de ses sujets. Le roi lui répondit gravement : Madame, nous vous avons prise pour nous donner des enfans, & non pour nous donner des avis. Depuis ce tems il la traita avec une dureté qui avança ses jours.

Il mourut quatre ans après elle, le quinze d'Avril 1697. dans la quarante-deuxième année de son âge, & dans la trente-septième de son règne, lorsque l'Empire, l'Espagne, la Hollande d'un côté, & la France de l'autre, venoient de remettre la décision de leurs querelles à sa médiation, & qu'il avoit déjà enta-

14 HIST. DE CHARLES XII.

mé l'ouvrage de la paix entre ces puissances.

Il laissa à son fils, âgé de quinze ans, un trône affermi & respecté au dehors, des sujets pauvres, mais belliqueux & soumis, avec des finances en bon ordre, ménagées par des ministres habiles.

Charles XII. à son avènement, non-seulement se trouva maître absolu & paisible de la Suède, & de la Finlande; mais il régnoit encore sur la Livonie, la Carélie, l'Ingrie; il possédoit Vismar, Vibourg, les Iles de Rugen, d'Oesel, & la plus belle partie de la Poméranie, le Duché de Brême & de Verden, toutes conquêtes de ses ancêtres, assurées à sa couronne par une longue possession, & par la foi des traités solennels de Munster & d'Oliva, soutenus de la terreur des armes Suédoises. La paix de Riswick commencée sous les auspices du pere, fut conclue sous ceux du fils: il fut le médiateur de l'Europe dès qu'il commença à régner.

Les loix Suédoises fixent la majorité des rois à quinze ans. Mais Charles XI. absolu en tout, retarda par son testament celle de son fils jusqu'à dix-huit. Il favorisoit par cette disposition les vues ambitieuses de sa mère Edouige-Eléonor de Holstein, veuve de Charles X. Cette princesse fut déclarée par le roi son fils
 † nutrice du jeune roi son petit-fils, & régente du royaume, conjointement avec un conseil de cinq personnes.

Elle ordonna d'abord pour le corps de son
 fi

fils Charles XI. une pompe funébre d'une magnificence à laquelle la Suède n'étoit point accoutumée. Elle voulut de plus que les bourgeois de Stockholm portassent trois ans le deuil. Il sembloit qu'on les forçât à montrer d'autant plus de douleur, qu'ils en ressentoient moins de la mort d'un prince qui leur avoit ôté leur liberté & leurs biens.

La régente avoit eu part aux affaires sous le règne du roi son fils. Elle étoit avancée en âge; mais son ambition plus grande que ses forces & que son génie, lui faisoit espérer de jouir long-tems des douceurs de l'autorité, sous le roi son petit-fils. Elle l'éloignoit autant qu'elle pouvoit des affaires. Le jeune prince passoit son tems à la chasse, ou s'occupoit à faire la revue des troupes: il faisoit même quelquefois l'exercice avec elles: ces amusemens ne sembloient que l'effet naturel de la vivacité de son âge. Il ne paroissoit dans sa conduite aucun dégoût qui pût allarmer la Régente; & cette Princesse se flattoit que les dissipations de ces exercices le rendroient incapable d'application, & qu'elle en gouverneroit plus longtems.

Un jour au mois de Novembre, la même année de la mort de son pere, il venoit de faire la revue de plusieurs régimens: le conseiller d'état Piper étoit auprès de lui; le roi paroissoit abîmé dans une rêverie profonde: puis-je prendre la liberté, lui dit Piper, de demander à votre Majesté à quoi elle songe si

sérieusement ? Je songe, répondit le Prince, que je me sens digne de commander à ces braves gens ; & je voudrois que ni eux ni moi ne reçussions l'ordre d'une femme. Piper fit dans le moment l'occasion de faire une grande fortune : il n'avoit pas assez de crédit pour oser se charger lui-même de l'entreprise dangereuse d'ôter la régence à la Reine, & d'avancer la majorité du Roi. Il proposa cette négociation au comte Axel Sparre, homme ardent, & qui cherchoit à se donner de la considération. Il le flatta de la confiance du Roi : Sparre le crut, se chargea de tout, & ne travailla que pour Piper. Les conseillers de la régence furent bien-tôt persuadés ; c'étoit à qui précipiteroit l'exécution de ce dessein, pour s'en faire un mérite auprès du Roi.

Ils allèrent en corps en faire la proposition à la Reine, qui ne s'attendoit pas à une pareille déclaration. Les états généraux étoient assemblés alors. Les conseillers de la régence y proposèrent l'affaire. Il n'y eut pas une voix contre : la chose fut emportée d'une rapidité que rien ne pouvoit arrêter ; de sorte que Charles XII. souhaita de régner ; & en trois jours les états lui déférèrent le gouvernement. Le pouvoir de la Reine & son crédit, tombèrent en un instant. Elle mena depuis une vie privée, plus sortable à son âge, quoique moins à son humeur. Le Roi fut couronné le 24 Décembre suivant. Il fit son entrée dans Stokolm. sur un cheval alezan, ferré d'argent,

d'argent, aiant le sceptre à la main & la couronne en tête, aux acclamations de tout un peuple idolâtre de ce qui est nouveau, & concevant toujours de grandes espérances d'un jeune Prince.

L'archevêque d'Upsal est en possession de faire la cérémonie du sacre & du couronnement : c'est de tant de droits que ses prédécesseurs s'étoient arrogés, presque le seul qui lui reste. Après avoir, selon l'usage, donné l'onction au Prince, il tenoit entre ses mains la couronne pour la lui remettre sur la tête : Charles l'arracha des mains de l'archevêque & se couronna lui-même, en regardant fièrement le prélat. La multitude, à qui tout air de grandeur impose toujours, applaudit à l'action du Roi. Ceux même qui avoient le plus gémi sous le despotisme du pere, se laissèrent entraîner à louer dans le fils cette fierté qui étoit l'augure de leur servitude.

Dès que Charles fut maître, il donna sa confiance & le maniement des affaires au conseiller Piper, qui fut en effet son premier ministre, sans en avoir le nom. Peu de tems après il le fit Comte, ce qui est une qualité éminente en Suède, & non un vain titre qu'on puisse prendre sans conséquence.

Les premiers tems de l'administration du Roi ne donnèrent point de lui des idées favorables : il parut qu'il avoit été plus impatient que digne de régner. Il n'avoit à la vérité aucune passion dangereuse ; mais on ne voit

dans sa conduite que des emportemens de jeunesse, & de l'opiniâtreté. Il paroissoit inappliqué & hautain. Les ambassadeurs qui étoient à sa cour, le prirent même pour un génie médiocre, & le peignirent tel à leurs maîtres. La Suède avoit de lui la même opinion, personne ne connoissoit son caractère ; à l'ignoroit lui-même, lorsque des orages formés tout-à-coup dans le nord donnèrent à ses talens cachés occasion de se déployer.

Trois puissans princes voulant se prévaloir de son extrême jeunesse, conspirèrent sa ruine presque en même tems. Le premier fut Frédéric IV. roi de Dannemark son cousin ; le second, Auguste, électeur de Saxe, roi de Pologne ; Pierre le Grand, czar de Moscovie, étoit le troisième, & le plus dangereux. Il faut développer l'origine de ces guerres qui ont produit de si grands événemens, & commencer par le Dannemark.

De deux sœurs qu'avoit Charles XII. l'aînée avoit épousé le duc de Holstein, jeune prince plein de bravoure & de douceur. Le Duc, opprimé par le roi de Dannemark, vint à Stockholm avec son épouse, se jeter entre les bras du Roi, & lui demander du secours, non-seulement comme à son beau-frere, mais comme au roi d'une nation qui a pour les Danois une haine irréconciliable.

L'ancienne maison de Holstein, fondue dans celle d'Oldembourg, étoit montée sur le trône de Dannemark par élection en 1449. tous les royaumes

roïaumes du nord étoient alors électifs. Celui de Dannemark, devint bien-tôt héréditaire. Un de ses rois nommé Christiern III. avoit pour son frere Adolphe une tendresse dont on ne trouve guères d'exemples chez les princes. Il ne vouloit point le laisser sans souveraineté ; mais il ne pouvoit démembler ses propres états. Il partagea avec lui par un accord bizarre les duchés de Holstein Gottorp & de Sleswich ; établissant que les descendans d'Adolphe gouverneroient désormais le Holstein, conjointement avec les rois de Dannemark, que ces deux duchés leur apartiendroient en commun ; & que le roi de Dannemark ne pourroit rien innover dans le Holstein sans le duc, ni le duc sans le roi. Une union si étrange, dont pourtant il y avoit déjà eu un exemple dans la même maison, pendant quelques années, étoit depuis près de quatre-vingt ans une source de querelles entre la branche de Dannemark, & celle de Holstein Gottorp ; les rois cherchant toujours à opprimer les ducs, & les ducs à être indépendans. Il en avoit coûté la liberté & sa souveraineté au dernier Duc. Il avoit recouvré l'une & l'autre aux conférences d'Altena en 1689. par l'entremise de la Suède, de l'Angleterre & de la Hollande, garants de l'exécution du traité. Mais comme un traité entre les souverains, n'est souvent qu'une soumission à la nécessité, jusqu'à ce que le plus fort puisse accabler le plus foible, la querelle renaissoit plus envenimée que jamais entre le nouveau
roi

roi de Dannemark & le jeune duc. Tandis que le duc étoit à Stockolm, le Danois faisoit déjà des actes d'hostilité dans le païs de Holstein, & se liguoit secrètement avec le roi de Pologne, pour accabler le roi de Suède lui-même.

Fridéric Auguste, électeur de Saxe, que ni l'éloquence & les négociations de l'abbé de Polignac, ni les grandes qualités du prince de Conti son concurrent au trône, n'avoient pû empêcher d'être élu depuis deux ans roi de Pologne, étoit un prince moins connu encore par sa force de corps incroyable, que par sa bravoure & la galanterie de son esprit. Sa cour étoit la plus brillante de l'Europe, après celle de Louis XIV. jamais prince ne fut plus généreux, ne donna plus, & n'accompagna ses dons de tant de grace. Il avoit acheté la moitié des suffrages de la noblesse Polonoise, & forcé l'autre par l'approche d'une armée Saxonne. Il crut avoir besoin de ses troupes pour se mieux affermir sur le trône. Mais il falloit un prétexte pour les retenir en Pologne. Il les destina à attaquer le roi de Suède en Livonie, à l'occasion que l'on va rapporter.

La Livonie la plus belle & la plus fertile province du nord, avoit appartenu autrefois aux chevaliers de l'ordre Teutonique. Les Moscovites, les Polonois & les Suédois s'en étoient depuis disputés la possession. La Suède en jouïssoit depuis près de cent années; & elle lui avoit été enfin cédée solennellement par la paix d'Oliva.

Le

Le feu roi Charles XI. dans ses sévérités pour ses sujets n'avoit pas épargné les Livoniens. Il les avoit dépouillé de leurs privilèges, & d'une partie de leurs patrimoines. Patkul malheureusement célèbre depuis par sa mort tragique, fut député de la noblesse Livonienne pour porter au trône les plaintes de la province. Il fit à son maître un harangue respectueuse, mais forte, & pleine de cette éloquence male que donne la calamité quand elle est jointe à la hardiesse : mais les rois ne regardent trop souvent ces harangues publiques, que comme des cérémonies vaines qu'il est d'usage de souffrir, sans y faire attention. Toutefois Charles XI. dissimulé, quand il ne se livroit pas aux emportemens de sa colère, frappa doucement sur l'épaule de Patkul. Vous avez parlé pour votre patrie en brave homme, lui dit-il, je vous en estime, continuez. Mais peu de jours après il le fit déclarer coupable de lèse-majesté ; & comme tel, condamner à la mort. Patkul qui s'étoit caché, prit la fuite. Il porta dans la Pologne ses ressentimens. Il fut admis depuis devant le roi Auguste. Charles XI. étoit mort ; mais la Sentence de Patkul & son indignation subsistoient : il représenta au monarque Polonois la facilité de la conquête de la Livonie, des peuples désespérés, prêts à secouer le joug de la Suède ; un roi enfant, incapable de se défendre. Ces sollicitations furent bien reçues d'un prince déjà tenté de cette conquête. Tout fut prêt bientôt

tôt pour une invasion soudaine, sans même daigner recourir à la vaine formalité des déclarations de guerre, & des manifestes. Le nuage grossissoit en même tems du côté de la Moscovie.

Pierre Alexiovits, czar de Russie, s'étoit déjà rendu redoutable par la bataille qu'il avoit gagnée sur les Turcs en 1597. & par la prise d'Azoph qui lui ouvrit l'empire de la mer noire. Mais c'étoit par des actions plus glorieuses que des victoires qu'il méritoit le nom de Grand. La Moscovie ou Russie embrasse le nord de l'Asie, & celui de l'Europe; & depuis les frontières de la Chine, s'étend l'espace de quinze cens lieues jusqu'aux confins de la Pologne & de la Suède. Mais ce pays immense étoit à peine connu de l'Europe ayant le czar Pierre. Les Moscovites étoient moins civilisés que les Mexicains, quand ils furent découverts par Cortez; nés tous esclaves de maîtres aussi barbares qu'eux, ils croupissoient dans l'ignorance, dans le besoin de tous les arts, & dans l'insensibilité de ces besoins qui étouffoit toute industrie. Une ancienne loi sacrée parmi eux leur défendoit sous peine de mort, de sortir de leur pays sans la permission de leur patriarche. Cette loi faite pour leur ôter les occasions de connoître leur joug, plaisoit à une nation qui dans l'abîme de son ignorance & de sa misère dédaignoit tout commerce avec les nations étrangères.

L'aire des Moscovites commençoit à la création

ation du monde, ils comptoient 7207. ans au commencement du siècle passé, sans pouvoir rendre raison de cette datte. Le premier jour de leur année revenoit au treize de notre mois de Septembre. Ils alléguoient pour raison de cet établissement, qu'il étoit vrai-semblable que Dieu avoit créé le monde en automne, dans la saison où les fruits de la terre sont dans leur maturité. Ainsi les seules apparences de connoissance qu'ils eussent, étoient des erreurs grossières : personne ne se doutoit parmi eux que l'automne de Moscovie pût être le printems d'un autre país dans les climats opposés. Il n'y avoit pas long-tems que le peuple avoit voulu bruler à Moscou le secrétaire d'un ambassadeur de Perse, qui avoit prédit une éclipse de soleil. Ils ignoroient jusqu'à l'usage des chiffres ; ils se servoient pour leurs calculs de petites boules enfilées dans des fils d'archal. Il n'y avoit pas d'autre manière de compter dans tous les bureaux des recettes, & dans le trésor du Czar.

Leur religion étoit & est encore celle des Chrétiens grecs, mais mêlée de superstitions auxquelles ils étoient d'autant plus fortement attachés qu'elles étoient plus extravagantes, & que le joug en étoit plus gênant. Peu de Moscovites osoient manger du pigeon, parce que le Saint-Esprit est peint en forme de colombe. Ils observoient régulièrement quatre carêmes par an ; & dans ces tems d'abstinence, ils n'osoient se nourrir ni d'œufs, ni de lait. Dieu & saint Nicolas étoient les objets de leur cul-

te ;

te; & immédiatement après eux, le Czar & le Patriarche. L'autorité de ce dernier étoit sans bornes, comme leur ignorance. Il rendoit des arrêts de mort, & infligeoit les suplices les plus cruels, sans qu'on pût apeller de son tribunal. Il se promenoit à cheval deux fois l'an, suivi de tout son clergé en cérémonie. Le Czar à pied tenoit la bride du cheval, & le peuple se prosternoit dans les rues comme les Tartares devant leur grand Lama. La confession étoit pratiquée; mais ce n'étoit que dans le cas des plus grands crimes. Alors l'absolution leur paroissoit nécessaire, mais non le repentir. Ils se croient purs devant Dieu avec la bénédiction de leurs papas. Ainsi ils passaient sans remords, de la confession au vol & à l'homicide; & ce qui est un frein pour d'autres Chrétiens, étoit chez eux un encouragement à l'iniquité. Ils faisoient scrupule de boire du lait un jour de jeûne; mais les peres de famille, les prêtres, les femmes, les filles s'enivroient d'eau-de-vie les jours de fêtes. On dispuoit cependant sur la religion en ce païs comme ailleurs; la plus grande querelle étoit si les laïques devoient faire le signe de la croix avec deux doigts ou avec trois. Un certain Jacob Nursoff, sous le précédent règne, avoit excité une sédition dans Astracan au sujet de cette dispute.

Le Czar dans son vaste empire avoit beaucoup d'autres sujets qui n'étoient pas Chrétiens. Les tartares qui habitent le bord occidental de la mer Caspienne & des Palus Méotides,

font

sont mahométans. Les Sibériens, les Ostiaques, les Samoïdes qui sont vers la mer Glaciale, étoient des sauvages, dont les uns étoient idolâtres, les autres n'avoient pas même la connoissance d'un Dieu : & cependant les Suédois envoiés prisonniers parmi eux, ont été plus contens de leurs mœurs que de celles des anciens Moscovites.

Pierre Alexiovits avoit reçu une éducation qui tendoit à augmenter encore la barbarie de cette partie du monde.

Le hazard voulut que le fils d'un François réfugié à Genève, nommé le Fort, vint chercher de l'emploi dans les troupes Moscovites, & fut connu du Czar, encore jeune. Il s'insinua dans sa familiarité; il lui parloit souvent des avantages du commerce & de la navigation : il lui disoit comment la Hollande, qui n'eût pas été la centième partie des Etats de Moscovie, faisoit par le moïen du commerce seul, une aussi grande figure dans l'Europe que les Espagnes, dont elle avoit été autrefois une petite province inutile & méprisée. Il l'entretenoit de la politique raffinée des princes de l'Europe, de la discipline de leurs troupes, de la police de leurs villes, du nombre infini de manufactures; des arts & des sciences qui rendent les Européens puissans & heureux. Ces discours éveillèrent le jeune Empereur, comme d'une profonde létargie. Son puissant génie, qu'une éducation barbare avoit retenu, & n'avoit pu détruire, se dévelopa presque
C tout-

tout-à-coup. Il résolut d'être homme, de commander à des hommes, & de créer une nation nouvelle. Plusieurs princes avoient avant lui renoncé à des couronnes, par dégoût pour le poids des affaires; mais aucun n'avoit cessé d'être roi pour apprendre mieux à regner; c'est ce que fit Pierre le Grand. Il quitta la Moscovie en 1678. n'ayant encore régné que deux années, & alla en Hollande, déguisé sous un nom vulgaire, comme s'il avoit été un domestique de ce même M. le Fort, qu'il envoioit ambassadeur extraordinaire auprès des Etats généraux. Arrivé à Amsterdam, il se fit inscrire dans le rôle des charpentiers de l'amirauté des Indes, sous le nom de Pierre Michaelof. Il travailloit dans le chantier comme les autres charpentiers. Dans les intervalles de son travail il apprenoit les parties des mathématiques qui peuvent être utiles à un prince, les fortifications, la navigation, l'art de lever des plans. Il entroit dans les boutiques des ouvriers, examinoit toutes les manufactures: rien n'échappoit à ses observations. Delà il passa en Angleterre, où il se perfectionna dans la science de la construction des vaisseaux: il repassa en Hollande, vit toute l'Allemagne, observant toujours tout ce qui pouvoit tourner à l'avantage de son pays. Enfin après deux ans de voyages & de travaux, auxquels nul autre homme que lui n'eût voulu se soumettre, il reparut en Moscovie, amenant avec lui les arts de l'Europe. Des artisans de toute espèce, l'y suivirent en foule. On vit

vit pour la première fois de grands vaisseaux moscovites sur la mer noire, dans la Baltique & dans l'Océan. Des bâtimens d'une architecture régulière & noble furent élevés au milieu des huttes Russiennes. Il établit des Colleges, des Academies, des Imprimeries, des Bibliothèques : les villes furent policées, les habillemens, les coutumes changèrent peu à peu, quoiqu'avec difficulté. Les Moscovites connurent par degrés ce que c'est que la société. Les superstitions même furent abolies ; la dignité de Patriarche fut éteinte : le Czar se déclara le chef de la religion, & cette dernière entreprise qui auroit coûté le trône & la vie à un prince moins absolu, réussit presque sans contradiction, & lui assura le succès de toutes les autres nouveautés.

En même tems il fit naître le commerce dans ses états. Ses vues s'aggrandissant à mesure qu'il changeoit la face de son païs, il n'y eût pas plutôt établi le commerce, qu'il entreprit de rendre un jour la Moscovie le centre du négoce de l'Asie & de l'Europe. Le Volga, le Tanaïs, la Duine devoient être unis par des canaux, dont il dressa lui-même le plan. Ainsi il se proposoit d'ouvrir de nouveaux chemins de la Baltique au Pont-Euxin & à la mer Caspienne, & de ces deux mers à l'Océan septentrional. Mais ce n'étoit pas assez de changer la nature dans ses états, il falloit changer les mœurs de ses sujets ; & c'étoit la le plus difficile, il manquoit sur tout de troupes disciplinées & aguerries. Il avoit

à la vérité donné quelques coups à la puissance Ottomane ; mais il n'avoit battu que des Tartares, aussi peu disciplinés que ses soldats. Fondateur & législateur de son Empire, & plus heureux, & plus grand peut-être s'il se fût contenté de ces deux titres, il vouloit y joindre celui de Conquérant. L'Ingrie qui est au nordest de la Livonie, avoit autrefois appartenu aux Czars ; mais depuis que Gustave Adolphe avoit conquis deux provinces, la Suède les avoit possédées paisiblement. Le Czar étoit impatient de faire revivre des droits cédés par ses ancêtres. D'ailleurs il lui falloit un port à l'orient de la mer Baltique pour l'exécution de ses grands desseins. Il conclut donc une ligue avec le roi de Pologne, pour enlever à la Suède tout ce qu'elle possédoit dans ces pays qui sont entre le golphe de Finlande, la mer Baltique, la Pologne & la Moscovie.

Voilà quels étoient les ennemis qui se préparoient à attaquer tout ensemble l'enfance de Charles XII.

Les bruits sourds de ces préparatifs allarmerent le conseil du Roi : on délibéroit en sa présence ; & quelques-uns proposoient de détourner la tempête par des négociations, lorsque Charles se levant, avec un air de gravité & d'un homme supérieur qui a pris son parti :
 “ Messieurs, dit-il, j'ai résolu de ne jamais
 “ faire une guerre injuste, mais de n'en finir
 “ une légitime, que par la perte de mes ennemis : ma résolution est prise : j'irai attaquer

“ quer le premier qui se déclarera ; & quand
 “ je l'aurai vaincu, j'espère faire quelque peur
 “ aux autres.” Ces paroles étonnèrent tous
 ces vieux conseillers : ils se regardèrent sans
 oser répondre. Enfin honteux d'espérer moins
 que leur Roi, ils reçurent avec admiration ses
 ordres pour la guerre.

On fut bien plus surpris encore, quand on
 le vit renoncer tout d'un coup aux amusemens
 les plus innocens de la jeunesse. Du moment
 qu'il se prépara à la guerre, il commença une
 vie toute nouvelle, dont il ne s'est jamais de-
 puis écarté un seul moment. Plein de l'idée
 d'Alexandre & de César, il se proposa d'imi-
 ter tout de ces deux conquérans, hors leurs
 vices. Il ne connut plus ni magnificence, ni
 jeux, ni délassemens : il réduisit sa table à la
 frugalité la plus grande. Il avoit aimé le fa-
 ste dans les habits ; il ne fut vêtu depuis que
 comme un simple soldat. On l'avoit soup-
 çonné d'avoir eu eune passion pour une fem-
 me de sa cour ; soit que cette intrigue fut
 vraie ou non, il est certain qu'il renonça alors
 aux femmes pour jamais, non-seulement de
 peur d'en être gouverné ; mais pour donner
 l'exemple à ses soldats, qu'il vouloit contenir
 dans la discipline la plus rigoureuse ; peut-
 être encore par la vanité d'être le seul de tous
 les rois qui domptât un penchant si difficile à
 surmonter. Il résolut aussi de s'abstenir de
 vin tout le reste de sa vie ; ce n'est pas, com-
 me on l'a prétendu, qu'il voulut se punir d'un

excès, dans lequel on disoit qu'il s'étoit laissé emporter à des actions indignes de lui : rien n'est plus faux que ce bruit populaire ; jamais le vin n'avoit surpris sa raison, mais il alloit trop son tempérament tout de feu : il quitta même depuis la bière, & se réduisit à l'eau pure. De plus, la sobriété étoit une vertu nouvelle dans le nord, & il vouloit être le modèle de ses Suédois en tout genre.

Il commença par assurer des secours au duc de Holstein son beau-frère. Huit mille hommes furent envoyés d'abord en Poméranie, province voisine du Holstein, pour fortifier le Duc contre les attaques des Danois. Le Duc en avoit besoin. Ses états étoient déjà ravagés : son château de Gottorp pris, sa ville de Tonninge pressée par un siège opiniâtre, où le roi de Dannemark étoit venu en personne pour jouir d'une conquête qu'il croïoit sûre. Cette étincelle commençoit à embrasser l'Empire. D'un côté les troupes Saxonnnes du roi de Pologne, celles de Brandebourg, de Welfembutel, de Hesse-Cassel marchaient pour se joindre aux Danois. De l'autre, les huit mille hommes du roi de Suède, les troupes de Hanover & de Zell, & trois régimens de Hollande venoient secourir le Duc. Tandis que le petit païs de Holstein étoit ainsi le théâtre de la guerre, deux escadres, l'une d'Angleterre & l'autre de Hollande, parurent dans la mer Baltique. Ces deux états étoient garants du traité d'Alténa violé par les Danois : ils s'em-

s'empreiſſoient alors à ſecourir le duc de Holſtein opprimé, parce que l'intérêt de leur commerce ſ'oppoſoit à l'aggrandiſſement du roi de Dannemark. Ils ſçavoient que le Danois étant maître du paſſage du Sund impoſeroit des lois onéreuſes aux nations commerçantes, quand il ſeroit aſſez fort pour en uſer ainſi impunément. Cet intérêt a long-tems engagé les Anglois & les Hollandois à tenir autant qu'ils l'ont pu la balance égale entre les princes du nord: ils ſe joignirent au jeune roi de Suède qui ſembloit devoir être accablé par tant d'ennemis réunis, & le ſecoururent par la même raiſon pour laquelle on l'attaquoit; parce qu'on ne le croïoit pas capable de ſe défendre. Cependant Charles partit pour ſa première campagne le 8. Mai nouveau ſtile de l'année 1700. Il quitta Stokolm, où il ne revint jamais. Une foule innombrable de peuple l'accompagna juſqu'au port de Carleſcroon, en faiſant des vœux pour lui, en verſant des larmes & en l'admirant. Avant de ſortir de Suède, il établit à Stockolm un conſeil de déſenſe, compoſé de pluſieurs ſénateurs. Cette commiſſion devoit prendre ſoin de tout ce qui regardoit la flotte, les troupes & les fortifications du païs. Le corps du ſénat devoit régler tout le reſte proviſionnellement dans l'intérieur du roïaume. Aïant ainſi mis un ordre certain dans ſes états, ſon eſprit libre de tout autre ſoin, ne ſ'occupa plus que de la guerre. Sa flotte étoit compoſée de quarante-trois vaiſſeaux ;

seaux ; celui qu'il monta, nommé le Roi Charles, le plus grand qu'on ait jamais vu, étoit de cent-vingt pièces de canon : le comte Piper son premier ministre, le général Renchild, & le comte de Guiscard ambassadeur de France en Suède, s'y embarquèrent avec lui. Il joignit les escadres des Alliés. La flotte Danoise évita le combat, & laissa la liberté aux trois flottes combinées de s'approcher assez près de Copenhague, pour y jeter quelques bombes.

Alors le Roi comme dans un transport soudain, prenant les mains du comte Piper & du général Renchild : Ah, dit-il, si nous profitons de l'occasion pour faire une descente, & pour assiéger Copenhague par terre, tandis qu'elle seroit bloquée par mer ! Renchild lui répondit : Sire, le grand Gustave, après quinze ans d'expérience, n'eut pas fait une autre proposition. Les ordres furent donnés le moment d'après, pour faire embarquer cinq mille hommes, qui étoient sur les côtes de Suède, & qui furent joints aux troupes qu'on avoit à bord. Le Roi quitta son grand vaisseau, & monta une fregate plus legere : on commença par faire partir trois cens grenadiers dans de petites chaloupes. Entre ces chaloupes, de petits batteaux plats portoient des fascines, des chevaux de frize, & les instrumens des pionniers. Cinq cens hommes d'élite suivoient dans d'autres chaloupes. Après venoient les vaisseaux de guerre du Roi, avec deux frégates

gattes Angloises & deux Hollandoises, qui devoient favoriser la descente à coups de canon.

Copenhague, capitale du Dannemark, est située dans l'Isle de Zéeland au milieu d'une belle plaine, aiant au nordouest le Sund, & à l'Orient la mer Baltique, où étoit alors le roi de Suède. Au mouvement imprévu des vaisseaux qui menaçoient d'une descente, les habitans consternés par l'inaction de leur flotte, & par le mouvement des vaisseaux Suédois, regardoient avec crainte en quel endroit fondroit l'orage : la flotte de Charles s'arrêta vis-à-vis Humblebek à sept milles de Copenhague. Aussi-tôt les Danois rassemblent en cet endroit leur cavalerie. Des milices furent placées derriere d'épais retranchemens, & l'artillerie qu'on put y conduire, fut tournée contre les Suédois.

Le Roi quitta alors sa frégatte, pour s'aller mettre dans la premiere chaloupe, à la tête de ses gardes : l'ambassadeur de France étoit toujours auprès de lui : Monsieur l'ambassadeur, lui dit-il en latin (car il ne vouloit jamais parler françois) vous n'avez rien à démêler avec les Danois : vous n'irez pas plus loin, s'il vous plaît. Sire, lui répondit le comte de Guiscard, en françois, le Roi mon maître m'a ordonné de résider auprès de Votre Majesté : Je me flatte que vous ne me chasserez pas aujourd'hui de votre cour, qui n'a jamais été si brillante. En disant ces paroles il donna la main

34 HIST. DE CHARLES XII.

main au Roi, qui sauta dans la chaloupe, où le comte Piper & l'ambassadeur entrèrent. On s'avançoit sous les coups de canon des vaisseaux qui favorisoient la descente. Les bateaux de débarquement n'étoient encore qu'à trois cens pas du rivage : Charles XII. impatient de ne pas aborder assez près, ni assez tôt, se jette de sa chaloupe dans la mer, l'épée à la main, aiant de l'eau par delà la ceinture : ses ministres, l'ambassadeur de France, les officiers, les soldats, suivent aussi-tôt son exemple, & marchent au rivage malgré une grêle de mousquetades que tiroient les Danois. Le Roi qui n'avoit jamais entendu de sa vie de mousqueterie chargée à balle, demanda au major Stuard, qui se trouva auprès de lui, ce que c'étoit que ce petit sifflement qu'il entendoit à ses oreilles ? C'est le bruit que font les balles de fusil qu'on vous tire, lui dit le major : Bon, dit le Roi, ce sera là dorénavant ma musique. Dans le même moment le major qui expliquoit le bruit des mousquetades, en reçut une dans l'épaule ; & un lieutenant tomba mort à l'autre côté du Roi. Il est ordinaire à des troupes attaquées dans leurs retranchemens d'être battues ; parce que ceux qui attaquent, ont toujours une impétuosité, que ne peuvent avoir ceux qui se défendent ; & qu'attendre les ennemis dans ses lignes, c'est souvent un aveu de sa foiblesse & de leur supériorité. La cavalerie Danoise & les milices s'ensuient apres une foible résistance. Le

Roi

Roi maître de leurs retranchemens, se jetta à genoux pour remercier Dieu du premier succès de ses armes. Il fit sur le champ élever des redoutes vers la Ville, & marqua lui-même un campement. En même tems il renvoïa ses vaisseaux en Scanie, partie de la Suède, voisine de Copenhague, pour chercher neuf mille hommes de renfort. Tout conspiroit à servir la vivacité de Charles. Les neuf mille hommes étoient sur le rivage prêts à s'embarquer, & dès le lendemain un vent favorable les lui amena.

Tout cela s'étoit fait à la vue de la flotte Danoise, qui n'avoit osé branler. Copenhague intimidée, envoïa aussi-tôt des députés au Roi, pour le supplier de ne point bombarder la Ville. Il les reçut à cheval à la tête de son régiment des gardes : les députés se mirent à genoux devant lui : il fit païer à la Ville quatre cens mille Rixdales, avec ordre de faire voiturer au camp toutes sortes de provisions, qu'il promit de faire païer fidèlement. On lui apporta des vivres, parce qu'il falloit obéir ; mais on ne s'attendoit guère que des vainqueurs daignassent païer : ceux qui les apportèrent, furent bien étonnés d'être païés généreusement & sans délai, par les moindres soldats de l'armée. Il régnoit depuis longtems dans les troupes Suédoises une discipline qui n'avoit pas peu contribué à leurs victoires : le jeune Roi en augmenta encore la sévérité. Un soldat n'eût pas osé refuser le paiement de
ce

ce qu'il achetoit, encore moins aller en maraude, pas même sortir du camp. Il voulut de plus, que dans une victoire, ses troupes ne dépouillaient les morts, qu'après en avoir eu la permission, & il parvint aisément à faire observer cette loi. On faisoit toujours dans son camp la priere deux fois par jour, à sept heures du matin, & à quatre heures du soir: il ne manqua jamais d'y assister & de donner à ses soldats l'exemple de la pieté, comme de la valeur. Son camp bien mieux policé que Copenhague, eut tout en abondance: les païsans aimoient mieux vendre leurs denrées aux Suédois leurs ennemis, qu'aux Danois, qui ne les païoient pas si bien. Les bourgeois de la ville furent même obligés de venir plus d'une fois chercher au camp du roi de Suède, des provisions qui manquoient dans leurs marches.

Le roi de Dannemark étoit alors dans le Holstein où il sembloit ne s'être rendu que pour lever le siège de Tonninge. Il voïoit la mer Baltique couverte de vaisseaux ennemis, un jeune conquérant déjà maître de la Zéeland, & prêt à s'emparer de la capitale. Il fit publier dans ses états, que ceux qui prendroient les armes contre les Suédois auroient leur liberté. Cette déclaration étoit d'un grand poids dans un païs où tous les païsans, & même beaucoup de bourgeois sont serfs. Mais Charles XII. ne craignoit pas des armées d'esclaves. Il fit dire au roi de Dannemark qu'il

ne

ne faisoit la guerre que pour l'obliger à faire la paix, qu'il n'avoit qu'à se résoudre à rendre justice au duc de Holstein, ou à voir Copenhague détruite, & son royaume mis à feu & à sang. Le Danois étoit trop heureux d'avoir à faire à un vainqueur qui se piquoit de justice. On assembla un congrès dans la ville de Travendal, sur les frontieres du Holstein. Le roi de Suède ne souffrit pas que l'art des ministres traînât les négociations en longueur : il voulut que le traité s'achevât aussi rapidement qu'il étoit descendu en Zéeland. Effectivement il fut conclu le cinq d'Août à l'avantage du duc de Holstein, qui fut indemnisé de tous les frais de la guerre, & délivré d'oppression. Le roi de Suède ne voulut rien pour lui-même, satisfait d'avoir secouru son allié, & humilié son ennemi. Ainsi Charles XII. à dix-huit ans commença & finit cette guerre en moins de six semaines.

Précisément dans le même tems le roi de Pologne assiégeoit en personne la ville de Riga, capitale de la Livonie ; & le Czar s'avançoit du côté de l'Orient à la tête de cent mille hommes. Riga étoit défenduë par le vieux comte d'Alberg, général Suédois, qui à l'âge de quatre-vingt ans joignoit le feu d'un jeune homme à l'expérience de soixante campagnes. Le comte Flemming depuis ministre de Pologne, grand homme de guerre & de cabinet, & le sieur Patkul, pressoient tous deux le siège sous les yeux du Roi : l'un avec toute l'acti-

38 HIST. DE CHARLES XII.

vité de son caractère, l'autre avec l'opiniâtreté de la vengeance. Mais malgré plusieurs avantages que les assiégeans avoient remportés, l'expérience du vieux comte d'Alberg rendoit inutiles leurs efforts; & le roi de Pologne desespéroit de prendre la ville. Il saisit enfin une occasion honorable de lever le siège. Riga étoit pleine de marchandises, appartenant aux Hollandois. Les états généraux ordonnèrent à leur ambassadeur, auprès du roi Auguste, de lui faire sur cela des représentations. Le roi de Pologne ne se fit pas prier. Il consentit à lever le siège plutôt que de causer le moindre dommage à ses alliez, qui ne furent point étonnés de cet excès de complaisance, dont ils sçurent la véritable cause.

Il ne restoit donc plus à Charles XII. pour achever sa premiere campagne que de marcher contre son rival de gloire, Pierre Alexiovits. Il étoit d'autant plus animé contre lui, qu'il y avoit encore à Stockolm trois ambassadeurs Moscovites qui venoient de jurer le renouvellement d'une paix inviolable. Il ne pouvoit comprendre, lui qui se piquoit d'une probité sévère, qu'un législateur comme le Czar se fit un jeu de ce qui doit être si sacré. Ce jeune Prince plein d'honneur ne pensoit pas qu'il y eût une différente morale pour les rois & pour les particuliers. L'empereur de Moscovie venoit de faire paroître un manifeste, qu'il eût mieux fait de supprimer. Il alléguoit pour raison de la guerre, qu'on ne lui avoit pas rendu assez

assez d'honneurs, lorsqu'il avoit passé *incognito* à Riga ; & qu'on avoit vendu les vivres trop chers à ses ambassadeurs. C'étoient là les griefs pour lesquels il ravageoit l'Ingrie avec cent mille hommes.

Il parut devant Narva à la tête de cette grande armée le premier Octobre, dans un tems plus rude en ce climat, que ne l'est le mois de Janvier à Paris. Le Czar qui dans de pareilles saisons faisoit quelquefois quatre cens lieues en poste à cheval, pour aller visiter lui-même une mine ou quelque canal, n'épargnoit pas plus ses troupes qu'il ne s'épargnoit lui-même. Il sçavoit d'ailleurs que les Suédois depuis le tems de Gustave Adolphe faisoient la guerre au cœur de l'hyver comme dans l'été : il voulut accoutumer aussi ses Moscovites à ne point connoître de saisons, & les rendre un jour pour le moins égaux aux Suédois. Ainsi dans un tems où les glaces & les nieges forcent les autres nations, dans des climats tempérés, à suspendre la guerre, le Czar Pierre assiégeoit Narva à trente degrés du Pole ; & Charles XII. s'avançoit pour la secourir.

Le Czar ne fut pas plutôt arrivé devant la place, qu'il se hâta de mettre en pratique ce qu'il venoit d'apprendre dans ses voïages. Il traça son camp ; le fit fortifier de tous côtés ; éleva des redoutes de distance en distance, & ouvrit lui-même la tranchée. Il avoit donné le commandement de son armée au duc de

Croi Allemand, général habile, mais peu secondé alors par les Officiers Moscovites. Pour lui, il n'avoit dans ses propres troupes que le rang de simple lieutenant. Il avoit cru nécessaire de donner l'exemple de l'obéissance militaire à sa noblesse jusques-là indisciplinable, laquelle étoit en possession de conduire sans expérience & en tumulte des esclaves mal armés. Il leur voulut apprendre que les grades militaires devoient s'acheter par des services : il commença lui-même par être tambour, & étoit devenu officier par degrés. Il n'étoit pas étonnant que celui qui s'étoit fait charpentier à Amsterdam pour avoir des flottes, fût lieutenant à Narva, pour enseigner à sa nation l'art de la guerre.

Les Moscovites sont robustes, infatigables, peut-être aussi courageux que les Suédois ; mais c'est au tems à aguerrir les troupes, & à la discipline à les rendre invincibles. Les seuls bons soldats de l'armée étoient trente mille Streletsés qui étoient en Moscovie ce que les Janissaires sont en Turquie. Le reste étoit des barbares arrachés à leurs forêts, couverts de peaux de bêtes sauvages ; les uns armés de flèches, les autres de massues : peu avoient des fusils ; aucun n'avoit vu un siège régulier : il n'y avoit pas un bon canonier dans toute l'armée. Cent cinquante canons qui auroient dû réduire la petite ville de Narva en cendre, y avoient à peine fait brèche, tandis que l'artillerie de la ville renversoit à tout

tout moment des rangs entiers dans les tranchées. Narva étoit presque sans fortifications; le comte de Hoorn qui y commandoit n'avoit pas mille hommes de troupes réglées; cependant cette armée innombrable n'avoit pu la réduire en dix semaines.

On étoit déjà au quinze de Novembre quand le Czar apprit que le roi de Suède aiant traversé la mer avec deux cens vaisseaux de transport, marchoit pour secourir Narva. Les Suédois n'étoient que vingt mille; mais le Czar n'avoit que la supériorité du nombre. Loin donc de mépriser son ennemi, il emploïa tout ce qu'il avoit d'art pour l'accabler. Non content de cent mille hommes, il se prépara à lui opposer encore une autre armée, & à l'arrêter à chaque pas. Il avoit déjà mandé près de quarante mille hommes qui s'avançoient de Plescou à grandes journées. Il alla lui-même hâter leur marche, afin de pouvoir enfermer le roi entre ces deux armées. Ce n'étoit pas tout: trente mille hommes détachés du camp devant Narva, étoient postés à une lieue de cette Ville sur le chemin du roi de Suède. Vingt mille Streletses étoient plus loin sur le même chemin. Cinq mille autres faisoient une garde avancée: il falloit passer sur le ventre à toutes ces troupes, avant que d'arriver devant le camp qui étoit muni d'un rempart & d'un double fossé. Le roi de Suède avoit débarqué à Pernau dans le Golfe de Riga, avec environ seize mille hommes d'in-

42 HIST. DE CHARLES XII.

fanterie, & un peu plus de quatre mille chevaux. De Pernau il avoit précipité sa marche jusqu'à Revel, suivi de toute sa cavalerie, & seulement de quatre mille fantassins. Il marchoit toujours en avant sans attendre le reste de ses troupes. Il se trouva bien-tôt avec ses huit mille hommes seulement, devant les premiers postes des ennemis. Il ne balança pas à les attaquer tous les uns après les autres, sans leur donner le tems d'apprendre à quel petit nombre ils avoient affaire. Les Moscovites voyant arriver les Suédois à eux, crurent avoir toute une armée à combattre. La garde avancée des cinq mille hommes s'enfuit à leur approche. Les vingt mille qui étoient derriere eux, épouvantés de la fuite de leurs compatriotes, ne résistèrent presque pas; ils allèrent porter le desordre & l'effroi aux trente mille hommes qui étoient à une lieue du camp; & la terreur panique se communiquant à toutes ces troupes, elles se retirèrent au gros de l'armée sans combattre. Ces trois postes furent emportés en deux jours & demi; & ce qui en d'autres occasions eût été compté pour trois victoires, ne retarda pas d'une heure la marche du Roi. Il parut donc enfin avec ses huit mille hommes fatigués d'une si longue marche devant un camp de cent mille Moscovites, bordé de cent cinquante canons de bronze. A peine ses troupes eurent-elles pris quelque repos, que sans délibérer il donna ses ordres, pour l'attaque.

Le signal étoit deux fusées, & le mot en Allemand, *avec l'aide de Dieu*. Un officier général lui aiant représenté la grandeur du péril: Quoi, vous doutez, dit-il, qu'avec mes huit mille braves Suédois, je ne passe sur le corps à cent mille Moscovites? Un moment après, craignant qu'il n'y eût un peu de fanfaronade dans ces paroles, il courut lui-même après cet officier: N'êtes-vous donc pas de mon avis, lui dit-il? N'ai-je pas deux avantages sur les ennemis; l'un que leur cavalerie ne pourra leur servir, & l'autre que le lieu étant ressiéré, leur grand nombre ne fera que les incommoder; & ainsi je serai réellement plus fort qu'eux? l'officier n'eût garde d'être d'un autre avis, & on marcha aux Moscovites à midi le 30. Novembre 1700.

Dès que le canon des Suédois eut fait brèche aux retranchemens, ils s'avancèrent la baïonnette au bout du fusil, aiant au dos une niege furieuse, qui donnoit au visage des ennemis. Les Moscovites se firent tuer pendant une demie heure, sans quitter le revers des fossés: le Roi attaquoit à la droite du camp où étoit le quartier du Czar: il espéroit le rencontrer, ne sachant pas que l'Empereur lui-même avoit été chercher ces quarante mille hommes qui devoient arriver dans peu. Aux premières décharges de la mousqueterie ennemie, le roi reçut une balle dans le bras gauche; mais elle ne fit qu'endommager légèrement les chairs: son activité l'empêcha même de sentir qu'il étoit

44 HIST. DE CHARLES XII.

étoit blessé. Son cheval fut tué sous lui presque aussi-tot. Un second eut la tête emportée d'un coup de canon. Il sauta légèrement sur un troisième, en disant : Ces gens-ci me font faire mes exercices ; & continua de combattre & de donner les ordres avec la même présence d'esprit. Après trois heures de combat les retranchemens furent forcés de tous côtés. Le roi poursuivit la droite des ennemis jusqu'à la rivière de Narva, avec son aile gauche, si l'on peut appeler de ce nom environ quatre mille hommes qui en poursuivoient près de cinquante mille. Le pont rompit sous les fuyards ; la rivière fut en un moment couverte de morts. Les autres désespérés retournèrent à leur camp, sans sçavoir où ils alloient. Ils trouvèrent quelques barraques, derrière lesquelles ils se mirent. Là ils se défendirent encore, parce qu'ils ne pouvoient pas se sauver. Mais enfin leurs généraux Dolorouky, Golloïin, Fedorovits, vinrent se rendre au roi, & mettre leurs armes à ses pieds. Pendant qu'on les lui présentait, arrive le duc de Croi général de l'armée, qui venoit se rendre lui-même avec trente officiers.

Charles reçut tous ces prisonniers d'importance avec une politesse aussi aisée & un air aussi humain, que s'il leur eût fait dans sa cour les honneurs d'une fête. Il ne voulut garder que les généraux. Tous les officiers subalternes & les soldats furent conduits désarmés jusqu'à la rivière de Narva : on leur fournit des

bat-

batteaux pour la repasser, & pour s'en retourner chez eux. Cependant la nuit s'approchoit, la droite des Moscovites se battoit encore: les Suédois n'avoient pas perdu quinze cens hommes: dixhuit mille Moscovites avoient été tués dans leurs retranchemens: un grand nombre étoit noïé; beaucoup avoient passé la riviere: il en restoit encore assez dans le camp, pour exterminer jusqu'au dernier Suédois. Mais ce n'est pas le nombre des morts, c'est l'épouvante de ceux qui survivent qui fait perdre les batailles. Le roi profita du peu de jour qui restoit, pour saisir l'artillerie ennemie. Il se posta avantageusement entre leur camp & la Ville: là il dormit quelques heures sur la terre, envelopé dans son manteau, en attendant qu'il pût fondre au point du jour sur l'aile gauche des ennemis, qui n'avoit point encore été tout-à-fait rompue. A deux heures du matin, le général Vede, qui commandoit cette gauche, aïant sçu le gracieux accueil que le roi avoit fait aux autres généraux, & comment il avoit renvoïé tous les officiers subalternes & les soldats, l'envoïa supplier de lui accorder la même grace. Le Vainqueur lui fit dire, qu'il n'avoit qu'à s'approcher à la tête de ses troupes, & venir mettre bas les armes & les drapeaux devant lui. Ce général parut bien-tôt après avec ses Moscovites, qui étoient au nombre d'environ trente mille. Ils marchèrent tête nue, soldats & officiers, à travers moins de sept mille Suédois. Les soldats en passant

46 HIST. DE CHARLES XII.

Passant devant le roi, jettoient à terre leurs fusils & leurs épées ; & les officiers portoient à ses pieds les enseignes & les drapeaux. Il fit repasser la rivière à toute cette multitude, sans en retenir un seul soldat prisonnier. S'il les avoit gardés, le nombre des prisonniers eût été au moins cinq fois plus grand que celui des vainqueurs.

Alors il entra victorieux dans Narva, accompagné du duc de Croi & des autres officiers généraux Moscovites : il leur fit rendre à tous leurs épées ; & sçachant qu'ils manquoient d'argent, & que les marchands de Narva ne vouloient point leur en prêter, il envoya mille ducats au duc de Croi, & cinq cens à chacun des officiers Moscovites qui ne pouvoient se lasser d'admirer ce traitement, dont ils n'avoient pas même d'idée. On dressa aussitôt à Narva une relation de la victoire, pour l'envoier à Stockolm & aux alliés de la Suède : mais le roi retrancha de sa main tout ce qui étoit trop avantageux pour lui, & trop injurieux pour le Czar. Sa modestie ne put empêcher qu'on ne frappât à Stockolm plusieurs médailles pour perpétuer la mémoire de ces événemens. Entr'autres on en frappa une qui le représentoit d'un côté sur un pied d'estal, où paroissoient enchaînés un Moscovite, un Danois, un Polonois ; de l'autre étoit un Hercule armé de sa massue, tenant sous ses pieds un Cerbere avec cette Légende, *Tres una contudit istu.*

Parmi

Parmi les prisonniers faits à la journée de Narva, on en vit un qui étoit un grand exemple des révolutions de la fortune ; il étoit fils aîné & héritier du roi de Géorgie : on le nommoit le Czarafis, nom qui signifie prince, ou fils de Czar, chez tous les Tartares, comme en Moscovie : car le mot de Czar vouloit dire roi chez les anciens Scites, dont tous ces peuples sont descendus ; & ne vient point des Césars de Rome, si long-tems inconnus à ces barbares. Son pere Mitelleski Czar, maître de la plus belle partie des païs qui sont entre les montagnes d'Ararat, & les extrémités Orientales de la mer noire, avoit été chassé de son royaume par ses propres sujets en mil six cens quatre-vingt huit, & avoit choisi de se jeter entre les bras de l'empereur de Moscovie, plutôt que de recourir à celui des Turcs. Le fils de ce roi âgé de dix-neuf ans, voulut suivre Pierre le Grand dans son expédition contre les Suédois, & fut pris en combattant par quelques soldats Finlandois, qui l'avoient déjà dépouillé, & qui alloient le massacrer. Le comte Renschild l'arracha de leurs mains, lui fit donner un habit, & le presenta à son maître : Charles l'envoia à Stockolm, où ce prince malheureux mourut quelques années après. Le roi ne put s'empêcher en le voyant partir, de faire tout haut devant ses officiers, une réflexion naturelle sur l'étrange destinée d'un prince Asiatique, né au pied du mont Caucase, qui alloit vivre captif parmi les glaces

48 HIST. DE CHARLES XII.

ces de la Suède. C'est comme si j'étois un jour prisonnier, dit-il, chez les Tartares de Crimée. Ces paroles ne firent alors aucune impression ; mais dans la suite on ne s'en souvint que trop, lorsque l'événement en eût fait une prédiction.

Le Czar s'avançait à grandes journées avec l'armée de quarante mille Russes, comptant envelopper son ennemi de tous côtés. Il apprit à moitié chemin la bataille de Narva, & la dispersion de tout son camp. Il ne s'obstina pas à vouloir attaquer avec ses quarante mille hommes, sans expérience & sans discipline, un vainqueur qui venoit d'en détruire cent mille dans un camp retranché. Il retourna sur ses pas, poursuivant toujours le dessein de discipliner ses troupes, pendant qu'il civilisoit ses sujets. Je sçai bien, dit-il, que les Suédois nous battront long-tems ; mais à la fin ils nous apprendront eux-mêmes à les vaincre. Moscou sa capitale, fut dans l'épouvante & dans la désolation, à la nouvelle de cette défaite. Telle étoit la fierté & l'ignorance de ce peuple, qu'ils crurent avoir été vaincus par un pouvoir plus qu'humain, & que les Suédois étoient de vrais magiciens. Cette opinion fut si générale, que l'on ordonna à ce sujet des prières publiques à saint Nicolas, patron de la Moscovie. Cette prière est trop singulière, pour n'être pas rapportée. La voici :

“ O toi, qui es notre consolateur perpétuel
 “ el dans toutes nos adversités, grand saint
 “ Nicolas,

« Nicolas, infiniment puissant, par quel pé-
 « ché t'avons-nous offensé dans nos sacrifices,
 « gémissements, révérences, & actions de
 « grace, que tu nous aies ainsi abandonnés ?
 « nous avons imploré ton assistance contre
 « ces terribles insolens enragés, épouvanta-
 « bles, indomptables, destructeurs, lorsque
 « comme des lions & des ours qui ont perdu
 « leurs petits, ils nous ont attaqués, effraïés,
 « blessés, tués par milliers, nous qui sommes
 « ton peuple ? Comme il est impossible que
 « cela soit arrivé sans sortilège & enchante-
 « ment, nous te supplions, ô grand saint Ni-
 « colas, d'être notre champion & notre por-
 « te-étendard ; de nous délivrer de cette foule
 « de forciers, & de les chasser bien loin de
 « nos frontieres avec la récompense qui leur
 « est due.

Tandis que les Moscovites se plaignoient à
 saint-Nicolas de leur défaite, Charles XII.
 faisoit rendre grâces à Dieu, & se préparoit à
 de nouvelles victoires.

Fin du premier Livre.

HISTOIRE

DE

CHARLES XII.

ROI DE SUEDE.

LIVRE SECOND.

ARGUMENT du second Livre.

Charles bat les Saxons au passage de la Duna : soumet la Curlande : est maître en Lithuanie : prend la résolution de détrôner Auguste. Idée du gouvernement Polonois. Une diette est convoquée à Varsovie : la moitié de la nation déclare contre le roi Auguste. Ambassade de la république de Pologne à Charles : le roi de Pologne lui envoie secrètement la comtesse de Kœnigsmar : bataille de Crassau : le duc de Holstein est tué : le Cardinal primat déclare le roi Auguste déchu de la couronne. Auguste fait arrêter Jacques Sobieski qu'on vouloit élire à sa place, & l'enferme à Lipsik avec le prince Constantin frere de Jacques.

LE roi de Pologne s'attendit bien que son ennemi, vainqueur des Danois & des Moscovites, viendrait bientôt fondre sur lui. Il se liguait plus étroitement que jamais avec le Czar: ces deux princes convinrent d'une entrevue, pour prendre leurs mesures de concert. Ils se virent à Birsén, petite ville de Lithuanie, sans aucune de ces formalités qui ne servent qu'à retarder les affaires, & qui ne convenoient ni à leur situation, ni à leur humeur: ils passèrent quinze jours ensemble dans des plaisirs qui allèrent jusqu'à l'excès: car le Czar, qui vouloit réformer sa nation, ne put jamais bien corriger dans lui-même son penchant dangereux pour la débauche.

Le comte Piper, principal ministre du roi de Suède, avoit été informé le premier de l'entrevue qui devoit se faire, entre l'empereur de Moscovie & le roi de Pologne. Il conseilla à son maître d'opposer à leurs mesures un peu de cette politique, qu'il avoit jusques-là trop méprisée. Charles XII. l'écouta, & mit en usage, pour la première fois, ces manèges tant pratiqués dans les autres cours. Il y avoit dans l'armée Suédoise un jeune gentilhomme Ecoffois, de ceux qui quittent de bonne heure leur pays, où ils sont pauvres, & qu'on rencontre dans toutes les armées de l'Europe. Celui-ci parloit très-bien l'Allemand, & avoit une grande souplesse dans l'esprit. On le choisit pour servir d'espion aux conférences des deux Rois: il alla s'adresser

au colonel du régiment des cuirassiers Saxons, qui devoient servir de gardes au Czar pendant l'entrevue : il se fit passer pour un gentilhomme de Brandebourg : sa bonne mine, & un peu d'argent qu'il donna à propos, lui firent avoir une lieutenance dans le régiment. Arrivé à Birzen il s'insinua adroitement dans la familiarité des secretaires des ministres, fut admis dans tous leurs plaisirs ; & soit qu'il eût profité de leur indiscretion dans la débauche, soit qu'il les eût séduits par des présens, il tira d'eux les secrets de leurs maîtres, & courut en rendre compte à Charles XII.

Le Roi de Pologne s'étoit engagé à fournir au Czar cinquante mille hommes de troupes Allemandes, qu'on devoit acheter de divers Princes, & que le Czar devoit soudoier. Celui-ci de son côté devoit envoyer cinquante mille Moscovites en Pologne, pour y apprendre l'art de la guerre, & promettoit de payer au roi Auguste trois millions de * Rixdales en deux ans. Ce traité, s'il eut été exécuté, eut pu être fatal au roi de Suède. C'étoit un moïen prompt & sûr d'aguerrir les Moscovites : c'étoit peut-être forger des fers à une partie de l'Europe.

Charles XII. se mit en devoir d'empêcher le roi de Pologne de recueillir le fruit de cette ligue. Après avoir passé l'hiver auprès de Narva, il parut en Livonie auprès de cette même ville de Riga, que le roi Auguste avoit

* Une Rixdale vaut environ un écu de 3 l.

assiégée inutilement. Les troupes Saxonnnes étoient postées le long de la riviere Duna, qui est fort large en cet endroit : il falloit disputer le passage à Charles, qui étoit à l'autre bord du fleuve. Les Saxons n'étoient pas commandés par leur Prince, alors malade ; mais ils avoient à leur tête Ferdinand duc de Courlande, l'un des plus braves princes du Nord, & le maréchal Stenau officier de réputation. Le roi de Suède avoit seul formé le plan du passage qu'il alloit tenter. Il avoit fait construire de grands batteaux d'une invention nouvelle, dont les bords beaucoup plus hauts qu'à l'ordinaire, pouvoient se lever & se baisser, comme des pont-levis. En se levant ils couvroient les troupes qu'ils portoient ; en se baissant ils servoient de pont pour le débarquement : il mit encore en usage un autre artifice. Aïant remarqué que le vent souffloit du Nord où il étoit, au Sud où étoient campés les ennemis, il fit mettre le feu à quantité de paille mouillée, dont la fumée épaisse se répandant sur la riviere, déroboit aux Saxons la vue de ses troupes, & de ce qu'il alloit faire. A la faveur de ce nuage, il fait avancer des barques remplies de cette même paille fumante ; de sorte que le nuage grossissant toujours, & chassé par le vent dans les yeux des ennemis, les mettoit dans l'impossibilité de sçavoir si le Roi passoit ou non. Cependant il conduisoit seul l'exécution de son stratagème. Estant déjà au milieu de la riviere ; Eh bien,

dit-il au général Renschild, la Duna ne sera pas plus méchante que la mer de Copenhague : croïez-moi, Général, nous les battons : il arriva en un quart d'heure à l'autre bord ; & fut mortifié de ne sauter à terre que le quatrième. Il fait aussi-tôt débarquer son canon, & forme sa bataille sans que les ennemis offensus de la fumée, pussent s'y opposer que par quelques coups tirés au hazard. Le vent aiant dissipé ce brouillard, les Saxons virent le roi de Suède marchant déjà à eux.

Le maréchal Stenau ne perdit pas un moment : à peine aperçut-il les Suédois, qu'il fondit sur eux avec la meilleure partie de sa cavalerie. Le choc violent de cette troupe tombant sur les Suédois dans l'instant qu'ils formoient leurs bataillons, les mit en desordre. Ils s'ouvrirent, ils furent rompus, & poursuivis jusques dans la rivière. Le roi de Suède les rallia le moment d'après au milieu de l'eau, aussi aisément que s'il eût fait une revue. Alors ses soldats marchant plus ferrés qu'auparavant, repoussèrent le maréchal Stenau, & s'avancèrent dans la plaine. Le duc de Courlande sentit que ses troupes étoient étonnées : il les fit retirer en habile homme dans un lieu sec, flanqué d'un marais, & d'un bois où étoit son artillerie. L'avantage du terrain, & le tems qu'il avoit donné aux Saxons de revenir de leur première surprise, leur rendit tout leur courage. Charles ne balança pas à les attaquer : il avoit avec lui quinze mille hommes,

mes, le duc de Courlande environ douze mille. La bataille fut rude & sanglante: le Duc eut deux chevaux tués sous lui: il pénétra trois fois au milieu de la garde du Roi; mais enfin aiant été renversé de son cheval d'un coup de crosse de mousquet, le desordre se mit dans son armée, qui ne disputa plus la victoire. Ses cuirassiers le retirèrent avec peine, tout froissé & à demi mort, du milieu de la mêlée, & de dessous les chevaux qui le fouloient aux pieds.

Le roi de Suède, après sa victoire, court à Mittau capitale de la Courlande, & la prend. Toutes les villes de ce Duché se rendent à lui à discrétion: c'étoit un voiage, plutôt qu'une conquête. Il passe sans s'arrêter en Lithuanie, soumettant tout sur son passage. Il sentit une satisfaction flatteuse; & il l'avoua lui-même, quand il entra en vainqueur dans cette ville de Birzen, où le roi de Pologne & le Czar avoient conspiré sa ruine quelques mois auparavant.

Ce fut dans cette place qu'il conçut le dessein de détrôner le roi de Pologne, par les mains des Polonois même. Là étant un jour à table, tout occupé de cette entreprise, & observant sa sobriété extrême, dans un silence profond, paroissant comme enseveli dans ses grandes idées, un colonel Allemand, qui assistoit à son dîner, dit assez haut pour être entendu, que les repas que le Czar & le roi de Pologne avoient fait au même endroit, étoient un

un peu différens de ceux de Sa Majesté. Oui, dit le Roi en se levant, & j'en troublerai plus aisément leur digestion. En effet, mêlant alors un peu de politique à la force de ses armes, il ne tarda pas à préparer l'événement qu'il méditoit.

La Pologne est la plus fidèle image de l'ancien gouvernement Gotique, corrigé ou altéré par tout ailleurs: c'est le seul état qui ait conservé le nom de République avec la dignité Royale. La noblesse & le clergé défendent leur liberté contre leur Roi, & l'ôte au reste de la nation. Tout le peuple y est esclave, tant la destinée des hommes est que le plus grand nombre soit par tout, de façon ou d'autre, subjugué par le plus petit. Là le païsant ne sème point pour lui, mais pour des Seigneurs à qui lui & son champ, & le travail de ses mains appartiennent, & qui peuvent le vendre & l'égorger avec le bétail de la terre. Tout ce qui est gentilhomme ne dépend que de soi. Il faut pour le juger dans une affaire criminelle, une assemblée entière de la nation: il ne peut être arrêté, qu'après avoir été condamné. Ainsi il n'est presque jamais puni. Il y en a beaucoup de pauvres: ceux-là se mettent au service des plus puissans, en reçoivent un salaire, font les fonctions les plus basses, & aiment mieux servir leurs égaux, que de s'enrichir par le commerce. L'esclavage de la plus grande partie de la nation, & l'orgueil & l'oisiveté de l'autre, font que les arts sont in-

norés dans ce païs, d'ailleurs fertile, arrosé des plus beaux fleuves de l'Europe, & dans lequel il seroit très aisé de joindre par des canaux, l'ocean Septentrional & la mer Noire, & d'embrasser le commerce de l'Europe & de l'Asie. Le peu d'ouvriers & de marchands qu'on voit en Pologne, sont des étrangers, des Ecoffois, des François, des Juifs qui achètent à vil prix les denrées du païs, & vendent chèrement aux nobles de quoi satisfaire leur luxe.

Qui verroit un roi de Pologne dans la pompe de la Majesté Roïale, le croiroit le prince le plus absolu de l'Europe: c'est cependant celui qui l'est le moins. Les Polonois sont réellement avec lui ce contrat qu'on suppose chez d'autres nations, entre le souverain & les sujets. Le roi de Pologne à son sacre même, & en jurant les *Pacta conventa*, dispense ses sujets du serment d'obéissance, en cas qu'il voile les lois de la République.

Il nomme à toutes les charges, confère tous les honneurs. Rien n'est héréditaire en Pologne, que les terres & le rang de noble. Le fils d'un Palatin, & celui du Roi, n'ont nul droit aux dignités de leur pere. Mais il y a cette grande différence entre le Roi & la République, qu'il ne peut ôter aucune charge après l'avoir donnée; & que la République a le droit de lui ôter la couronne, s'il transgressoit les lois de l'état.

La noblesse jalouse de sa liberté, vend souvent ses suffrages, & rarement ses affections.

A peine

A peine ont-ils élu un roi, qu'ils craignent son ambition, & lui opposent leurs cabales. Les grands qu'il a faits & qu'il ne peut défaire, deviennent souvent ses ennemis, au lieu de rester ses créatures. Ceux qui sont attachés à la cour, sont l'objet de la haine du reste de la noblesse ; ce qui forme toujours deux partis : division inévitable, & même nécessaire dans des pays où l'on veut avoir des rois, & conserver sa liberté.

Ce qui concerne la nation est réglé dans les états généraux qu'on appelle Diètes. Ces états sont composés du corps du Sénat, & de plusieurs gentilshommes. Les sénateurs sont les palatins & les évêques : le second ordre est composé des députés des Diètes particulières de chaque palatinat. A ces grandes assemblées préside l'archevêque de Gnène, primat de Pologne, vicaire du Roïaume dans les inter-règnes, & la première personne de l'état après le roi. Rarement y a-t-il en Pologne un autre cardinal que lui, parce que la Pourpre romaine ne donnant aucune préférence dans le Sénat, un évêque qui seroit cardinal, seroit obligé ou de s'asseoir à son rang de sénateur, ou de renoncer aux droits solides de la dignité qu'il a dans sa patrie, pour soutenir les prétentions d'un honneur étranger.

Ces Diètes se doivent tenir par les lois du Roïaume, alternativement en Pologne, & en Lithuanie. Les députés y décident souvent leurs affaires le sabre à la main, comme les anciens

ciens Sarmates dont ils font descendus, & quelquefois même au milieu de l'ivresse, vice que les Sarmates ignoroient. Chaque gentilhomme député à ces états généraux, jouit du droit qu'avoient à Rome les tribuns du peuple, de s'opposer aux lois du sénat. Un seul gentilhomme qui dit, *je proteste*, arrête par ce mot seul les résolutions unanimes de tout le reste; & s'il part de l'endroit où se tient la Diète, il faut alors qu'elle se sépare.

On apporte aux desordres qui naissent de cette loi un remede plus dangereux encore. La Pologne est rarement sans deux factions. L'unanimité dans les Diètes étant alors impossible, chaque parti forme des confédérations, dans lesquelles on décide à la pluralité des voix, sans avoir égard aux protestations du plus petit nombre. Ces assemblées, illégitimes selon les lois, mais autorisées par l'usage, se font au nom du roi, quoique souvent contre son consentement, & contre ses intérêts; à peu près comme la ligue se servoit en France du nom de Henri III. pour l'accabler; & comme en Angleterre le parlement qui fit mourir Charles I. sur un échaffaut, commença par mettre le nom de ce prince à la tête de toutes les résolutions qu'ils prenoient pour le perdre. Lorsque les troubles sont finis, alors c'est aux Diètes générales à confirmer ou à casser les actes de ces confédérations. Une Diète même peut changer tout ce qu'a fait la précédente, par la même raison que dans les états Monarchiques

un

un roi peut abolir les lois de son prédécesseur, & les siennes propres.

La noblesse qui fait les lois de la République, en fait aussi la force. Elle monte à cheval dans les grandes occasions, & peut composer un corps de plus de cent cinquante mille hommes. Cette grande armée nommée *Pospolite* se meut difficilement, & se gouverne mal : la difficulté des vivres & des fourages la met dans l'impuissance de subsister long-tems assemblée ; la discipline, la subordination, l'expérience lui manquent ; mais l'amour de la liberté qui l'anime, la rend toujours formidable.

On peut la vaincre ou la dissiper, ou la tenir même pour un tems dans l'esclavage ; mais elle secoue bien-tôt le joug : ils se comparent eux-mêmes aux roseaux que la tempête couche par terre, & qui se relevent dès que le vent ne souffle plus. C'est pour cette raison qu'ils n'ont point de places de guerre : ils veulent être les seuls remparts de leur République : ils ne souffrent jamais que leur roi bâtisse des forteresses, de peur qu'il ne s'en serve, moins pour les défendre, que pour les opprimer. Leur pays est tout ouvert, à la réserve de deux ou trois places frontieres. Que si dans leurs guerres ou civiles ou étrangères ils s'obstinent à soutenir chez eux quelque siège, il faut faire à la hâte des fortifications de terre, réparer de vieilles murailles à demi ruinées, élargir des fossés presque comblés, & la ville est prise avant que les retranchemens soient achevés.

La

La Pospolite n'est pas toujours à cheval pour garder le pays: elle n'y monte que par l'ordre des Diètes, ou même quelquefois sur le simple ordre du roi dans les dangers extrêmes.

La garde ordinaire de la Pologne est une armée qui doit toujours subsister aux dépens de la République. Elle est composée de deux corps indépendans l'un de l'autre, sous deux grands généraux différens. Le premier corps est celui de la Pologne, & doit être de trente-six mille hommes: le second au nombre de douze mille est celui de Lithuanie. Les deux grands généraux sont indépendans l'un de l'autre. Quoique nommés par le roi, ils ne rendent jamais compte de leurs opérations qu'à la République, & ont une autorité suprême sur leurs troupes. Les colonels sont les maîtres absolus de leurs régimens; c'est à eux à les faire subsister comme ils peuvent, & à leur payer leur solde. Mais étant rarement payés eux-mêmes, ils désolent le pays, & ruinent les laboureurs pour satisfaire leur avidité & celle de leurs soldats. Les seigneurs Polonois paroissent dans ces armées avec plus de magnificence que dans les villes: leurs tentes sont plus belles que leurs maisons. La cavalerie qui fait les deux tiers de l'armée, est presque toute composée de gentilshommes: elle est remarquable par la bonne mine des cavaliers, par la beauté des chevaux, & par la richesse des habillemens & des harnois.

Leurs gens d'armes sur tout que l'on distingue

stingue en Houffarts & Pancernes ne marchent qu'accompagnés de plusieurs valets qui leur tiennent des chevaux de main, ornés de brides à plaques & cloux d'argent, de selles brodées, d'arçons, d'étriers dorés, & quelquefois d'argent massif, avec de grandes houffes traînantes à la maniere des Turcs dont les Polonois imitent autant qu'ils peuvent la magnificence.

Autant cette cavalerie est parée & superbe, autant l'infanterie paroît misérable & délabrée, mal vêtue, mal armée, sans habit d'ordonnance ni rien d'uniforme: ces fantassins qui ressemblent à des Tartares vagabonds, supportent avec une fermeté étonnante la faim, le froid, la fatigue, & tout le poids de la guerre.

On voit encore dans les soldats Polonois le caractère des anciens Sarmates leurs ancêtres, aussi peu de discipline, la même fureur à attaquer, la même promptitude à fuir & à revenir au combat, le même acharnement dans le carnage quand ils sont vainqueurs.

Le roi de Pologne s'étoit flatté d'abord que dans le besoin ces deux armées combattroient en sa faveur, que la Pospolite Polonoise s'armeroit à ses ordres; & que toutes ces forces jointes aux Saxons ses sujets, & aux Moscovites ses alliés, composeroient une multitude devant qui le petit nombre des Suédois n'oseroit paroître. Il se vit presque tout à coup privé de ces secours par les soins même qu'il avoit pris pour les avoir tous à la fois.

Accoutumé dans ses pays héréditaires au pou-

voir

voir absolu, il crut trop qu'il pourroit gouverner la Pologne comme la Saxe ; le commencement de son règne fit des mécontents : ses premières démarches irritèrent le parti qui s'étoit opposé à son élection, & alienèrent presque tout le reste. La Pologne murmura de voir ses villes remplies de garnisons Saxonnnes, & ses frontieres de troupes Moscovites. Cette nation bien plus jalouse de maintenir sa liberté, qu'empreslée à attaquer ses voisins, ne regarda point la guerre du roi Auguste contre la Suède, & l'irruption en Livonie, comme une entreprise avantageuse à la République. On trompe difficilement une nation libre sur ses vrais intérêts. Les Polonois sentoient que si cette guerre entreprise sans leur consentement étoit malheureuse, leur pays ouvert de tous côtés seroit en proie au roi de Suède ; & que si elle étoit heureuse, ils seroient subjugués par leur Roi même, qui maître alors de la Livonie comme de la Saxe, enclaveroit la Pologne entre ces deux pays pleins de places fortes. Dans cette alternative, ou d'être esclaves du Roi qu'ils avoient élu, ou d'être ravagés par Charles XII. justement outragé, ils ne formèrent qu'un cri contre la guerre qu'ils crurent déclarée à eux-mêmes plus qu'à la Suède. Ils regardèrent les Saxons & les Moscovites comme les instrumens de leurs chaînes. Bientôt voyant que le roi de Suède avoit renversé tout ce qui étoit sur son passage, & s'avançoit avec une armée victorieuse au cœur de la Lithuanie,

nie, ils éclatèrent contre leur Souverain, avec d'autant plus de liberté qu'il étoit malheureux.

Deux partis divisoient alors la Lithuanie, celui des princes Sapieha, & celui d'Oginsky. Ces deux factions avoient commencé par des querelles particulières dégénéérées en guerre civile. Le roi de Suède s'attacha les princes Sapieha: Oginsky mal secouru par les Saxons, vit son parti presque anéanti. L'armée Lithuanienne que ces troubles & le défaut d'argent réduisoient à un petit nombre, étoit en partie dispersée par le vainqueur. Le peu qui tenoit pour le roi de Pologne, étoit séparé en petit corps de troupes fugitives, qui erroient dans la campagne, & subsistoient de rapines. **Auguste ne voyoit en Lithuanie que de l'impuissance dans son parti, de la haine dans ses sujets, & une armée ennemie conduite par un jeune Roi outragé, victorieux & implacable.**

Il y avoit à la vérité en Pologne une armée : mais au lieu d'être de trente-six mille hommes, nombre prescrit par les lois, elle n'étoit pas de dix huit mille. Non seulement elle étoit mal payée & mal armée ; mais ses généraux ne sçavoient encore quel parti prendre.

La ressource du Roi étoit d'ordonner à la noblesse de le suivre ; mais il n'osoit s'exposer à un refus qui eût trop découvert, & par conséquent augmenté sa foiblesse.

Dans cet état de trouble & d'incertitude, tous les Palatinats du royaume demandoient

au Roi une diète: de même qu'en Angleterre dans les tems difficiles, tous les corps de l'état présentent des adresses au Roi pour le prier de convoquer un parlement. Auguste avoit plus besoin d'une armée que d'une diète, où les actions des Rois sont pesées. Il fallut bien cependant qu'il la convoquât pour ne point aigrir la nation sans retour. Elle fut donc indiquée à Varsovie pour le deux Décembre de l'année 1701. Il s'aperçut bien-tôt que Charles XII. avoit pour le moins autant de pouvoir que lui dans cette assemblée. Ceux qui tenoient pour les Sapieha, les Lubormisky & leurs amis, le palatin Lecfinsky tresorier de la couronne, & sur tout les partisans des princes Sobiesky, étoient tous secrettement attachés au roi de Suède.

Le plus considérable de ces partisans, & le plus dangereux ennemi qu'eût le roi de Pologne, étoit le cardinal Radjoufky, archevêque de Gnène, primat du royaume, & président de la diète. C'étoit un homme plein d'artifice & d'obscurités dans sa conduite; entièrement gouverné par une femme ambitieuse que les Suédois appelloient madame la Cardinale, laquelle ne cessoit de le pousser à l'intrigue & à la faction. L'habileté du Primat consistoit à profiter des conjonctures, sans chercher à les faire naître; il paroissoit irrésolu lorsqu'il étoit le plus déterminé dans ses projets, allant toujours à ses fins par des voies qui y sembloient opposées. Le roi Jean Sobiesky,

biesky, prédécesseur d'Auguste, l'avoit d'abord fait évêque de Warmie, & vice-chancelier du royaume. Radjousky n'étant encore qu'évêque, obtint le cardinalat par la faveur du même Roi : cette dignité lui ouvrit bien-tôt le chemin à celle de primat ; ainsi réunissant dans sa personne tout ce qui impose aux hommes, il étoit en état d'entreprendre beaucoup impunement.

Il essaya son crédit après la mort de Jean, pour mettre le prince Jacques Sobiesky sur le trône : mais le torrent de la haine qu'on portoit au pere, tout grand homme qu'il étoit, en écarta le fils. Le cardinal primat se joignit alors à l'abbé de Polignac, ambassadeur de France, pour donner la couronne au prince de Conti, qui en effet fut élu. Mais l'argent & les troupes de Saxe triomphèrent de ses négociations. Il se laissa enfin entraîner au parti qui couronna l'électeur de Saxe, & attendit avec patience l'occasion de mettre la division entre la nation, & ce nouveau Roi.

Les victoires de Charles XII. protecteur du prince Jaques Sobiesky, la guerre civile de Lithuanie, le soulèvement général de tous les esprits contre le roi Auguste, firent croire au cardinal primat que le tems étoit arrivé où il pourroit renvoyer Auguste en Saxe, & rouvrir au fils du roi Jean le chemin du trône. Ce prince autrefois l'objet innocent de la haine des Polonois, commençoit à devenir leurs délices depuis que le roi Auguste étoit haï.

hai; mais il n'osoit concevoir alors l'idée d'une si grande révolution; & cependant le cardinal en jettoit insensiblement les fondemens.

D'abord il sembla vouloir réconcilier le Roi avec la République. Il envoia des lettres circulaires, dictées en apparence par l'esprit de concorde, & par la charité, pièges, usés & connus, mais où les hommes sont toujours pris. Il écrivit au roi de Suède une lettre touchante, le conjurant au nom de celui que tous les Chrétiens adorent également, de donner la paix à la Pologne & à son Roi. Charles XII. répondit aux intentions du cardinal plus qu'à ses paroles. Cependant il restoit dans le grand duché de Lithuanie avec son armée victorieuse, déclarant qu'il ne vouloit point troubler la diète; qu'il faisoit la guerre à Auguste & aux Saxons, non aux Polonois; & que loin d'attaquer la République, il venoit la tirer d'oppression. Ces lettres & ces réponses étoient pour le public. Des Emissaires qui alloient & venoient continuellement de la part du cardinal au comte Piper, & des assemblées secretes chez ce prélat, étoient les ressorts qui faisoient mouvoir la diète: elle proposa d'envoier une ambassade à Charles XII. & demanda unanimement au Roi, qu'il n'appellât plus les Moscovites sur les frontières, & qu'il renvoyât ses troupes Saxonnnes.

La mauvaise fortune d'Auguste avoit déjà faite ce que la diète exigeoit de lui. La ligue conclue secretement à Birzen avec le Moscovite

vite étoit devenue aussi inutile, qu'elle avoit paru d'abord formidable. Il étoit bien éloigné de pouvoir envoyer au Czar les cinquante mille Allemands qu'il avoit promis de faire lever dans l'Empire. Le Czar même, dangereux voisin de la Pologne, ne se pressoit pas de secourir alors de toutes ses forces un royaume divisé, dont il esperoit recueillir quelques dépouilles. Il se contenta d'envoyer dans la Lithuanie vingt mille Moscovites, qui y firent plus de mal que les Suédois, fuyant par tout devant le vainqueur, & ravageant les terres des Polonois, jusqu'à ce que poursuivis par les généraux Suédois, & ne trouvant plus rien à piller, ils s'en retournerent par troupes dans leur pays. A l'égard des débris de l'armée Saxonne battue à Riga, le roi Auguste les envoya hiverner, & se recruter en Saxe, afin que ce sacrifice, tout forcé qu'il étoit, pût ramener à lui la nation Polonoise irritée.

Alors la guerre se changea en intrigues : la diète étoit partagée en presque autant de factions, qu'il y avoit de Palatins. Un jour les intérêts du roi Auguste y dominoient : le lendemain ils y étoient proscrits. Tout le monde crioit pour la liberté & la justice : mais on ne sçavoit point ce que c'étoit que d'être libre & juste. Le tems se perdoit à cabaler en secret, & à haranguer en public. La diète ne sçavoit ni ce qu'elle vouloit, ni ce qu'elle devoit faire. Les grandes compagnies n'ont presque jamais pris de bons conseils dans les troubles

troubles civils, parce que les hommes hardis y sont factieux, & que les gens de bien y sont timides pour l'ordinaire. La diète se separa en tumulte le 17. Février de l'année 1702. après trois mois de cabales & d'irrésolutions. Les Sénateurs qui sont les Palatins & les Evêques, restèrent dans Varsovie. Le sénat de Pologne a le droit de faire provisionnellement des lois, que rarement les diètes infirment. Ce corps moins nombreux, accoutumé aux affaires, fut bien moins tumultueux, & décida plus vite.

Ils arrêterent qu'on enverrait au roi de Suède l'ambassade proposée dans la diète; que la Pospolite monteroit à cheval, & se tiendrait prête à tout événement: ils firent plusieurs réglemens pour appaiser les troubles de Lithuanie, & plus encore pour diminuer l'autorité de leur Roi, quoique moins à craindre que celle de Charles.

Auguste aima mieux alors recevoir des lois dures de son vainqueur, que de ses sujets. Il se détermina à demander la paix au roi de Suède, & voulut entamer avec lui un traité secret. Il falloit cacher cette démarche au sénat, qu'il regardoit comme un ennemi encore plus intraitable. L'affaire étoit delicate; il s'en reposa sur la comtesse de Konismar, Suédoise d'une grande naissance, à laquelle il étoit alors attaché. Cette femme célèbre dans le monde par son esprit & par sa beauté, étoit plus capable qu'aucun ministre de faire réussir

une

une négociation. De plus, comme elle avoit du bien dans les états de Charles XII. & qu'elle avoit été long-tems à sa cour, elle avoit un prétexte plausible d'aller trouver ce Prince. Elle vint donc au camp des Suédois en Lithuanie, & s'adressa d'abord au comte Piper, qui lui promit trop légèrement une audience de son maître. La comtesse parmi les perfections qui la rendoient une des plus aimables personnes de l'Europe, avoit le talent singulier de parler les langues de plusieurs pays qu'elle n'avoit jamais vus, avec autant de délicatesse que si elle y étoit née : elle s'amusoit même quelquefois à faire des vers François, qu'on eût pris pour être d'une personne née à Versailles. Elle en composa pour Charles XII. que l'histoire ne doit point omettre. Elle introduisoit les Dieux de la Fable, qui tous louoient les différentes vertus de Charles. La pièce finissoit ainsi :

*Enfin chacun des Dieux discourant à sa gloire,
Le plaçoit par avance au temple de mémoire :
Mais Venus ni Bacchus n'en dirent pas un mot.*

Tant d'esprit & d'agrémens étoient perdus auprès d'un homme tel que le roi de Suède. Il refusa constamment de la voir. Elle prit le parti de se trouver sur son chemin, dans les fréquentes promenades, qu'il faisoit à cheval. Effectivement elle le rencontra un jour dans un sentier fort étroit : elle descendit de ca-

rolle,

rossé, dès qu'elle l'aperçut. Le Roi la salua, sans lui dire un seul mot, tourna la bride de son cheval, & s'en retourna dans l'instant : de sorte que la comtesse de Konismar, ne remporta de son voyage que le satisfaction de pouvoir croire que le roi de Suède ne redoutoit qu'elle.

Il fallut alors que le roi de Pologne se jetât dans les bras du Sénat. Il lui fit deux propositions par le palatin de Mariembourg ; l'une, qu'on lui laissât la disposition de l'armée de la République, à laquelle il payeroit de ses propres deniers deux quartiers d'avance : l'autre qu'on lui permît de faire revenir en Pologne douze mille Saxons. Le cardinal primate fit une réponse aussi dure qu'étoit le refus du roi de Suède. Il dit au palatin de Mariembourg, au nom de l'assemblée, " qu'on avoit résolu d'envoyer à Charles XII. une ambassade ; qu'il ne s'agissoit plus que d'accorder le Roi avec la Pologne & la Suède : qu'il étoit inutile de payer une armée qui ne combattroit pas pour lui, sans l'ordre de la République ; & que pour les Saxons, il ne lui conseilloit pas de les faire venir.

Le Roi dans cette extrémité, voulut au moins conserver les apparences de l'autorité royale. Un de ses chambellans alla de sa part trouver Charles, pour sçavoir de lui, où, & comment Sa Majesté Suédoise voudroit recevoir l'ambassade du Roi son maître & de la Repub-

République. On avoit oublié malheureusement de demander un passeport aux Suédois pour ce chambellan. Le roi de Suède le fit mettre en prison, au lieu de lui donner audience, en disant qu'il comptoit recevoir une ambassade de la République, & rien du roi Auguste.

Alors Charles aiant laissé derrière lui des garnisons dans quelques villes de Lithuanie, s'avança au delà de Grodno, ville connue en Europe par les diètes qui s'y tiennent, mais mal bâtuë, & plus mal fortifiée.

A quelques milles par delà Grodno il rencontra l'ambassade de la République : elle étoit composée de cinq Sénateurs. Le waivode Galesky, & le comte de Tarlo, mort depuis en France, devoient porter la parole. Le Roi leur donna audience dans sa tente avec une pompe qu'il avoit toujours dédaignée, mais qu'il crut nécessaire alors. Un lieutenant général avec cent drabans à cheval, qui sont les gardes du roi de Suède, alla au devant des ambassadeurs ; ils mirent pied à terre à cinquante pas de la tente royale, & furent conduits entre deux haies de gardes sous les armes, jusqu'à une grande antichambre. Un major général les introduisit de là dans une chambre assez vaste, dont le plafond, le plancher & les murs étoient couverts de tapis de Perse. Le Roi les attendoit sur un trône : il se leva & se découvrit à leur première révérence : ensuite le Roi & les ambassadeurs s'étant couverts, le

Waivode

Waivode parla le premier, le comte Tarlo ensuite. Leurs discours furent pleins de ménagemens & d'obscurités : ils ne prononcèrent pas une seule fois le nom du roi de Pologne, ne voulant ni parler en sa faveur, ni s'en plaindre ouvertement ; mais seulement laisser entendre ce qu'il ne convenoit pas d'expliquer. Charles traita en particulier chaque ambassadeur avec amitié, & avec confiance. Mais quand il fallut répondre à la République qui les envoïoit, & qui à son gré n'entroit pas dans ses vues avec une soumission assez prompte, il leur fit dire par le comte Piper, qu'il seroit réponse dans Varsovie.

Le même jour il marcha vers cette ville : sa marche fut précédée par un manifeste dont le cardinal, & son parti, inondèrent la Pologne en huit jours. Charles par cet écrit invitoit tous les Polonois à joindre leur vengeance à la sienne, & prétendoit leur faire voir que leurs intérêts & les siens étoient les mêmes. Ils étoient cependant bien différens : mais le manifeste, soutenu par un grand parti, par le trouble du Sénat, & par l'approche du Conquérant, fit de très-fortes impressions. Il fallut reconnoître Charles pour protecteur, puisqu'il vouloit l'être, & qu'on étoit encore trop heureux qu'il se contentât de ce titre.

Les Sénateurs contraires à Auguste, publièrent hautement l'écrit sous ses yeux même. Le peu qui lui étoient attachés, demeurèrent dans le silence. Enfin quand on apprit que

G

Charles

74 HIST. DE CHARLES XII.

Charles avançoit à grandes journées, tous se préparèrent en confusion à partir : le cardinal quitta Varsovie des premiers : la plupart précipitèrent leur fuite ; les uns pour aller attendre dans leurs terres le dénouement de cette affaire ; les autres pour aller soulever leurs amis. Il ne demeura auprès du Roi que l'ambassadeur de l'Empereur, celui du Czar, le nonce du Pape, & quelques Evêques, & Palatins liés à sa fortune. Il falloit fuir, & on n'avoit encore rien décidé en sa faveur. Il se hâta avant de partir de tenir un conseil avec ce petit nombre de Sénateurs, qui représentoient encore le Sénat. Quelques zélés qu'ils fussent pour son service, ils étoient Polonois : ils avoient tous conçu une si grande aversion pour les troupes Saxonnnes, qu'ils n'osèrent pas lui accorder la liberté d'en faire venir au-delà de six mille pour sa défense ; encore votèrent-ils que ces six mille hommes seroient commandés par le grand général de la Pologne, & renvoyés immédiatement après la paix. Quant aux armées de la République, ils lui en laissèrent la disposition.

Après ce résultat le Roi quitta Varsovie, trop foible contre ses ennemis, & peu satisfait de son parti même. Il fit aussitôt publier ses Universaux pour assembler la Pospolite, & les armées qui n'étoient guères que de vains noms : il n'y avoit rien à espérer en Lithuanie où étoient les Suédois. L'armée de Pologne réduite à peu de troupes, manquoit d'armes, de
provi-

provisions & de bonne volonté. La plus grande partie de la noblesse intimidée, irrésolue, ou mal disposée, demeura dans ses terres. En vain le Roi autorisé par les lois de l'état, ordonna, sur peine de la vie, à tous les gentilshommes de monter à cheval, & de le suivre. Il commençoit à devenir problématique, si on devoit lui obéir. Sa grande ressource étoit dans les troupes de son électorat, où la forme du gouvernement entierement absolue, ne lui faisoit pas craindre une désobéissance. Il avoit déjà mandé secrettement douze mille Saxons, qui s'avançoient avec précipitation. Il en faisoit encore revenir huit mille, qu'il avoit promis à l'Empereur dans la guerre de l'Empire contre la France, & qu'il fut obligé de rappeler par la nécessité où il étoit réduit. Introduire tant de Saxons en Pologne, c'étoit révolter contre lui tous les esprits, & violer la loi faite par son parti même, qui ne lui en permettoit que six mille : mais il sçavoit bien que s'il étoit vainqueur, on n'oseroit pas se plaindre ; & que s'il étoit vaincu, on ne lui pardonneroit pas d'avoir même amené les six mille hommes. Pendant que ces soldats arrivoient par troupes, & qu'il alloit de Palatinat en Palatinat rassembler la noblesse qui lui étoit attachée, le roi de Suède arriva enfin devant Varsovie le 5 Mai 1702. A la première sommation les portes lui furent ouvertes. Il renvoya la garnison Polonoise, congédia la garde bourgeoise, établit des corps de gardes par tout,

ordonna aux habitans de venir remettre toutes leurs armes : mais content de les defarmer, & ne voulant pas les aigrir, il n'exigea d'eux qu'une contribution de cent mille francs. Le roi Auguste assembloit alors ses forces à Cracovie : il fut bien surpris d'y voir arriver le cardinal Primat. Cet homme qui brûloit de consumer son ouvrage, prétendoit garder jusqu'au bout la décence de son caractère, & chasser son Roi avec les dehors respectueux d'un bon sujet : il lui fit entendre que le roi de Suède paroissoit disposé à un accommodement raisonnable, & demanda humblement la permission d'aller le trouver. Le roi Auguste accorda ce qu'il ne pouvoit refuser, c'est-à-dire, la liberté de lui nuire.

Le cardinal Primat couvrant ainsi le scandale de sa conduite, en y ajoutant la perfidie, courut incontinent voir le roi de Suède, auquel il n'avoit point encore osé se presenter. Il vit ce Prince à Praag, près de Varsovie, mais sans les cérémonies dont on avoit usé avec les ambassadeurs de la République. Il trouva ce Conquérant vêtu d'un habit de gros drap bleu, avec des boutons de cuivre doré, de grosses bottes, des gands de buffle qui lui venoient jusqu'au coude, dans une chambre sans tapisserie, où étoient le duc de Holstein son beau-frere, le comte Piper son premier ministre, & plusieurs officiers généraux. Le Roi avança quelques pas au-devant du Cardinal ; ils eurent ensemble debout une conférence d'un quart-

quart-d'heure, que Charles finit en disant tout haut : Je ne donnerai point la paix aux Polonois, qu'ils n'aient élu un autre Roi. Le Cardinal qui s'attendoit à cette déclaration, la fit savoir aussi-tôt à tous les Palatinats, les assurant de l'extrême déplaisir qu'il disoit en avoir, & en même tems de la nécessité où l'on étoit de complaire au vainqueur.

A cette nouvelle le roi de Pologne vit bien qu'il falloit perdre ou conserver son trône par une bataille. Il épuisa ses ressources pour cette grande décision. Toutes ses troupes Saxones étoient arrivées des frontières de Saxe : la noblesse du Palatinat de Cracovie où il étoit encore, venoit en foule lui offrir ses services. Il encourageoit lui-même chacun de ces gentilshommes à se souvenir de leurs sermens : ils l'assurèrent de verser pour lui jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Fortifié de leurs secours, & des troupes qui portoient le nom de l'armée de la couronne, il alla pour la première fois chercher en personne le roi de Suède. Il le trouva bien-tôt qui s'avançoit lui-même vers Cracovie.

Les deux Rois parurent en presence le 19 juillet de cette année 1702. dans une vaste plaine auprès de Clissau, entre Varsovie & Cracovie. Auguste avoit près de vingt-quatre mille hommes. Charles XII. n'en avoit que douze mille. Le combat commença par des décharges d'artillerie. A la première volée qui fut tirée par les Saxons, le duc de Hol-

stein qui commandoit la cavalerie Suédoise, jeune Prince plein de courage & de vertu, reçut un coup de canon dans les reins. Le Roi demanda s'il étoit mort, on lui dit que oui : il ne répondit rien : quelques larmes tombèrent de ses yeux ; il se cacha un moment le visage avec les mains, puis tout à coup poussant son cheval à toute bride, il s'élança au milieu des ennemis, à la tête de ses gardes.

Le Roi de Pologne fit tout ce qu'on devoit attendre d'un Prince qui combattoit pour sa couronne. Il ramena lui-même trois fois ses troupes à la charge ; mais l'ascendant de Charles XII. l'emporta. Il gagna une victoire complète. Le camp ennemi, les drapeaux, l'artillerie, la caisse militaire d'Auguste lui demeurèrent. Il ne s'arrêta pas sur le champ de bataille, & marcha droit à Cracovie, poursuivant le roi de Pologne qui fuïoit devant lui.

Les bourgeois de Cracovie furent assez hardis pour fermer leur porte au vainqueur. Il les fit rompre, & prit le château d'assaut. Ses soldats, les seuls dans le monde qui s'abstinèrent de piller après la victoire, ne maltraitèrent aucun bourgeois ; mais le Roi fit païer aux habitans la témérité de leur résistance par des contributions excessives.

Il sortoit de Cracovie bien résolu de poursuivre le roi Auguste sans relâche. A quelques milles de la ville, son cheval s'abattit, & lui fracassa la cuisse. Il fallut le reporter à Cracovie,

où il demura au lit six semaines entre les
 mains des chirurgiens. Cet accident donna
 à Auguste le loisir de respirer. Il fait aussitôt
 répandre dans la Pologne & dans l'Empire que
 Charles XII. est mort de sa chute. Cette fausse
 nouvelle crue quelques tems, jeta tous les esprits
 dans l'étonnement, & dans l'incertitude. Dans
 ce petit intervalle il assemble à Mariembourg,
 puis à Lublin tous les ordres du Royaume
 déjà convoqués à Sendomir. La foule y fut
 grande: peu de Palatinats refusèrent d'y
 envoyer. Il regagna presque tous les esprits
 par des largesses, par des promesses, & par
 cette affabilité nécessaire aux Rois absolus
 pour se faire aimer, & aux rois électifs pour
 se maintenir. La diète fut bientôt détrompée
 de la fausse nouvelle de la mort du roi de Suède:
 mais le mouvement étoit déjà donné à ce grand
 corps: il se laissa emporter à l'impulsion qu'il
 avoit reçue: tous ses membres jurèrent de
 demeurer fidèles à leur Souverain.

Le cardinal Primat lui-même affectant encore
 d'être attaché au roi Auguste, vint à la diète
 de Lublin: il y baïsa la main au Roi, & ne
 refusa point de prêter le serment comme les
 autres. Ce serment consistoit à jurer que l'on
 n'avoit rien entrepris, & qu'on n'entreprendroit
 rien contre Auguste. Le Roi dispensa le Cardinal
 de la première partie du serment, & le Prélat
 jura le reste en rougissant. Le résultat de cette
 diète fut que la République de Pologne entretiendrait
 une armée de cinquante

quante mille hommes à ses dépens pour le service de son Souverain ; qu'on donneroit six semaines aux Suédois pour déclarer s'ils vouloient la paix ou la guerre, & pareil terme aux princes de Sapieha, les premiers auteurs des troubles de Lithuanie, pour venir demander pardon au roi de Pologne.

Mais durant ces délibérations Charles XII, guéri de sa blessure, renversoit tout devant lui. Toujours ferme dans le dessein de forcer les Polonois à détrôner eux-mêmes leur roi, il fit convoquer par les intrigues du cardinal Primat une nouvelle assemblée à Varsovie pour l'opposer à celle de Lublin. Ses généraux lui représentoient que cette affaire pourroit encore avoir des longueurs, & s'évanouir dans les délais : que pendant ce tems les Moscovites s'aguerrissoient tous les jours contre les troupes qu'il avoit laissées en Livonie & en Ingrie : que les combats qui se donnoient souvent dans ces Provinces entre les Suédois & les Russes, n'étoient pas toujours à l'avantage des premières ; & qu'enfin sa présence y seroit peut-être bien-tôt nécessaire. Charles aussi inébranlable dans ses projets, que vif dans les actions, leur répondit : “ Quand je devrois rester ici cinquante ans, je n'en fortirai point que je n'aie détrôné le roi de Pologne.

Il laissa l'assemblée le roi de Varsovie combattre par des discours & par des écrits celle de Lublin, & chercher de quoi justifier ses
procé-

procédés dans les lois du Royaume, lois toujours équivoques, que chaque parti interprète à son gré, & que le succès seul rend incontestables. Pour lui aiant augmenté ses troupes victorieuses de fix mille hommes de cavalerie, & de huit mille d'infanterie qu'il reçut de Suède, il marcha contre les restes de l'armée Saxonne qu'il avoit battue à Clissau, & qui avoit eu le tems de se rallier & de se grossir pendant que sa chute de cheval l'avoit retenu au lit. Cette armée évitoit ses approches, & se retiroit vers la Prusse au nord-ouest de Varsovie. La riviere de Bug étoit entre lui & les ennemis. Charles passe à la nage à la tête de sa cavalerie: l'infanterie alla chercher un gué au-dessus. On arrive aux Saxons le premier de Mai 1703. dans un lieu nommé Pulask. Le général Stenau les commandoit au nombre d'environ dix mille. Le roi de Suède dans sa marche précipitée n'en avoit pas amené davantage, fût qu'un moindre nombre lui suffisoit. La terreur de ses armes étoit si grande, que la moitié de l'armée Saxonne s'enfuit à son approche sans rendre de combat. Le général Stenau fit ferme un moment avec deux régimens: le moment d'après il fut lui-même entraîné dans la fuite générale de son armée, qui se dispersa avant d'être vaincue. Les Suédois ne firent pas mille prisonniers, & ne tuèrent pas fix cens hommes, aiant plus de peine à les poursuivre, qu'à les défaire. Auguste à qui il ne restoit plus que les dé-

bri

82 HIST. DE CHARLES XII.

bris de ses Saxons battus de tous côtés, se retira en hâte dans Thorn ville de la Prusse royale, sur la Vistule, laquelle est sous la protection des Polonois. Charles se disposa aussitôt à l'assiéger. Le roi de Pologne qui ne s'y crut pas en sûreté, se retira jusqu'en Saxe. Cependant Charles dans tant de marches si vives, traversant des rivières à la nage, & courant avec son infanterie montée en croupe derrière ses cavaliers, n'avoit pu amener de canon devant Thorn. Il lui fallut attendre qu'il lui en vint de Suède par mer.

En attendant il se posta à quelques milles de la ville : il s'avançoit souvent trop près des remparts pour la reconnoître. L'habit simple qu'il portoit toujours, lui étoit dans ces dangereuses promenades d'une utilité à laquelle il n'avoit jamais pensé : il l'empêchoit d'être remarqué, & d'être choisi par les ennemis qui eussent tiré à sa personne. Un jour s'étant avancé fort près avec une de ses Généraux nommé Lieven, qui étoit vêtu d'un habit d'écarlatte galonné d'or, il craignit que ce général ne fût trop apperçu, il lui ordonna de se mettre derrière lui, par un mouvement de cette magnanimité qui lui étoit si naturelle, que même il ne faisoit pas réflexion qu'il exposoit sa vie à un danger manifeste pour sauver celle de son sujet.

Lieven connoissant trop hard sa faute d'avoir mis un habit remarquable qui exposoit aussi ceux qui étoient auprès de lui, & craignant

nant également pour le Roi en quelque place qu'il fût, hésitoit s'il devoit obéir ; dans le moment que duroit cette contestation, le roi le prend par le bras, se met devant lui & le couvre ; au même instant une volée de canon qui venoit en flanc, renverse le général mort sur la place même que le Roi quittoit à peine. La mort de cet homme tué précisément au lieu de lui, & parce qu'il l'avoit voulu sauver, ne contribua pas peu à l'affermir dans l'opinion où il fut toute sa vie d'une prédestination absolue, & lui fit croire que sa destinée qui le conservoit si singulièrement, le reservoit à l'exécution des plus grandes choses.

Tout lui réussissoit, & ses négociations & ses armes étoient également heureuses. Il étoit comme présent dans toute la Pologne, car son grand Maréchal Renschild étoit au cœur de cet Etat avec un grand corps d'armée. Près de trente mille Suédois sous divers Généraux, repandus au nord & à l'orient sur les frontières de la Moscovie, arrêtoient les efforts de tout l'empire des Russes ; & Charles étoit à l'occident à l'autre bout de la Pologne à la tête d'élite de ses troupes.

Le Dannemark lié par le traité de Travendal, que son impuissance l'empêchoit de rompre, demouroit dans le silence. L'électeur de Brandebourg qui avoit acquis le titre de Roi de Prusse sans être devenu plus puissant, n'osoit faire éclater son dépit de voir le roi de Suède si près de ses états. Son grand pere a-

Voit

84 HIST. DE CHARLES XII.

voit été dépouillé de la plus belle partie de la Poméranie, par Gustaphe Adolphe. Il n'avoit de fureté pour le reste que la modération de Charles. Plus loin en tirant vers le sudouest, entre les fleuves de l'Elbe & du Weser, le duché de Breme dernier territoire des anciennes conquêtes de la Suède, rempli de fortes garnisons, ouvroit encore à ce Conquerant les portes de la Saxe & de l'Empire. Ainsi depuis l'océan Germanique jusques assez près de l'embouchure du Boristhène, ce qui fait la largeur de l'Europe & jusqu'aux portes de Moscou, tout étoit dans la consternation & dans l'attente d'une révolution entière. Ses vaisseaux maîtres de la mer Baltique, étoient employés à transporter dans son pays les prisonniers faits en Pologne. La Suède tranquille au milieu de ces grands mouvemens goûtoit une paix profonde, & jouissoit de la gloire de son roi sans en porter le poids; puisque ces troupes victorieuses étoient payées & entretenues aux dépens des vaincus.

Dans ce silence général du Nord devant les armes de Charles XII. la ville de Dantzick osa lui déplaire. Quatorze frégates & quarante vaisseaux de transport amenoient au roi un renfort de six mille hommes, avec du canon & des munitions, pour achever le siège de Thorn. Il falloit que ce secours remontât la Vistule. A l'embouchure de ce fleuve est Dantzick ville riche & libre, qui jouit avec Thorn & Elbing des mêmes privilèges en Po-

logne,

logne, que les villes Impériales ont dans l'Allemagne. Sa liberté a été attaquée tour à tour par les Danois, la Suède & quelques princes Allemands, & elle ne l'a conservée que par la plousie qu'ont ces puissances les unes des autres. Le comte de Steinbock un des généraux Suédois assembla le magistrat de la part du roi, demanda le passage pour les troupes, & leur proposa de lui vendre de la poudre & quelques munitions. Le magistrat, par une imprudence ordinaire à ceux qui traitent avec plus forts qu'eux, n'osa ni le refuser, ni lui accorder nettement ses demandes. Le général Steinbock se fit donner de force plus qu'il n'avoit demandé: on exigea même de la ville une contribution de cent mille écus, par laquelle elle paya son refus imprudent. Enfin les troupes de renfort, le canon & les munitions étant arrivés devant Thorn, on commença le siège le 22. Septembre.

Rovel gouverneur de la place, la défendit un mois avec cinq mille hommes de garnison. Au bout de ce tems, il fut forcé de se rendre à discrétion. La garnison fut faite prisonnière de guerre, & envoyée en Suède. Rovel fut présenté desarmé au Roi. Ce Prince qui ne perdoit jamais une occasion d'honorer le mérite dans ses ennemis, lui donna une épée de sa main, lui fit un présent considérable en argent, & le renvoya sur sa parole. L'honneur qu'avoit la ville de Thorn d'avoir produit autrefois Copernic le fondateur du vrai système du

H

monde,

monde, ne lui servit de rien auprès d'un vainqueur trop peu instruit de ces matières, & qui ne sçavoit encore récompenser que la valeur. La ville petite & pauvre fut condamnée à payer quarante mille écus, contribution excessive pour elle.

Elbing bâtie sur un bras de la Vistule, fondée par les chevalier Teutons & annexée aussi à la Pologne, ne profita pas de la faute des Dantzikois ; elle balança trop à donner passage aux troupes Suédoises. Elle en fut plus sévèrement punie que Dantzik. Charles y entra le 13. de Décembre à la tête de quatre mille hommes, la bayonnette au bout du fusil. Les habitans épouvantés se jetterent à genoux dans les rues, & lui demandèrent miséricorde. Il les fit tous désarmer, logea ses soldats chez les bourgeois : ensuite ayant mandé le Magistrat, il exigea le jour même une contribution de deux cens soixante mille écus ; il y avoit dans la ville deux cens pièces de canon & quatre cens milliers de poudre qu'il faisoit. Une bataille gagnée ne lui eût pas valu de si grands avantages.

Tous ces succès étoient les avant-coureurs du détronement du roi Auguste.

A peine le Cardinal avoit juré à son Roi de ne rien entreprendre contre lui, qu'il s'étoit rendu à l'assemblée de Varsovie, toujours sous le prétexte de la paix. Il arriva ne parlant que de concorde & d'obéissance, mais accompagné de trois mille soldats levés dans ses ter-

es. Enfin il leva le masque, & le 14. Fe-
vrier 1704. il déclara au nom de l'assemblée,
Auguste électeur de Saxe, inhabile à porter la
couronne de Pologne. On y prononça d'une
commune voix que le trône étoit vacant. La
session de ce jour n'étoit pas encore finie, lors-
qu'un courier du roi de Suède apporte une let-
tre de ce Monarque à l'assemblée. Le Cardi-
nal ouvre la lettre: elle contenoit un ordre
en forme de priere, d'élire pour Roi le prince
Jacques Sobieski: On se disposa à obéir avec
joie, & on fixa même le jour de l'élection.
Jacques Sobieski étoit alors à Breslau en Silé-
sie, attendant avec impatience la couronne
qu'avoit porté son pere. Il en recevoit les
complimens; & quelques flatteurs lui avoient
même déjà donné le titre de Majesté, en lui
parlant. Il étoit un jour à la chasse à quelques
lieues de Breslau avec le prince Constantin
l'un de ses freres: trente cavaliers Saxons en-
voies secrettement par le roi Auguste, sor-
tent tout à coup d'un bois voisin, entourent
les deux Princes & les enlèvent sans résistance.
On avoit préparé des chevaux de relais, sur
lesquels ils furent sur le champ conduit à
Lipfic où l'on les enferma étroitement. Ce
coup déranger les mesures de Charles, du
Cardinal & de l'assemblée de Varsovie.

La fortune qui se joue des têtes couronnées,
mit presque dans le même tems le roi Au-
guste sur le point d'être pris lui-même. Il
étoit à table à trois lieues de Cracovie, se re-

posant sur un garde avancée postée à quelque distance, lorsque le général Renchild parut subitement après avoir enlevé cette garde. Le roi de Pologne n'eut que le tems de monter à cheval lui-onzième. Le général Renchild le poursuivit pendant quatre jours, prêt de le saisir à tout moment. Le Roi suit jusqu'à Sandomir : le général Suédois l'y suivit encore, & ce ne fut que par un bonheur singulier que ce Prince échappa.

Pendant tout ce tems le parti du roi Auguste traitoit celui du Cardinal, & en étoit traité reciproquement, de traître à la Patrie. L'armée de la Couronne étoit partagée entre les deux factions. Auguste forcé enfin d'accepter le secours Moscovite, se repentit de n'avoir pas eu recours assez-tôt. Il couroit tantôt en Saxe où ses ressources étoient épuisées, tantôt il retournoit en Pologne, où l'on n'osoit le servir. D'un autre côté le roi de Suède victorieux & tranquille regnoit en Pologne plus absolument que n'avoit jamais fait Auguste.

Le comte Piper qui avoit dans l'esprit autant de politique, que son maître avoit de grandeur dans le sien, proposa alors à Charles XII. de prendre pour lui-même la couronne de Pologne. Il lui representoit combien l'execution en étoit facile avec une armée victorieuse, & un parti puissant dans le cœur d'un royaume qui lui étoit déjà soumis. Il le tenoit par le titre de défenseur de la Religion.

Evane

Evangelique, nom qui flattoit l'ambition de Charles. Il étoit aisé, disoit-il, de faire en Pologne ce que Gustave Vasa avoit fait en Suède, d'y établir le Luthéranisme, & de rompre les chaînes du peuple, esclave de la noblesse & du clergé. Charles fut tenté un moment, mais la gloire étoit son idole. Il lui sacrifia son intérêt, & le plaisir qu'il eût eu d'enlever la Pologne au Pape. Il dit au comte Piper, qu'il étoit plus flatté de donner que de gagner des royaumes : il ajouta en souriant : Vous étiez fait pour être le ministre d'un prince Italien.

Charles étoit encore auprès de Thorn, dans cette partie de la Prusse-Royale qui appartient à la Pologne ; il portoit de-là sa vue sur ce qui se passoit à Varsovie, & tenoit en respect les puissances voisines. Le prince Alexandre, frère des deux Sobiesky enlevés en Silesie, vint lui demander vengeance. Charles la lui promit d'autant plus qu'il la croyoit aisée, & qu'il se vengeoit lui-même. Mais impatient de donner un Roi à la Pologne, il proposa au prince Alexandre de monter sur le Trône, dont la fortune s'opiniâtroit à écarter son frère. Il ne s'attendoit pas à un refus. Le prince Alexandre lui déclara, que rien ne pourroit jamais l'engager à profiter du malheur de son aîné. Le roi de Suède, le comte Piper, tous ses amis, & sur tout le jeune Patin de Posnanie Stanislas Lecfinsky, le pressèrent d'accepter la couronne. Il fut inébran-

90 HIST. DE CHARLES XII.

lable : les Princes voisins apprirent avec étonnement ce refus inoui, & ne sçavoient qu'ils devoient admirer davantage, ou un roi de Suède qui à l'âge de vingt-deux ans donnoit la couronne de Pologne, ou le prince Alexandre qui la refusoit.

Fin du second Livre.

c étoit
ent qu
roi d
lonno
Alexan

HISTOIRE

DE

CHARLES XII.

ROI DE SUEDE.

LIVRE TROISIEME.

ARGUMENT du Livre troisieme.

Stanislas Lecinski élu roi de Pologne : Mort du Cardinal Primat : belle retraite du général Shullembourg : exploits du Czar : fondation de Petersbourg : bataille de Fravenstad : Charles entre en Saxe : paix d'Alrandstad : Auguste abdique la couronne, & la cède à Stanislas. Le general Patkul plenipotentiaire du Czar, est roué & écartelé. Charles reçoit en Saxe des ambassadeurs de tous les Princes : il va seul à Dresdé voir Auguste avant de partir.

OIR

DAns ces conjonctures Stanislas Lecinski, fils du grand Trésorier de la couronne mort depuis peu, fut député de l'assemblée de Varsovie

Varsovie pour aller rendre compte au roi de Suède de plusieurs différens survenus dans le tems de l'enlèvement du prince Jacques. Stanislas avoit une physionomie heureuse, pleine de hardiesse & de douceur, avec un air de probité & de franchise, qui de tous les avantages extérieurs, est sans doute le plus grand, & qui donne plus de poids aux paroles, que l'éloquence même. La sagesse avec laquelle il parla du roi Auguste, de l'assemblée, du cardinal Primat, & des intérêts différens qui divisoient la Pologne, frappa Charles XII. Ce Prince se connoissoit en hommes; il avoit réussi dans le choix qu'il avoit fait de ses généraux & de ses ministres. Il prolongea exprès la conférence pour mieux sonder le génie du jeune Député. Après l'audience il dit tout haut : Qu'il n'avoit jamais vu d'homme si propre à concilier tous les partis. Il ne tarda pas à s'informer du caractère du Palatin Lecinsky; il sçut qu'il étoit plein de bravoure, endurci à la fatigue; qu'il couchoit toujours sur une espèce de paille, n'exigeant aucun service de ses domestiques auprès de sa personne; qu'il étoit d'une tempérance peu commune dans ce climat, libéral, adoré de ses vassaux; & le seul Seigneur peut-être en Pologne qui eût quelques amis; dans un tems où l'on ne connoissoit de liaisons que celles de l'intérêt & de la faction.

Ce caractère qui avoit en beaucoup de choses du rapport avec le sien, le détermina entièrement. Il ne prit conseil de personne; &

sans aucune intrigue, sans même aucune déli-
gération publique, il dit à deux de ses géné-
raux, en montrant Lecfinsky : Voilà le Roi
qu'auront les Polonois.

La résolution étoit prise, & Stanislas n'en
savait rien encore, quand le cardinal Primat
vint trouver Charles. Le Prélat étoit Roi
dans l'interrègne, & vouloit prolonger son
autorité passagère: Charles lui demanda quel
homme il croïoit en Pologne digne de régner.
Je n'en connois que trois, dit le Cardinal.
Le premier est le prince Sapieha; mais son
humeur impérieuse, cruelle, & despotique ne
convient point à un peuple libre. Le second
est Lubormiski, grand Général de la couron-
ne; mais il est trop vieux, & soupçonné d'ai-
mer trop l'argent. Le troisiéme est le Pala-
tin de Posnanie, plus digne du trône que les
deux autres, si son peu d'expérience ne le ren-
doit pas inhabile à gouverner une nation si
difficile. Le Cardinal donnoit ainsi l'exclu-
sion à ceux-même qu'il proposoit, & vouloit
faire croire incapables de regner les seuls qu'il
avoit dit en être dignes. Le Roi de Suède fi-
nit la conversation en lui disant, que Stanislas
Lecfinsky seroit sur le trône.

A peine le Cardinal sortoit d'auprès du Roi
qu'il reçoit un courier de cette Palatine qui le
gouvernoit. Il apprend par des lettres qu'elle
lui envoie, qu'elle veut marier sa fille au fils
de Lubormisky, & le conjure de tout emploï-
er auprès du Roi, pour donner la couronne
de

de Pologne au pere. La lettre venoit trop tard, le Cardinal avoit donné de Lubormiska des impressions qu'il ne pouvoit plus effacer. Il épuisa toute son adresse pour amener le roi de Suède insensiblement au nouvel intérêt qu'il embrassoit : il essaya de le détourner sur tout du choix de Stanislas : mais qu'avez-vous, dit le Roi, à alléguer contre lui ? Sire, dit le Prélat, il est trop jeune. Le Roi repliqua sèchement, il est à peu près de mon âge ; tourna le dos au Prélat, & aussitôt envoya le comte de Hoorn signifier à l'assemblée de Varsovie qu'il falloit élire un Roi dans cinq jours ; & qu'il falloit élire Stanislas Lecinski. Le comte de Hoorn arriva le sept de Juillet ; il fixa le jour de l'élection au douze, comme il avoit ordonné le décampement d'un bataillon. Le cardinal Primat frustré du fruit de tant d'intrigues, retourna à l'assemblée, où il renoua tout pour faire échouer une élection où il n'avoit point de part. Mais le roi de Suède arriva lui-même *incognito* à Varsovie : alors il fallut se taire. Tout ce que put faire le Primat fut de ne se point trouver à l'élection : il se réduisit à la neutralité, sans vouloir seconder ni traverser la résolution du roi de Suède, se ménageant encore entre Auguste & Stanislas & attendant l'occasion de nuire à tous deux.

Le Samedi douze Juillet, jour fixé pour l'élection étant venu, on s'assembla à trois heures après midi au Colo, champ destiné pour cette cérémonie ; l'évêque de Posnanie vint présider à l'a-

l'assemblée à la place du cardinal Primat. Il y arriva suivi de plusieurs Castellans & d'une foule de gentilshommes du parti. Le roi de Suède étoit glissé parmi eux pour y jouir en secret de sa puissance. Le comte de Hoorn & deux autres officiers généraux assistoient publiquement à cette solemnité, comme ambassadeurs extraordinaires de Charles auprès de la République. La séance dura jusqu'à neuf heures du soir : l'évêque de Posnanie la finit en déclarant au nom de la diète *Stanislas* élu roi de Pologne : Charles XII. mêlé dans la foule fut le premier à crier, *Vivat* ; tous les bonnets sautèrent en l'air, & le bruit des acclamations étouffa les cris des opposans.

Il ne servit de rien au cardinal Primat, & à ceux qui avoient voulu demeurer neutres, de s'être absentés de l'élection. Il fallut que dès le lendemain ils vinssent tous rendre hommage au nouveau Roi : il les reçut comme s'il eût été content d'eux. La plus grande mortification qu'ils eurent, fut d'être obligés de le suivre au quartier du roi de Suède. Ce Prince rendit au Souverain qu'il venoit de faire, tous les honneurs dûs à un roi de Pologne ; & pour donner plus de poids à sa nouvelle dignité, on lui assigna de l'argent & des troupes.

Le nom de roi ne changea rien dans les mœurs de *Stanislas* : il ne fit seulement que tourner ses talens du côté de la guerre ; un otage venoit de le mettre sur le trône, un autre otage pouvoit l'en faire tomber. Il avoit à con-

conquérir la moitié de son nouveau royaume & à s'affermir dans l'autre: traité de souveraineté à Varsovie, & de rebelle à Sendomir, il se prépara à se faire reconnoître de tout le monde par la force des armes.

Charles XII. partit aussi-tôt de Varsovie pour aller achever la conquête de la Pologne. Il avoit donné rendez-vous à son armée devant Leopold, capitale du grand Palatinat de Ruffie, place importante par elle-même, & plus encore par les richesses dont elle étoit remplie. On croyoit qu'elle tiendrait quinze jours à cause des fortifications que le roi Auguste y avoit faites. Le Conquérant l'investit le 5. Septembre, & le lendemain la prit d'assaut. Tout ce qui osa résister fut passé au fil de l'épée. Les troupes victorieuses & matelasses de la ville ne se débandèrent point pour courir au pillage, malgré le bruit des trésors qui étoient dans Leopold. Elles se rangèrent en bataille dans la grande place. Là ce qui restoit de la garnison vint se rendre prisonnier de guerre. Le roi fit publier à son de trompe que tous ceux des habitans qui auroient des effets appartenans au roi Auguste ou à ses adhérens, les apportassent eux-mêmes avant la fin du jour, sur peine de la vie. Les mesures furent si bien prises que peu osèrent désobéir. On apporta au roi quatre cens caisses remplies d'or & d'argent monnoyé, de vaisselle, & de choses précieuses.

Le commencement du règne de Stanislas fut

marqué presque le même jour par un événement bien différent. Quelques affaires qui demandoient absolument sa présence, l'avoient obligé de demeurer dans Varsovie. Il avoit avec lui, sa mere, sa femme, & ses deux filles, dont l'une alors âgée seulement d'un an, étoit déjà été depuis reine de France. Le cardinal Primat, l'évêque de Posnanie, & quelques grands de Pologne composoient sa nouvelle cour. Elle étoit gardée par six mille Polonois de l'armée de la couronne, depuis peu passés dans son service ; mais dont la fidélité n'avoit point encore été éprouvée. Le général Hoorn, gouverneur de la ville, n'avoit d'ailleurs avec lui que quinze cens Suédois. On étoit à Varsovie dans une tranquillité profonde, & Stanislas comptoit en partir dans peu de jours pour aller à la conquête de Léopold. Tout à coup il apprend qu'une armée nombreuse approche de la Ville. C'étoit le roi Auguste, qui par un nouvel effort & par une des plus belles marches que jamais général ait faites, ayant donné le change au roi de Suède, venoit avec vingt mille hommes fondre dans Varsovie & enlever son rival.

Varsovie étoit très-mal fortifiée, les troupes Polonoises qui la défendoient, peu sûres : Auguste avoit des intelligences dans la ville : Stanislas demeurait, il étoit perdu. Il renvoya sa famille en Posnanie sous la garde des troupes Polonoises, auxquelles il se fioit le plus. Le cardinal Primat s'enfuit des premiers sur

les frontieres de Prusse. Plusieurs gentilshommes prirent des chemins différens. Le nouveau Roi partit lui-même pour aller trouver Charles XII. apprenant de bonne heure à souffrir des disgrâces, & forcé de quitter sa capitale six semaines après y avoir été élu Souverain. L'évêque de Posnanie fut le seul qui ne put fuir une maladie dangereuse le retint dans Varsovie. Une partie des six mille Polonois suivirent Stanislas, une autre escortoît sa famille. On envoya en Posnanie, ceux dont on ne vouloit point exposer la fidélité à la tentation de rentrer au service du roi Auguste. Pour le général Hoorn qui étoit gouverneur de Varsovie au nom du roi de Suède, il demeura avec ses quinze cens Suédois dans le château.

Auguste entra dans la capitale en Souverain irrité & victorieux. Chaque habitant fut taxé au-delà de ses forces, & maltraité par le soldat. Le palais du Cardinal & toutes les maisons des Seigneurs confédérés, tous leurs biens en ville & à la campagne furent livrés au pillage. Ce qu'il y eut de plus étrange dans cette révolution passagere, c'est qu'un nonce du Pape qui étoit venu avec le roi Auguste demanda au nom de son maître qu'on lui livrât l'évêque de Posnanie comme justiciable de la cour de Rome, en qualité d'évêque & de fauteur d'un Prince mis sur le trône par les armes d'un Luthérien.

La cour de Rome qui a toujours songé à augmenter son pouvoir temporel à la faveur

du spirituel, avoit depuis très long-tems établi en Pologne une espèce de Jurisdiction, à la tête de laquelle est le nonce du Pape: ces ministres n'avoient pas manqué de profiter de toutes les conjonctures favorables, pour étendre leur pouvoir réveré par la multitude, mais toujours contesté par les plus sages. Ils s'étoient attribués le droit de juger toutes les causes des ecclésiastiques, & avoient sur tout dans les tems de troubles usurpé beaucoup d'autres prérogatives, dans lesquelles ils se sont maintenus jusques vers l'année 1728. ou l'on vient de retrancher ces abus, qui ne sont jamais réformés que lorsqu'ils sont devenus tout-à-fait intolérables.

Le roi Auguste bien aisé de punir l'évêque de Posnanie avec bienséance, & de plaire à la cour de Rome, contre laquelle il se seroit élevé en tout autre tems, remit le prélat Polonois entre les mains du Nonce. L'Evêque après avoir vu piller sa maison, fut porté par des soldats chez le ministre Italien, & envoyé en exil où il mourut. Le comte de Hoorn esclave dans le château où il étoit enfermé, le feu continuel des ennemis: enfin la place n'étant plus tenable, il fut forcé de battre la chamade, & resta prisonnier de guerre avec ses quinze cents Suédois. Ce fut là le premier avantage qu'eut le roi Auguste dans le torrent de sa mauvaise fortune, contre les armes victorieuses de son ennemi.

Le comte de Hoorn relâché sur sa parole,

arriva à Leopold peu de tems après Stanislas. Il prit la liberté de se plaindre un peu au roi de Suède de ce que sa Majesté n'avoit pas secouru Varsovie. Consolez-vous mon pauvre Comte, lui dit le roi, il faut bien laisser quelque chose à faire au roi Auguste pour l'amuser; sans cela il s'ennuieroit de nous avoir si long-tems chez lui: mais, croyez-moi, il ne jouira pas de cet avantage.

En effet le dernier effort que venoit de tenter Auguste étoit l'éclat d'un feu qui s'éteignoit. Ses troupes rassemblées à la hâte étoient des Polonois prêts à l'abandonner à la première disgrâce, des recrues de Saxons qui n'avoient point encore vu de guerres, des Cosaques vagabonds plus propres à dépouiller des vaincus, qu'à vaincre. Tous trembloient au seul nom du roi de Suède.

Ce Conquérant accompagné du roi Stanislas alla chercher son ennemi à la tête de l'élite de ses troupes. L'armée Saxonne fuyoit par tout devant lui. Les villes lui envoyoient leurs clefs de trente milles à la ronde: il n'y avoit point de jour qui ne fût signalé par quelque avantage. Les succès devenoient trop familiers à Charles. Il disoit que c'étoit aller à la chasse plutôt que faire la guerre, & se plaignoit de ne point acheter la victoire.

Auguste confia pour quelque tems le commandement de son armée au comte de Shullembourg, général très-habile, & qui avoit besoin de toute son expérience à la tête d'une armée

armée découragée. Il songea plus à conserver les troupes de son maître, qu'à vaincre : il faisoit la guerre avec adresse, & les deux Rois avec vivacité. Il leur déroba des marches, occupa des passages avantageux, sacrifia quelque cavalerie pour donner le tems à son infanterie de se retirer en sûreté.

Après bien des ruses & des contremarches il se trouva près de Punits dans le palatinat de Pofnanie, croyant que le roi de Suède & le roi Stanislas étoient à plus de cinquante lieues de lui. Il apprend en arrivant que les deux Rois avoient fait ces cinquantes lieues en neuf jours, & venoient l'attaquer avec dix ou douze mille chevaux. Shullembourg n'avoit pas mille cavaliers, & plus de huit mille fantassins : il falloit se soutenir contre une armée supérieure, contre le nom du roi de Suède, & contre la crainte naturelle que tant de défaites inspiroient aux Saxons. Il avoit toujours prétendu, malgré l'avis des généraux Allemans, que l'infanterie pouvoit résister en pleine campagne, même sans chevaux de frise, à la cavalerie : il en osa faire ce jour-là l'expérience contre cette cavalerie victorieuse, commandée par deux Rois, & par l'élite des généraux Suédois. Il se posta si avantageusement qu'il ne pût être entouré : sa première ligne mit un genouil en terre : elle étoit armée de piques & de fusils ; les soldats extrêmement serrés présentoient aux chevaux des ennemis une espèce de rempart hérissé de piques & de

bayonnettes : la seconde ligne un peu courbée sur les épaules de la première, tiroit par-dessus, & la troisième debout faisoit feu en même tems derrière les deux autres. Les Suédois fondirent avec leur impétuosité ordinaire sur les Saxons, qui les attendirent sans s'ébranler, les coups de fusil, de pique & de bayonnettes effarouchèrent les chevaux, qui se cabriolèrent au lieu d'avancer. Par ce moyen les Suédois n'attaquèrent qu'en désordre, & les Saxons se défendirent en gardant leurs rangs.

Si Charles avoit fait mettre pied à terre à sa cavalerie, l'armée de Shullembourg étoit détruite sans ressource. Ce Général ne craignoit rien tant : il s'attendoit à tout moment que les ennemis alloient prendre ce parti ; mais ni le roi de Suède qui avoit si souvent mis en pratique toutes les ruses de la guerre, ni aucun de ses Généraux n'eurent cette idée. Ce combat inégal d'un corps de cavalerie contre des fantassins, interrompu & recommencé à plusieurs reprises, dura trois heures. Les Suédois perdirent plus de chevaux que d'hommes. Shullembourg céda enfin, mais ses troupes ne furent pas rompues. Il en fit un bataillon carré long ; & quoique chargé de cinq blessés, il se retira en bon ordre en cette forme au milieu de la nuit dans la petite ville de Gerau, à trois lieues du champ de bataille. A peine commençoit-il à respirer dans cet endroit, que les deux Rois paroissent tout à coup derrière lui.

ROI DE SUEDE. LIV. III. 103

Au de-là de Gurau, en tirant vers le fleuve de l'Oder, étoit un bois épais, à travers duquel le général Saxon fauva son infanterie fatiguée. Les Suédois sans se rebuter le poursuivirent par le bois même, avançant avec difficulté dans des routes à peine praticables pour des gens de pied. Les Saxons n'eurent traversé le bois que cinq heures avant la cavalerie Suédoise. Au sortir de ce bois coule la riviere de Parts au pied d'un village nommé Rutsen. Shullembourg avoit envoyé en diligence rassembler des batteaux, il fait passer la riviere à sa troupe qui étoit déjà diminuée de moitié. Charles arrive dans le tems que Shullembourg étoit à l'autre bord. Jamais Général ne s'étoit retiré avec tant d'art, & jamais vainqueur n'avoit poursuivi si vivement son ennemi. La réputation de Shullembourg dépendoit d'échapper au roi de Suède, le Roi de son côté croyoit sa gloire interressée à prendre Shullembourg & le reste de son armée; il ne perd point de tems; il fait passer sa cavalerie à la nage. Les Saxons se trouvoient enfermés entre cette riviere de Parts, & le grand fleuve de l'Oder qui prend sa source dans la Silésie, & qui est déjà profond & rapide en cet endroit.

La perte de Shullembourg paroissoit inévitable : il essaya encore de se tirer de cette extrémité par un de ces coups de l'art qui valent des victoires, & qui sont d'autant plus glorieux que la fortune n'y a point de part. Il ne lui restoit plus que quatre mille hommes; un moulin

moulin qu'il remplit de grenadiers, étoit à sa droite, un marais à sa gauche, il avoit un fossé devant lui, & son arriere garde étoit sur le bord de l'Oder. Il n'avoit point de pontons pour traverser ce fleuve ; mais dès la veille il avoit commandé des radaux. Charles arrive, attaque aussi-tôt le moulin, persuadé qu'après l'avoir pris, il faudra que les Saxons périssent ou dans le fleuve, ou les armes à la main, ou que du moins ils se rendent à discrétion avec leur Général. Cependant les radaux étoient prêts, les Saxons traversoient l'Oder à la faveur de la nuit ; & quand Charles eut forcé le moulin, il ne trouva plus d'armée ennemie. Les deux Rois honorèrent par leurs éloges cette retraite, dont on parle encore avec admiration dans l'Empire. Et Charles ne put s'empêcher de dire : Aujourd'hui Shullembourg nous a vaincus.

Mais ce qui faisoit la gloire de Shullembourg n'étoit guères utile au roi Auguste. Ce Prince abandonna encore une fois la Pologne à ses ennemis ; il se retira en Saxe, & fit réparer avec précipitation les fortifications de Dresde, craignant déjà, non sans raison, pour la capitale de ses états héréditaires.

Charles XII. voyoit la Pologne soumise ; ses Généraux à son exemple venoient de battre en Curlande plusieurs petits corps Moscovites, qui depuis la grande bataille de Narva ne se montroient plus que par pelotons, & qui dans ces quartiers ne faisoient le guerre que
comme

comme des Tartares vagabonds qui pillent, qui fuient, & qui reparoissent pour fuir encore.

Par tout où se trouvoient les Suédois, ils se croyoient surs de la victoire quand ils étoient vingt contre cent. Dans de si heureuses conjonctures Stanislas prépara son couronnement. La fortune qui l'avoit fait élire à Varsovie, & qui l'en avoit chassé, l'y rappella encore aux acclamations d'une foule de noblesse que le sort des armes lui attachoit. Une diète y fut convoquée, tous les obstacles y furent applanis ; il n'y eut que la cour de Rome seule qui le traversât.

Il étoit naturel qu'elle se déclarât pour le roi Auguste, qui de Protestant s'étoit fait Catholique pour monter sur le trône, contre Stanislas placé sur le même trône par le grand ennemi de la religion Catholique. Clement XI. alors pape envoya des brefs à tous les Prélats de Pologne, & sur tout au cardinal Primat, par lesquels il les menaçoit de l'excommunication s'ils osoient assister au sacre de Stanislas, & attenter en rien contre les droits du roi Auguste.

Le Primat retiré alors à Dantzik, étoit soupçonné d'avoir fait lui-même venir ces brefs de Rome pour rallumer un feu qu'il ne pouvoit attiser de ces mains. Si ces brefs parvenaient aux Evêques qui étoient à Varsovie, il étoit à craindre que quelques-uns n'obéissent par foiblesse, & que la plupart ne s'en prévalussent pour se rendre plus difficiles à mesure qu'ils

qu'ils seroient plus nécessaires. On avoit donc pris toutes les précautions pour empêcher que ces lettres du Pape ne fussent reçues dans Varsovie. Un Franciscain reçut secrètement les brefs pour les délivrer en main propre aux Prélats. Il en donna d'abord un au suffragant de Chelm; ce Prélat très-attaché à Stanislas, le porta au Roi tout cacheté. Le Roi fit venir le Religieux, & lui demanda comment il avoit osé se charger d'une telle piece. Le Franciscain répondit, que c'étoit par l'ordre de son Général. Stanislas lui ordonna d'écouter désormais les ordres de son Roi préférablement à ceux du général des Franciscains, & le fit sortir dans le moment de la ville.

Le même jour on publia un placard du roi de Suède, par lequel il étoit défendu à tous Ecclésiastiques séculiers & réguliers dans Varsovie, sous des peines très-grièves, de se mêler des affaires d'Etat. Pour plus de sûreté, il fit mettre des gardes aux portes de tous les Prélats, & défendit qu'aucun étranger entrât dans la ville. Il prenoit sur lui ces petites sévérités, afin que Stanislas ne fût point brouillé avec le Clergé à son avènement. Il disoit qu'il se délassoit de ses fatigues militaires, en arrêtant les intrigues de la cour Romaine, & qu'on se battoit contre elle avec du papier, au lieu qu'il falloit attaquer les autres Souverains avec des armes véritables.

Le cardinal Primat étoit sollicité par Charles & par Stanislas de venir faire la cérémonie du couron-

couronnement. Il ne crut pas devoir quitter Dantzick pour sacrer un Roi qu'il n'avoit point voulu élire ; mais comme sa politique étoit de ne jamais rien faire sans prétexte, il voulut préparer une excuse légitime à son refus. Il fit afficher pendant la nuit le bref du Pape à la porte de sa propre maison. Le magistrat de Dantzick indigné, fit chercher les coupables, qu'on ne trouva point. Le Primat feignoit d'être irrité, & étoit fort content : il avoit une raison pour ne point sacrer le nouveau Roi ; & il se ménageoit en même-tems avec Charles XII. Auguste, Stanislas, & le Pape. Il mourut peu de jours après, laissant son pays dans une confusion affreuse ; & comme les politiques même ont quelquefois des remords dans leurs derniers momens, il écrivit au roi Auguste en mourant pour lui demander pardon.

Le sacre se fit tranquillement, & avec pompe le 4. Octobre 1705. dans la ville de Varsovie malgré l'usage où l'on est en Pologne de couronner les Rois à Cracovie. Stanislas Lecinski, & sa femme Charlotte Opalinska furent sacrés Roi & Reine de Pologne par les mains de l'archevêque de Léopold, assisté de beaucoup d'autres Prélats. Charles XII. vit la cérémonie *incognito*, comme il avoit vû l'élection : unique fruit qu'il retiroit de ses conquêtes.

Tandis qu'il donnoit un Roi à la Pologne soumise, que le Dannemarck n'osoit le troubler ; que le roi de Prusse recherchoit son amitié,

mitié, & que le roi Auguste se retiroit dans ses états héréditaires, le Czar devenoit de jour en jour redoutable. Il avoit foiblement secouru Auguste en Pologne ; mais il avoit fait de puissantes diversions en Ingrie.

Pour lui non-seulement il commençoit à être grand homme de guerre, mais même à montrer l'art à ses Moscovites : la discipline s'établissoit dans ses troupes ; il avoit de bons ingénieurs ; une artillerie bien servie ; beaucoup de bons officiers : il sçavoit le grand art de faire subsister des armées. Quelques-uns de ses généraux avoient appris & à bien combattre, &, selon le besoin, à ne combattre pas. Bien plus, il avoit formé une marine capable de faire tête aux Suédois dans la mer Baltique.

Fort de tous ces avantages dûs à son seul génie, & de l'absence du roi de Suède, il prit Narva d'assaut le 21. Août de l'année 1704. après un siège régulier ; & après avoir empêché qu'elle ne fût secourue par mer & par terre. Les soldats maîtres de la ville coururent au pillage : ils s'abandonnèrent aux barbaries les plus énormes. Le Czar couroit de tous côtés pour arrêter le desordre & le massacre : il arrachâ lui-même des femmes des mains des soldats qui les alloient égorger après les avoir violées. Il fut même obligé de tuer de sa main quelques Moscovites qui n'écoutoient point ses ordres. On montre encore à Narva dans l'hôtel de Ville, la table sur laquelle il posa son épée en entrant ; & on s'y ressouvi-

et des paroles qu'il adressa aux Citoïens qui se rassemblèrent. " Ce n'est point du sang des habitans que cette épée est teinte, mais de celui des Moscovites, que j'ai répandu pour sauver vos vies."

Le Czar aspirait à plus qu'à détruire des villes. Il en fonda une alors peu loin de Narva même, au milieu de ses nouvelles conquêtes. C'étoit la ville de Petersbourg, dont il fit depuis sa résidence, & le centre de son commerce. Elle est située entre la Finlande & l'Ingrie, dans une Isle marécageuse, autour de laquelle la Néva se divise en plusieurs bras avant de tomber dans le golfe de Finlande : lui-même traça le plan de la ville, de la forteresse, du port, des quais qui l'embellissent, & des forts qui en défendent l'entrée. Cette isle stérile & déserte, qui n'étoit qu'un amas de boue pendant le court été de ces climats ; & dans l'hiver qu'un étang glacé où l'on ne pouvoit aborder par terre qu'à travers des forêts sans route, & des marais profonds ; & qui n'avoit été jusqu'alors que le repaire des loups & des ours, fut remplie en 1703. de plus de trois cens mille hommes que le Czar avoit rassemblés de toutes les extrémités de ses états. Les païsans du royaume d'Astracan, & ceux qui habitent les frontières de la Chine, furent transportés à Petersbourg. Il fallut percer des forêts, faire des chemins, sécher des marais, élever des digues avant de jetter les fondemens de la ville. La nature fut forcée par tout. Le

K

Czar

Czar s'obstina à peupler un pays qui sembloit n'être pas destiné pour des hommes : ni les inondations qui ruinèrent ses ouvrages, ni la stérilité du terrain, ni l'ignorance des ouvriers, ni la mortalité même qui fit périr deux cens mille hommes dans ces commencemens, ne lui firent point changer de résolution. Il étoit difficile de prévoir si cette colonie subsisteroit long-tems ; mais la postérité sera étonnée qu'elle ait été fondée au milieu de tant d'obstacles que la nature, le génie des peuples, & une guerre malheureuse, y apportotent. Petersbourg étoit déjà une ville en 1705. & son port étoit rempli de vaisseaux. L'Empereur attiroit les étrangers par des bienfaits, distribuant des terres aux uns, donnant des maisons aux autres, & encourageant tous les arts qui venoient adoucir ce climat sauvage. Sur tout il avoit rendu Petersbourg inaccessible aux efforts des ennemis : les généraux Suédois qui battoient souvent ses troupes par tout ailleurs, n'avoient pû endommager cette colonie naissante. Elle étoit tranquille au milieu de la guerre qui l'environnoit.

Le Czar en se créant ainsi de nouveaux états, tendoit toujours la main au roi Auguste qui perdoit les siens ; il lui persuada par le général Patkul, passé depuis peu au service de Moscovie, & alors Ambassadeur du Czar de Saxe, de venir à Grodno conférer encore une fois avec lui sur l'état malheureux de ses affaires. Le roi Auguste y vint avec quelques troupes

ROI DE SUEDE. LIV. III. 311

troupes, accompagné du général Shullembourg, que son passage de l'Oder avoit rendu illustre dans le Nord, & en qui il mettoit sa dernière espérance. Le Czar y arriva, faisant marcher après lui une armée de cent mille hommes. Les deux Monarques firent de nouveaux plans de guerre. Le roi Auguste détrôné ne craignoit plus d'irriter les Polonois en abandonnant leur pays aux troupes Moscovites. Il fut résolu que l'armée du Czar se diviserait en plusieurs corps pour arrêter le roi de Suède à chaque pas. Ce fut dans le tems de cette entrevue que le roi Auguste institua l'ordre de l'Aigle blanche, faible ressource pour attacher à lui quelques Seigneurs Polonois, plus avides d'avantages réels que d'un vain honneur qui devient ridicule, quand on le tient d'un Prince qui n'est Roi que de nom. La conférence des deux Rois finit d'une manière extraordinaire. Le Czar partit soudainement & laissa ses troupes à son allié, pour courir éteindre lui-même une rébellion dont il étoit menacé à Astracan. A peine étoit-il parti que le roi Auguste ordonna que Patkul fut arrêté à Dresde. Toute l'Europe fut surprise qu'il osât, contre le droit des gens & en apparence contre ses intérêts, mettre en prison l'Ambassadeur du seul Prince qui le protégeoit.

Tel étoit le nœud secret de cet événement. Patkul proscrit en Suède pour avoir soutenu les Privilèges de la Livonie sa Patrie, avoit été général du roi Auguste; mais son esprit

altier & vif s'accommodant mal des hauteurs du général Fleming, favori du roi, plus impérieux & plus vif que lui, il avoit paffé au service du Czar, dont il étoit alors Général & Ambassadeur auprès d'Auguste : c'étoit un esprit pénétrant ; il avoit démêlé que les vues de Fleming & du Chancelier de Saxe étoient de proposer la paix au roi de Suède à quelque prix que ce fût. Il forma aussi-tôt le dessein de les prévenir, & de ménager un accommodement entre le Czar & la Suède. Le Chancelier évanta son projet, & obtint qu'on le fît de sa personne. Le roi Auguste dit au Czar que Patkul étoit un perfide qui les trahissoit tous deux. Il n'étoit pourtant coupable que d'avoir trop bien servi son nouveau Maître : mais un service rendu mal à propos est souvent puni comme une trahison.

Cependant d'un côté les cent mille Moscovites divisés en plusieurs petits corps, brûloient & ravageoient les terres des partisans de Stanislas, de l'autre Shullembourg s'avançoit avec ses nouvelles troupes. La fortune des Suédois dissipa ces deux armées en moins de deux mois. Charles XII. & Stanislas attaquèrent les corps séparés des Moscovites, l'un après l'autre ; mais si vivement, qu'un général Moscovite étoit battu avant qu'il scût la défaite de son compagnon.

Nul obstacle n'arrêtoit le vainqueur : s'il se trouvoit une rivière entre les ennemis & lui, Charles XII. & ses Suédois la passoient à la

nage :

ROI DE SUÈDE. LIV. III. 113

age: Un parti Suédois prit le bagage d'Auguste, où il y avoit deux cens mille écus d'argent monnoyé: Stanislas saisit huit cens mille écus appartenans au prince Menzikof général Moscovite. Charles à la tête de sa cavalerie faisoit souvent trente lieues en vingt-quatre heures, chaque cavalier menant un cheval en main pour le monter quand le sien seroit rendu. Les Moscovites épouvantés & réduits à un petit nombre, fuyoient en desordre au-delà du Boristène. Tandis que Charles chassoit devant lui les Moscovites jusqu'au fonds de la Lithuanie, Shullenbourg repassa enfin l'Oder, & vint à la tête de vingt mille hommes présenter la bataille au grand Maréchal Renschild, qui passoit pour le meilleur général de Charles XII. & que l'on apelloit le Parménion de l'Alexandre du nord. Ces deux illustres Généraux qui sembloient participer à la destinée de leurs Maîtres, se rencontrèrent assez près de Punitz dans un lieu nommé Fravenstad, territoire déjà fatal aux troupes d'Auguste. Renschild n'avoit que treize bataillons & vingtdeux escadrons qui faisoient en tout près de dix mille hommes: Shullenbourg en avoit une fois autant. Il est à remarquer qu'il y avoit dans son armée un corps de six à sept mille Moscovites que l'on avoit long-tems disciplinés en Saxe, sur lesquels on comptoit comme sur des soldats aguerris, qui joignoient la férocité Russe à la discipline Allemande. Cette bataille de Fravenstad se donna le 12. Février

114 HIST. DE CHARLES XII.

1706. mais ce même général Shullembourg qui avec quatre mille hommes avoit en quelque façon trompé la fortune du roi de Suède, succomba sous celle du général Renschild. Le combat ne dura pas un quart d'heure, les Saxons ne résistèrent pas un moment, les Moscovites jettèrent leurs armes dès qu'ils virent les Suédois; l'épouvante fut si subite, & le désordre si grand, que les vainqueurs trouvèrent sur le champ de bataille sept mille fusils tous chargés qu'on avoit jettés à terre sans tirer. Jamais deroute ne fut plus prompte, plus complete & plus honteuse; & cependant jamais Général n'avoit fait une si belle disposition que Shullembourg, de l'aveu de tous les officiers Saxons & Suédois, qui virent en cette journée combien la prudence humaine est peu maîtresse des événemens.

Parmi les prisonniers il se trouva un régiment entier de François: ces malheureux avoient été pris par les troupes de Saxe l'an 1704. à cette fameuse bataille de Hocsted si funeste à la grandeur de Louis XIV. Ils avoient passé depuis au service du roi Auguste, qui en avoit fait un régiment de Dragons, & en avoit donné le commandement à un François de la maison de Joyeuse. Le colonel fut tué à la première ou plutôt à la seule charge des Suédois: le régiment tout entier fut fait prisonnier de guerre. Dès le jour même ces François demandèrent à servir Charles XII. & ils furent reçus à son service par une destinée

singulière.

ingulière qui les réservoir à changer encore de vainqueur & de maître.

A l'égard des Moscovites, ils demandèrent la vie à genoux : mais Renschild les fit massacrer inhumainement plus de six heures après le combat, pour punir sur eux les violences de leurs compatriotes, & pour se débarrasser de ces prisonniers dont il n'eût sçu que faire.

Le roi en revenant de Lithuanie apprit cette nouvelle victoire : mais la satisfaction qu'il ren reçut fut troublée par un peu de jalousie : il ne put s'empêcher de dire : *Renschild ne voudra plus faire comparaison avec moi.*

Auguste se vit alors sans ressources ; il ne lui restoit plus que Cracovie, où il s'étoit enfermé avec deux regimens Moscovites, deux de Saxons, & quelques troupes de l'armée de la Couronne, par lesquelles même il craignoit d'être livré au vainqueur : mais son meilleur fut au comble, quand il sçut que Charles XII. étoit enfin entré en Saxe le premier Septembre 1706.

La diète de Ratisbonne qui représente l'Empire ; mais dont les résolutions sont souvent aussi infructueuses que solennelles, déclara le roi de Suède ennemi de l'Empire, s'il passoit au-delà de l'Oder avec son armée : cela même se détermina à venir plutôt en Allemagne.

A son approche les villages furent déserts ; les habitans fuyoient de tous côtés. Charles en usa alors comme à Copenhague : il fit afficher par tout qu'il n'étoit venu que pour donner la paix ; que tous ceux qui reviendroient

ent chez eux & qui payeroient les contributions qu'il ordonneroit, seroient traités comme ses propres sujets, & les autres poursuivis sans quartier. Cette déclaration d'un Prince qu'on sçavoit n'avoir jamais manqué à sa parole, fit revenir en foule tous ceux que la peur avoit écartés. Il choisit son camp à Altranstad près de la campagne de Lutzen, champ de bataille fameux par la victoire & par la mort de Gustave Adolphe : il alla voir la place où ce grand homme avoit été tué. Quand on l'eut conduit sur le lieu : " J'ai tâché, dit-il, de
" vivre comme lui, Dieu m'accordera peut-
" être un jour une mort aussi glorieuse."

De ce camp, il ordonna aux états de Saxe de s'assembler, & de lui envoyer sans délai les registres des finances de l'Electorat. Dès qu'il les eut en son pouvoir, & qu'il fut informé au juste de ce que la Saxe pouvoit fournir ; il la taxa à six cens vingt-cinq mille rixdalles par mois. Outre cette contribution, les Saxons furent obligés de fournir à chaque soldat Suédois, deux livres de viande, deux livres de pain, deux pots de bière, & quatre sols par jour, avec du fourage pour la cavalerie. Les contributions ainsi réglées le Roi établit une nouvelle police pour garantir les Saxons des insultes de ses soldats : il ordonna dans toutes les Villes où il mit garnison, que chaque hôte, chez qui les soldats logeroient, donneroient des certificats tous les mois de leur conduite, faute de quoi le soldat n'auroit point

la paie. Des inspecteurs alloient de plus tous les quinze jours de maison en maison, s'informer si les Suédois n'avoient point commis de dégât. Ils avoient soin de dédommager les hôtes, & de punir les coupables.

On sçait sous quelle discipline sévère vivoient les troupes de Charles XII. qu'elles ne pilloient pas les villes prises d'assaut, avant d'en avoir reçu la permission; qu'elles alloient même au pillage avec ordre, & le quittoient au premier signal. Les Suédois se vantent encore aujourd'hui de la discipline qu'ils observèrent en Saxe; & cependant les Saxons se plaignent des dégâts affreux qu'ils y commirent: contradictions qui seroient impossibles à concilier, si l'on ne sçavoit combien les hommes voient différemment les mêmes objets. Il étoit bien difficile que les vainqueurs n'abusassent quelquefois de leurs droits; & que les vaincus ne prissent les plus légères lésions pour des brigandages barbares. Un jour le Roi se promenant à cheval près de Lipsic, un païsan Saxon vint se jeter à ses pieds pour lui demander justice d'un grenadier qui venoit de lui enlever ce qui étoit destiné pour le diner de sa famille. Le Roi fit venir le soldat: Est-il vrai, dit-il, d'un visage sévère, que vous avez volé cet homme? Sire, dit le soldat, je ne lui ai pas fait tant de mal que Vôte Majesté en a fait à son maître; vous lui avez ôté un royaume, & je n'ai pris à ce manant qu'un dindon. Le Roi donna dix ducats de sa main au païsan,

fan, & pardonna au soldat en faveur de la hardiesse du bon mot, en lui disant : Souviens-toi, mon ami, que si j'ai ôté un royaume au roi Auguste, je n'en ai rien pris pour moi.

La grande foire de Lipfic se tint comme à l'ordinaire : les marchands y vinrent avec une sûreté entière ; on ne vit pas un soldat Suédois dans la foire : on eût dit que l'armée du Roi de Suède n'étoit en Saxe que pour veiller à la conservation du pays. Il commandoit dans tout l'Electorat avec un pouvoir aussi absolu & une tranquillité aussi profonde que dans Stockolm.

Le roi Auguste errant dans la Pologne, privé à la fois de son royaume & de son électorat, écrivit enfin une lettre de sa main à Charles XII. pour lui demander la paix. Il chargea en secret le baron d'Imhof d'aller porter la lettre conjointement avec monsieur Fincken réferendaire du Conseil privé ; il leur donna à tous deux ses pleins pouvoirs, & son blanc signé : *Allez*, leur dit-il en propres mots, *tâchez de m'obtenir des conditions raisonnables & Chrétiennes*. Il étoit réduit à la nécessité de cacher ses démarches pour la paix, & de ne recourir à la médiation d'aucun Prince ; car étant alors en Pologne à la merci des Moscovites, il craignoit avec raison que le dangereux allié qu'il abandonnoit, ne se vangeât sur lui de sa soumission au vainqueur. Ses deux Plénipotentiaires arrivèrent de nuit au camp de Charles XII. ils eurent une audience

gence secrete. Le roi lut la lettre. " Messieurs, dit-il aux Plenipotentiaires, vous aurez dans un moment ma réponse." Il se retira aussi-tôt dans son cabinet & écrivit ce qui suit :

Je consens de donner la paix aux conditions suivantes, auxquelles il ne faut pas s'attendre que je change rien.

1°. *Que le roi Auguste renonce pour jamais à la couronne de Pologne, qu'il reconnoisse Stanislas pour legitime Roi, & qu'il promette de ne jamais songer à remonter sur le trône, même après la mort de Stanislas.*

2°. *Qu'il renonce à tous autres traités, & particulièrement à ceux qu'il a faits avec la Moscovie.*

3°. *Qu'il renvoye avec honneur en son camp les Princes Sobiesky, & tous les prisonniers qu'il a pu faire.*

4°. *Qu'il me livre tous les déserteurs qui ont passé à son service, & nommément Jean Patkul, & qu'il cesse toute procédure contre ceux qui de son service ont passé dans le mien.*

Il donna ce papier au comte Piper, le chargeant de negocier le reste avec les Plenipotentiaires du roi Auguste. Ils furent epouvantés de la dreté de ces propositions. Ils mirent en usage le peu d'art qu'on peut employer quand on est sans pouvoir, pour tâcher de fléchir la rigueur du roi de Suède. Ils eurent plusieurs conférences avec le comte Piper. Ce Ministre ne répondoit autre chose à toutes leurs

leurs insinuations, finon : Telle est la volonté du Roi mon maître ; il ne change jamais ses résolutions.

Tandis que cette paix se négocioit sourdement en Saxe, la fortune sembla mettre le Roi Auguste en état d'en obtenir une plus honorable, & de traiter avec son vainqueur sur un pied plus égal.

Le prince Menzikoff généralissime des armées Moscovites, vint avec trente mille hommes le trouver en Pologne dans le tems que non-seulement il ne souhaitoit plus ses secours, mais que même il les craignoit ; il avoit avec lui quelques troupes Polonoises & Saxones qui faisoient en tout six mille hommes. Environné avec ce petit corps de l'armée du prince Menzikoff, il avoit tout à redouter en ce qu'on découvrît sa négociation. Il se voyoit en même tems détrôné par son ennemi, & en danger d'être arrêté prisonnier par son allié. Dans cette circonstance délicate, l'armée suédoise trouva en présence d'un des généraux Suédois nommé Meyerfeld, qui étoit à la tête de dix mille hommes à Calish, près du palatinat de Posnanie. Le prince Menzikoff pressa le Roi Auguste de donner bataille. Le Roi très-embarrassé différa sous divers prétextes ; quoique les ennemis fussent trois fois moins forts que lui, il y avoit quatre mille Suédois dans l'armée de Meyerfeld ; & ç'en étoit assez pour rendre l'événement douteux. Donner bataille aux Suédois pendant les négociations

sons, & la perdre, c'étoit creuser l'abîme où étoit ; il prit le parti d'envoier un homme de confiance au général ennemi, pour lui donner part du secret de la paix, & l'avertir de se retirer : mais cet avis eut un effet tout contraire à ce qu'il en attendoit. Le général Meyersfeld crut qu'on lui tendoit un piège pour l'intimider ; & sur cela seul il se résolut à risquer le combat.

Les Moscovites vainquirent ce jour-là les Suédois en bataille rangée pour la première fois. Cette victoire que le roi Auguste remporta presque malgré lui, fut complète : il entra triomphant au milieu de sa mauvaise fortune dans Varsovie, autrefois sa capitale, ville alors démantelée & ruinée, prête à recevoir le vainqueur quel qu'il fût, & à reconnoître le plus fort pour son Roi. Il fut tenté de saisir ce moment de prospérité, & d'aller attaquer en Saxe le Roi de Suède avec l'armée Moscovite. Mais aiant réfléchi que Charles XII. étoit à la tête d'une armée Suédoise, jusqu'alors invincible, que les Moscovites l'abandonneroient au premier bruit de son traité commencé ; que la Saxe, son païs héréditaire, déjà épuisée d'argent & d'hommes seroit ravagée également par les Moscovites & par les Suédois ; que l'Empire occupé de la guerre contre la France, ne pouvoit le secourir ; qu'il demeureroit sans états, sans argent, sans amis, il conçut qu'il falloit fléchir sous la loi qu'imposoit le Roi de Suède. Cette loi ne devint que plus dure,

L

quand

quand Charles eut appris que le Roi Auguste avoit attaqué ses troupes pendant la négociation. Sa colére & le plaisir d'humilier davantage un ennemi qui venoit de le vaincre, le rendirent plus inflexible sur tous les articles du traité. Ainsi la victoire du Roi Auguste ne servit qu'à rendre sa situation plus malheureuse, ce qui peut-être n'étoit jamais arrivé qu'à lui.

Il venoit de faire chanter le *Te Deum* dans Varsovie, lorsque Finsten, l'un de ses Plénipotentiaires, arriva de Saxe avec ce traité de paix qui lui ôtoit la couronne. Auguste hésita, mais il signa, & partit pour la Saxe, dans la vaine espérance que sa présence pourroit fléchir le Roi de Suède, & que son ennemi se souviendrait peut-être des anciennes alliances de leurs maisons, & du sang qui les unissoit.

Ces deux Princes se virent pour la première fois dans un lieu nommé Guntersdorf au quartier du comte Piper, sans aucune cérémonie. Charles XII. étoit en grosse bottes, ayant pour cravatte un tafetas noir qui lui serroit le cou, son habit étoit comme à l'ordinaire d'un grand d'Espagne, un drap bleu avec des boutons de cuivre doré. Il portoit au côté une longue épée qui lui avoit servi à la bataille de Narva, & sur le pommeau de laquelle il s'appuyoit souvent. La conversation ne roula que sur cet étrange habillement & sur ces grosses bottes. Charles XII. dit au Roi Auguste, qu'il ne les avoit quittées depuis six ans, que pour se coucher. Ces bagatelles furent le seul entretien de deux Rois, dont l'un

étoit une couronne à l'autre. Auguste sur tout parloit avec un air de complaisance, & de satisfaction, que les Princes & les hommes accoutumés aux grandes affaires, sçavent prendre au milieu des mortifications les plus cruelles. Les deux Rois dînèrent depuis plusieurs fois ensemble. Charles affecta toujours de donner la droite au Roi Auguste : mais loin de rechercher de ses demandes, il en fit encore de plus dures : il voulut que le Roi Electeur, non seulement envoyât à Stanislas les pierreries & les archives de la couronne ; mais encore qu'il lui écrivît une lettre de félicitation sur son avènement. Il insista sur tout qu'on lui livrât sans différer le général Patkul. Auguste fut donc forcé d'écrire à son rival la lettre suivante.

MONSIEUR ET FRERE,

Comme je dois avoir des égards pour les prieres du Roi de Suède, je ne puis m'empêcher de féliciter Votre Majesté sur son avènement à la couronne, quoique peut-être le traité avantageux que le roi de Suède vient de conclure pour Votre Majesté, eût dû dispenser de ce commerce ; toutefois je félicite Votre Majesté, priant Dieu que vos sujets vous soient plus fidèles qu'ils ne me l'ont été.

AUGUSTE, Roi.

Lipsic 8 Avril 1707.

L 2

Stanislas

Stanislas répondit :

MONSIEUR ET FRERE,

La correspondance de Votre Majesté est une nouvelle obligation que j'ai au roi de Suède : je suis sensible, comme je le dois, aux complimens que vous me faites sur mon avènement ; j'espère que mes sujets n'auront point lieu de me manquer de fidélité puisque j'observerai les lois du royaume.

STANISLAS, roi de Pologne.

Le roi Stanislas vint lui-même à Lipfic : y rencontra un jour le roi Auguste ; mais ces Princes se saluèrent sans se parler. C'étoit le comble du triomphe de Charles XII. de voir dans sa cour deux rois, dont l'un étoit couronné, & l'autre détrôné par ses armes.

Il fallut qu'Auguste ordonnât lui-même à tous ses officiers de magistrature de ne plus le qualifier de roi de Pologne, & qu'il fit effacer des prières publiques, ce titre auquel il renouvoit. Il eut moins de peine à élargir les Sobieski : ces Princes au sortir de leur prison refusèrent de le voir ; mais le sacrifice de Patkul fut ce qui dût lui coûter davantage. D'un côté le Czar le redemandoit hautement comme son ambassadeur ; de l'autre le roi de Suède exigeoit en menaçant qu'on le lui livrât. Patkul étoit alors enfermé dans le château de Conisthing en Saxe. Le roi Auguste crût pourroit satisfaire Charles XII. & son honneur en même-tems. Il envoya des gardes pour livrer ce

malheur

malheureux aux troupes Suédoises ; mais auparavant il envoya au Gouverneur de Konisting, un ordre secret de laisser échapper son prisonnier. La mauvaise fortune de Patkul l'emporta sur le soin qu'on prenoit de le sauver. Le Gouverneur sçachant que Patkul étoit très riche, voulut lui faire acheter sa liberté. Le prisonnier comptant encore sur le droit des gens, & informé des intentions du roi Auguste, refusa de payer ce qu'il pensoit devoir obtenir pour rien. Pendant cet intervalle les gardes commandés pour saisir le prisonnier arrivèrent, & le livrèrent immédiatement à quatre capitaines Suédois qui l'emmenèrent d'abord au quartier général d'Alranstad, où il demeura trois mois attaché à un poteau avec une grosse chaîne de fer. De-là il fut conduit à Casimir.

Charles XII. oubliant que Patkul étoit ambassadeur du Czar ; & se souvenant seulement qu'il étoit né son sujet, ordonna au conseil de guerre de le juger avec la dernière rigueur. Il fut condamné à être rompu vif, & à être mis en quartiers. Un Chapelain vint lui annoncer qu'il falloit mourir, sans lui apprendre le genre du supplice. Alors cet homme qui avoit bravé la mort dans tant de batailles, se trouvant seul avec un Prêtre, & son courage n'étant plus soutenu par la gloire, ni par la colère, uniques sources de l'intrépidité des hommes, répandit amèrement des larmes dans le sein du Chapelain. Il étoit fiancé avec une dame Saxonne nommée madame d'Ensfilden,

qui avoit de la naissance, du mérite & de la beauté, & qu'il avoit compté d'épouser à peu près dans le tems même qu'on le livra au supplice. Il recommanda au Chapelain d'aller le trouver pour la consoler, & de l'assurer qu'il mourroit plein de tendresse pour elle. Quand on l'eut conduit au lieu du supplice, & qu'il vit les roues & les pieux dressés, il tomba dans des convulsions de frayeur, & se jeta dans les bras du Ministre qui l'embrassa en le couvrant de se manteau & en pleurant. Alors un officier Suédois lut à haute voix un papier dans lequel étoient ces paroles.

“ On fait sçavoir que l'ordre très-expresse
 “ de sa Majesté, notre Seigneur tres-clément
 “ est que cet homme qui est traître à la patrie
 “ soit roué & écartelé pour réparation de ses
 “ crimes, & pour l'exemple des autres. Que
 “ chacun se donne de garde de la trahison, &
 “ serve son roi fidèlement.” A ces mots de
Prince très-clément. Quelle clémence, dit
 Patkul, & à ceux de *traître à la patrie.* Hélas
 dit il, je l'ai trop bien servie. Il reçut seize
 coups, & souffrit le supplice le plus long &
 plus affreux qu'on puisse imaginer. Ainsi pé-
 rit l'infortuné Jean-Reinold Patkul, ambassa-
 deur & général de l'Empereur de Moscovie.

Ceux qui ne voyoient en lui qu'un sujet ré-
 volté contre son roi, disoient qu'il avoit mé-
 rité la mort; ceux qui le regardoient comme
 un Livonien né dans une Province, laquelle
 avoit des privilèges à défendre, & qui se sou-
 venoient qu'il n'étoit sorti de la Livonie que

pour en avoir soutenu les droits, l'appelloient le martir de la liberté de son pays. Tous convenoient d'ailleurs que le titre d'Ambassadeur du Czar devoit rendre sa personne sacrée. Le seul roi de Suède élevé dans les principes du Despotisme, crut n'avoir fait qu'un acte de justice, tandis que toute l'Europe condamnoit sa cruauté.

Ses membres coupés en quartiers restèrent exposés sur des portaux jusques en 1713. qu'Auguste étant remonté sur son trône, fit rassembler ces témoignages de la nécessité où il avoit été réduit à Alranstad : on les lui apporta à Varsovie dans une cassette, en presence de l'Envoyé de France. Le roi de Pologne montrant la cassette à ce Ministre ; Voilà, lui dit-il simplement, les membres de Patkul, sans rien ajouter pour blâmer ou pour plaindre sa mémoire, & sans que personne de ceux qui étoient présents, osât parler sur un sujet si délicat & si triste.

Charles gardoit le même traitement au général Fléming, favori, & depuis premier ministre du roi Auguste. Fleming étoit né dans la Poméranie Suédoise ; & quoique dès son enfance il eût été attaché à l'électeur de Saxe : Charles le regardoit toujours comme son sujet : il demanda long-tems qu'il lui fût livré. Fléming qui voyoit son maître hors d'état de rien refuser, prit le parti de se retirer en Prusse, de-là il écrivit au roi Stanislas, avec lequel il avoit été lié en Pologne, pour le supplier

plier d'obtenir du roi de Suède qu'il cessât cette proscription contre lui. Stanislas en parla avec chaleur ; il réitéra ses prières huit jours de suite, sans pouvoir rien obtenir : enfin il se jeta presque aux pieds de Charles qui lui dit : Mon Frere, vous le voulez, je vous la donne sa vie ; mais souvenez-vous que vous vous en repentirez un jour. En effet Fléming servit depuis son maître contre le roi Stanislas, beaucoup trop au-delà de son devoir.

Environ ce tems-là un Livonien nommé Paikel, officier dans les troupes Saxonnnes, fait prisonnier les armes à la main, venoit d'être jugé à mort à Stokolm par arrêt du Sénat : mais il n'avoit été condamné que à perdre la tête. Cette différence de supplices dans le même cas, faisoit trop voir que Charles en faisant périr Patkul d'une mort si cruelle, avoit plus songé à se venger qu'à punir. Quoiqu'il en soit, Paikel après sa condamnation, fit proposer au Sénat de donner au Roi le secret de faire de l'or si on vouloit lui pardonner : il fit faire l'expérience de son secret dans la prison en présence du colonel Hamilton & des magistrats de la ville ; & soit qu'il eût en effet decouvert quelque art utile, soit qu'il n'eut que celui de tromper habilement, ce qui est beaucoup plus vrai-semblable ; on porta à la monnoie de Stokolm l'or qui se trouva dans le creuset à la fin de l'expérience ; & on en fit au Sénat un rapport si juridique, & qui parut si important, que la Reine ayeule de Charles ordonna de suspen-

de l'exécution jusqu'à ce que le Roi informé de cette singularité envoyât ses ordres à Stokolm.

Le Roi répondit qu'il avoit refusé à ses amis la grace du criminel, & qu'il n'accorderoit jamais à l'intérêt ce qu'il n'avoit pas donné à l'amitié. Cette inflexibilité eut quelque chose d'heroïque dans un Prince, qui d'ailleurs croyoit le secret possible. Le roi Auguste, qui en fut informé, dit ; Je ne m'étonne pas que le Roi de Suède ait tant d'indifference pour la pierre philosophale : il l'a trouvée en Saxe.

Quand le Czar eut appris l'étrange paix que le roi Auguste, malgré leurs traités, avoit conclue à Alrandstad ; & que Patkul son ambassadeur Plénipotentiaire avoit été livré au roi de Suède au mépris des lois des Nations, il fit éclater ses plaintes dans toutes les cours de l'Europe : il écrivit à l'empereur d'Allemagne, à la reine d'Angleterre, aux Etats généraux des Provinces-Unies : il appelloit lâcheté & perfidie la nécessité douloureuse sous laquelle Auguste avoit succombé : il conjura toutes ces Puissances d'interposer leur médiation pour lui faire rendre son ambassadeur, & pour prévenir l'affront qu'on alloit faire en sa personne à toutes les Têtes couronnées ; il les pressa par le motif de leur honneur de ne pas s'avilir jusqu'à donner de la paix d'Alrandstad une garantie que Charles XII. leur arrâchoit en menaçant. Ces lettres n'eurent d'autre effet que de mieux faire voir la puissance du roi de Suède. L'Empereur, l'Angleterre, & la

la Hollande avoient alors à soutenir contre la France une guerre ruineuse : ils ne jugèrent pas à propos d'irriter Charles XII. par le refus de la vaine cérémonie de la garantie d'un traité. A l'égard du malheureux Patkul, il n'eut pas une Puissance qui interposât ses bons offices en sa faveur, & qui ne fit voir combien peu un sujet doit compter sur des Rois.

On proposa dans le conseil du Czar d'user de représailles envers les officiers Suédois prisonniers à Moscou. Le Czar ne voulut point consentir à une barbarie qui eût eu des suites si funestes : il y avoit plus de Moscovites prisonniers en Suède, que de Suédois en Moscovie.

Il chercha une vengeance plus utile. La grande armée de son ennemi étoit en Saxe sans agir ; Levenhaup, général du roi de Suède, qui étoit resté en Pologne à la tête d'environ vingt mille hommes, ne pouvoit garder les passages dans un pays sans fortifications & plein de factions. Stanislas étoit au camp de Charles XII. L'empereur Moscovite saisit cette conjoncture & rentre en Pologne avec plus de soixante mille hommes : il les répartit en plusieurs corps, & marche avec un camp volant jusqu'à Léopold, où il n'y avoit point de garnison Suédoise. Toutes les villes de Pologne sont à celui qui se présente à leurs portes avec des troupes. Il fit convoquer une assemblée à Léopold, telle à peu près que celle qui avoit détrôné Auguste à Varsovie.

La Pologne avoit alors deux Primats aussi-
 en que deux Rois, l'un de la nomination
 Auguste, l'autre de celle de Stanislas. Le
 imat nommé par Auguste convoqua l'as-
 mblée de Léopold, où se rendirent tous ceux
 ce Prince avoit abandonnés par la paix
 Alrandstad, & ceux que l'argent du Czar
 oit gagnés : on y proposa d'élire un nou-
 au Souverain. Il s'en fallut peu que la Po-
 gne n'eût alors trois Rois, sans qu'on eût
 dire quel eût été le véritable.

Pendant les conférences de Leopold, le
 zar lié d'intérêt avec l'empereur d'Alle-
 agne, par la crainte commune où ils étoient
 Roi de Suède, obtint secrètement qu'on
 envoyât beaucoup d'officiers Allemands.
 eux-ci venoient de jour en jour augmenter
 considérablement ses forces, en apportant avec
 la discipline & l'expérience. Il les enga-
 oit à son service par des libéralités ; & pour
 eux encourager ses propres troupes, il don-
 son portrait enrichi de diamans aux offi-
 ers généraux & aux colonels qui avoient
 combattu à la bataille de Calish : les officiers
 balternes eurent des médailles d'or ; les sim-
 es soldats en eurent d'argent. Ces monu-
 mens de la victoire de Calish furent tous frap-
 és dans sa nouvelle ville de Petersbourg, où les
 arts fleurissoient à mesure qu'il apprenoit à ses
 troupes à connoître l'émulation & la gloire.

La confusion, la multiplicité des factions,
 les ravages continuels en Pologne, empêché-
 rent

rent la diète de Léopold de prendre aucune résolution. Le Czar la fit transférer à Lublin. Le changement de lieu ne diminua rien des troubles & de l'incertitude où tout le monde étoit : l'assemblée se contenta de ne reconnoître, ni Auguste qui avoit abdiqué, ni Stanislas élu malgré eux : mais ils ne furent ni assez unis, ni assez hardis pour nommer un Roi. Pendant ces délibérations inutiles, le parti des princes Sapieha, celui d'Oginsky, ceux qui tenoient en secret pour le roi Auguste, les nouveaux sujets de Stanislas, se faisoient tous la guerre, pilloient les terres les uns des autres, & achevoient la ruine de leurs pays. Les troupes Suédoises, commandées par Levenhaup, dont une partie étoit en Livonie, une autre en Lithuanie, une autre en Pologne, cherchoient tous les jours les troupes Moscovites. Ils bruloient tout ce qui étoit ennemi de Stanislas. Les Moscovites ruinoient également, amis & ennemis ; on ne voyoit que des villes en cendres, & des troupes errantes de Polonois dépouillés de tout, qui détestoient également, & leurs deux Rois, & Charles XII. & le Czar.

Le roi Stanislas partit d'Alrandstad le 15 Juillet de l'année 1707. avec le général Reinhold, seize regimens Suédois, & beaucoup d'argent, pour appaiser tous ces troubles en Pologne, & se faire reconnoître paisiblement. Il fut reconnu par tout où il passa : la discipline de ses troupes qui faisoit mieux sentir

barbarie des Moscovites, lui gagna les esprits: son extrême affabilité lui réunit presque toutes les factions, à mesure qu'elle fut connue. Son argent lui donna la plus grande part de l'armée de la couronne. Le Czar craignant de manquer de vivres dans un païs que ses troupes avoient désolé, se retira en Lithuanie, où étoit le rendezvous de ses corps d'armée, & où il devoit établir des magasins. Cette retraite laissa le roi Stanislas paisible Souverain de presque toute la Pologne.

Le seul qui le troublât alors dans ses états, étoit le comte Siniaufsky, grand général de la couronne, de la nomination du Roi Auguste. Cet homme qui avoit d'assez grands talens & beaucoup d'ambition, étoit à la tête d'un tiers parti: il ne reconnoissoit ni Auguste, ni Stanislas; & après avoir tout tenté pour se faire élire lui-même, il se contentoit d'être chef de parti, ne pouvant être Roi. Les troupes de la Couronne qui étoient demeurées sous ses ordres, n'avoient guères d'autre solde que la liberté de piller impunément leur propre païs. Tous ceux qui craignoient ces brigandages, ou qui en souffroient, se donnèrent bientôt à Stanislas, dont la puissance s'affermissoit de jour en jour.

Le Roi de Suède recevoit alors dans son camp d'Alrandstad, les ambassadeurs de presque tous les princes de la Chrétienté. Les uns venoient le supplier de quitter les terres de l'Empire, les autres eussent bien voulu qu'il eût

M tourné

turné ses armes contre l'Empereur : le bras même s'étoit répandu par tout, qu'il devoit joindre à la France pour accabler la maison d'Autriche. Parmi tous ces ambassadeurs, vint le fameux Jean duc de Malbouroug, de la maison d'Anne, reine de la Grande Bretagne. Cet homme qui n'a jamais assiégé de ville qu'il n'ait prise, ni donné de bataille qu'il n'ait gagnée, étoit à Saint-James un adroit Courtisan dans le Parlement un Chef de parti, dans les pays étrangers le plus habile Négociateur de son siècle. Il avoit fait autant de mal à la France par son esprit que par ses armes. On avoit entendu dire au secrétaire des Etats généraux Fagel, homme d'un très-grand mérite ; qu'il avoit plus d'une fois les Etats généraux aiant résolu de s'opposer à ce que le duc de Malbouroug devoit leur proposer, le Duc arrivoit, leur parloit en françois, langue dans laquelle il s'entendoit très-mal, & les persuadoit tous.

Il soutenoit avec le prince Eugène, compagnon de ses victoires, & avec Hensius grand pensionnaire de Hollande, tout le poids des entreprises des Alliés contre la France. Il sçavoit que Charles étoit aigri contre l'Empire & contre l'Empereur ; qu'il étoit sollicité secrètement par les François, & que si ce Conquérant embrassoit le parti de Louis XIV. les Alliés seroient opprimés.

Il est vrai que Charles avoit donné sa parole en 1700. de ne se mêler en rien de la guerre de Louis XIV. contre les Alliés. Mais le duc

Le Malbouroug ne croïoit pas qu'il y eût un Prince assez esclave de sa parole pour ne la pas sacrifier à sa grandeur & à son intérêt. Il part donc de la Haye dans le dessein d'aller sonder les intentions du roi de Suède.

Dès qu'il fut arrivé à Lipsic, où Charles étoit alors, il s'adressa secrettement, non pas au comte Piper premier Ministre, mais au baron de Goerts, qui commençoit à partager avec Piper la confiance du Roi. Il dit à Goerts que le dessein des Alliés étoit de proposer bientôt au Roi de Suède d'être Médiateur une seconde fois entr'eux & la France. Il parloit ainsi dans l'espérance de découvrir par la réponse de Goerts les intentions du Roi, & parce qu'il eût mieux aimé avoir Charles pour arbitre que pour ennemi. Ensuite il eut son audience publique à Lipsic.

En abordant le Roi, il lui dit en françois qu'il s'estimerait heureux de pouvoir apprendre sous ses ordres ce qui lui restoit à sçavoir dans l'art de la guerre. Puis il eut en particulier une audience d'une heure, dans laquelle le Roi parloit en allemand & le Duc en françois. Celui-ci qui ne se hâtoit jamais de faire ses propositions, & qui avoit par une longue habitude aquis l'art de démêler les hommes, & de pénétrer les rapports qui sont entre leurs plus secrètes pensées, & leurs actions, leurs vœux, leurs discours, étudia attentivement le Roi. En lui parlant de guerre en général, il put apercevoir dans Charles XII. une aversion

136 HIST. DE CHARLES XIII.

naturelle pour la France ; il remarqua qu'il plaisoit à parler des conquêtes des Alliés, lui prononça le nom du Czar, & vit que les yeux du roi s'allumoient toujours à ce nom malgré la modération de cette conférence. Il aperçut de plus sur une table une carte de Moscovie. Il ne lui en fallut pas davantage pour juger que le véritable dessein du roi de Suède & sa seule ambition, étoient de détruire le Czar après le roi de Pologne. Il comprit que si ce Prince restoit en Saxe, c'étoit pour imposer quelques conditions un peu dures à l'Empereur d'Allemagne. Il sçavoit bien que l'Empereur ne résisteroit pas, & qu'ainsi les affaires se termineroient aisément. Il laissa Charles XII. à son penchant naturel, & se satisfait de l'avoir pénétré, ne lui fit aucune proposition.

Comme peu de négociations s'achèvent sans argent, & qu'on voit quelquefois des Ministres qui vendent la haine ou la faveur de leur Maître, on crut dans toute l'Europe que le duc de Marlbouroug n'avoit réussi auprès du roi de Suède qu'en donnant à propos une grosse somme au comte Piper ; & la mémoire de ce Suédois en est restée flétrie jusqu'aujourd'hui. Pour moi qui ai remonté autant qu'il m'a été possible à la source de ce bruit, j'ai sçu que Piper avoit reçu un présent médiocre de l'Empereur, par les mains du comte de Wratislaw avec le consentement du roi son maître, & rien du duc de Marlbouroug. De plus,

com

Comte Piper qui sentoît qu'on pourroit lui imputer un jour les démarches de son roi si elles devenoient malheureuses, envoya au Sénat de Suède son avis cacheté pour être ouvert après sa mort. Cet avis étoit que Charles devoit affermir en Pologne le trône de Stanislas, & accepter ensuite la médiation entre la France & les Alliés, avant d'aller s'engager dans la Moscovie. Il est vrai que Piper pouvoit en même tems conseiller à son maître cette expédition dangereuse, & vouloir s'en disculper devant la postérité; mais aussi il est certain que Charles étoit inflexible dans le dessein d'aller détrôner l'Empereur des Russes, qu'il ne recevoit alors conseil de personne, & qu'il n'avoit pas besoin des avis du comte Piper pour prendre de Pierre Alexiovits une vengeance qu'il cherchoit depuis si long-tems.

Enfin ce qui acheve de justifier ce Ministre, c'est l'honneur rendu long-tems après à sa mémoire par Charles XII. qui ayant appris que Piper étoit mort en Russie, fit transporter son corps à Stokolm, & lui ordonna à ses dépens des obsèques magnifiques.

Le roi qui n'avoit point encore éprouvé de revers ni même de retardement dans ses succès, croyoit qu'une année lui suffiroit pour détrôner le Czar, & qu'il pourroit ensuite revenir sur ses pas s'ériger en arbitre de l'Europe, mais il vouloit auparavant humilier l'Empereur d'Allemagne.

Le comte Zobor chambellam de cet Em-
M 3 pereur,

pereur, avoit prononcé quelques paroles peu respectueuses pour le roi de Suède en présence de l'ambassadeur Suédois à Vienne; l'Empereur en avoit fait justice, quoiqu'à regret, en bannissant le Comte. Le roi de Suède ne fut pas satisfait, il voulut qu'on lui livrât le comte Zobor. La fierté de la cour de Vienne ne fut obligée de fléchir, on mit le Comte entre les mains du roi qui le renvoya après l'avoir gardé quelque tems prisonnier à Settin.

Il demanda de plus, contre toutes les loix des nations, qu'on lui livrât quinze cens malheureux Moscovites, qui ayant échappé à ses armes, avoient fui jusques sur les terres de l'Empire. Il fallut encore que la cour de Vienne consentît à cette étrange demande; & si l'envoyé Moscovite à Vienne n'avoit adroitement fait évader ces malheureux par divers chemins, ils étoient tous livrés à leurs ennemis.

La troisième & la dernière de ses demandes fut la plus forte. Il se déclara le protecteur des sujets protestans de l'Empereur en Silésie province appartenante à la maison d'Autriche non à l'Empire. Il voulut que l'Empereur leur accordât des libertés & des privilèges établis à la vérité par les traités de Westphalie mais éteints, ou du moins éludés par ceux de Riswik. L'Empereur qui ne cherçoit qu'à éloigner un voisin si dangereux, pria encore & accorda tout ce qu'on voulut. Les Luthériens de Silésie eurent plus de cent Eglises

que les Catholiques furent obligés de leur céder par ce traité ; mais la concession de ces privilèges que leur assuroit la fortune du roi de Suède, leur fut ravie dès qu'il ne fut plus en état d'imposer des lois.

L'Empereur qui fit ces concessions forcées, & qui plia en tout sous la volonté de Charles XII. s'appelloit Joseph : il étoit fils aîné de Léopold, & frere du sage empereur Charles VI. qui lui succéda depuis. L'internonce du Pape qui résidoit alors auprès de Joseph, lui fit des reproches fort vifs, de ce qu'un empereur Catholique comme lui avoit fait céder l'intérêt de sa propre religion à ceux des hérétiques. Vous êtes bienheureux, lui répondit l'Empereur en riant, que le Roi de Suède ne m'ait pas proposé de me faire Lutherien : car s'il l'avoit voulu, je ne sçai pas ce que j'aurois fait.

Le comte de Wratislau, son ambassadeur auprès de Charles XII. apporta à Lipsic le traité en faveur des Silésiens, signé de la main de son maître. Alors Charles dit, qu'il étoit content, & qu'il étoit le meilleur ami de l'Empereur ; cependant il ne vit pas sans dépit que Rome eût traversé autant qu'elle l'avoit pû. Il regardoit avec mépris la foiblesse de cette Cour, qui ayant aujourd'hui la moitié de l'Europe pour ennemie irreconciliable, est toujours en défiance de l'autre, & ne soutient son crédit que par l'habileté des négociations : cependant il songeoit à se vanger d'elle. Il dit au comte

comte de Wratislau, que les Suédois avoient autrefois subjugué Rome, & qu'ils n'avoient pas dégénéré comme elle. Il fit avertir le Pape qu'il lui redemanderoit un jour les effets que la reine Christine avoit laissés à Rome. On ne sçait jusqu'où ce jeune Conquérant eût porté ses ressentimens & ses armes, si la fortune eût secondé ses desseins. Rien ne lui paroïssoit alors impossible: il avoit même envoyé secrètement plusieurs officiers en Asie, & quelques dans l'Egypte, pour lever le plan des Villes, & l'informer des forces de ces Etats. Il est certain que si quelqu'un eût pu renverser l'Empire des Persans & des Turcs, & passer ensuite en Italie, c'étoit Charles XII. Il étoit aussi jeune qu'Alexandre, aussi guerrier, aussi entreprenant, plus infatigable, plus robuste, & plus vertueux; & les Suédois valoient peut-être mieux que les Macédoniens: mais de pareils projets qui sont traités de divins quand ils réussissent, ne sont regardés que comme des chimères quand on est malheureux.

Enfin toutes les difficultés étant applanies; toutes ses volontés exécutées, après avoir humilié l'Empereur, donné la loi dans l'Empire, avoir protégé sa religion Lutherienne au milieu des Catholiques, détrôné un Roi, couronné un autre, se voyant la terreur de tous les Princes, il se prépara à partir. Les délices de la Saxe où il étoit resté oisif une année, n'avoient en rien addouci sa maniere de vivre. Il montoit à cheval trois fois par jour, se levait

à quatre heures du matin, s'habilloit seul, ne buvoit point de vin, ne restoit à table qu'un quart d'heure, exerçoit ses troupes tous les jours, & ne connoissoit d'autre plaisir que celui de faire trembler l'Europe.

Les Suédois ne sçavoient point encore où le Roi vouloit les mener ; on se doutoit seulement dans l'armée que Charles pourroit aller à Moscou. Il ordonna quelques jours avant son départ à son grand Maréchal des logis, de lui donner par écrit de route depuis Lipsic . . . il s'arrêta un moment à ce mot ; & de peur que le Maréchal des logis ne put rien déduire de ses projets, il ajouta en riant, jusqu'à toutes les capitales de l'Europe. Le Maréchal lui apporta une liste de toutes ces routes, à la tête desquelles il avoit affecté de mettre en grosses lettres, *Routes de Lipsic à Stokolm*. La plupart des Suédois n'aspiroient qu'à y retourner : mais le Roi étoit bien éloigné de songer à leur faire revoir leur patrie. “ Monsieur le Maréchal, dit-il, je vois bien où vous voudriez me mener ; mais nous ne retournerons pas à Stokolm si-tôt.”

L'armée étoit déjà en marche, & passoit auprès de Dresde : Charles étoit à la tête, courant toujours selon sa coutume deux ou trois cens pas devant ses gardes. On le perdit tout d'un coup de vue : quelques officiers s'avancèrent à bride abattue pour sçavoir où il pouvoit être. On courut de tous côtés ; on ne le trouva point : l'alarmée est en un moment

ment dans toute l'armée : on fait alte ; les Généraux s'assemblent : on étoit déjà dans la confusion : on apprit enfin d'un Saxon qui passoit, ce qu'étoit devenu le Roi.

L'envie lui avoit pris en passant si près de Dresde, d'aller rendre une visite au roi Auguste : il étoit entré à cheval dans la Ville, suivi de trois ou quatre officiers généraux, & avoit été droit descendre au Palais. Il monta jusqu'à l'appartement de l'Electeur, avant que le bruit se fût répandu qu'il étoit dans la ville. Le général Fléming ayant vu de loin le Roi de Suède, n'eut que le tems de courir avertir son maître. Tout ce qu'on pouvoit faire dans une occasion pareille, s'étoit déjà présenté à l'idée du Ministre : il en parloit à Auguste ; mais Charles entra tout botté dans la chambre, avant qu'Auguste eut eu même le tems de revenir de sa surprise. Il étoit malade alors, & en robe de chambre : il s'habilla en hâte. Charles déjeuna avec lui comme un voyageur qui vient prendre congé de son ami ; ensuite il voulut voir les fortifications. Pendant le peu de tems qu'il emploïa à les parcourir, un Livonien proscrit en Suède, qui servoit dans les troupes de Saxe, crut que jamais il ne s'offriroit une occasion plus favorable d'obtenir sa grace, il conjura le roi Auguste de la demander à Charles ; bien sur que ce Roi ne refuseroit pas cette légère condescendance à un Prince à qui il venoit d'ôter une couronne, & entre les mains duquel il étoit dans ce moment. Auguste

se chargea aisément de cette affaire. Il étoit un peu éloigné du roi de Suède, & s'entretenoit avec Hord général Suédois. Je crois, lui dit-il en souriant, que votre maître ne me refusera pas. Vous ne le connoissez pas, répartit le général Hord, il vous refusera plutôt ici que par tout ailleurs. Auguste ne laissa pas de demander au Roi en termes pressans, la grace du Livonien. Charles la refusa d'une manière à ne se la pas faire demander une seconde fois. Après avoir passé quelques heures dans cette étrange visite, il embrassa le Roi Auguste, & partit. Il trouva en rejoignant son armée, tous ses généraux assemblés en conseil de guerre ; il leur en demanda la cause. Le général Renschild lui dit, qu'il comptoit assiéger Dresde en cas qu'on eut retenu Sa Majesté prisonniere. Bon, dit le Roi, on n'oseroit, on n'oseroit. Le lendemain, sur la nouvelle qu'on reçut que le roi Auguste tenoit conseil extraordinaire à Dresde ; vous verrez, dit Renschild, qu'ils délibèrent sur ce qu'ils devoient faire hier.

Fin du troisième Livre.

HISTOIRE

HISTOIRE

DE

CHARLES XII.

ROI DE SUEDE.

LIVRE QUATRIEME.

ARGUMENT du Livre quatriéme.

Charles quitte la Saxe : poursuit le Czar : s'enfoncé dans l'Ukraine : ses pertes, sa blessure à la bataille de Pultava : suites de cette bataille : Charles réduit à fuir en Turquie : sa réception en Bessarabie.

C Charles partit enfin de Saxe en Septembre 1707. suivi d'une armée de quarante-trois mille hommes, autrefois couverte de fer, & alors brillante d'or, & d'argent, & enrichie des dépouilles de la Pologne & de la Saxe. Chaque soldat emportoit avec lui cinquante écus d'argent comptant; non-seule-

ent tous les régimens étoient complets, mais
y avoit dans chaque compagnie plusieurs
numéraires qui attendoient des places va-
cantes. Outre cette armée, le comte Leven-
hup, l'un de ses meilleurs Généraux, l'at-
tendoit en Pologne avec vingt mille hommes :
il avoit encore une autre armée de quinze
mille hommes en Finlande, & de nouvelles
troupes lui venoient de Suède. Avec toutes
ces forces on ne douta pas qu'il ne dût détrô-
ner le Czar.

Cet Empereur étoit alors en Lithuanie oc-
cupé à ranimer un parti auquel le roi Auguste
sembloit avoir renoncé : ses troupes divisées en
plusieurs corps, fuyoient de tous côtés au pre-
mier bruit de l'approche du roi de Suède. Il
étoit recommandé lui-même à tous ses Gé-
néraux de ne jamais attendre ce Conquérant
avec des forces inégales.

Le roi de Suède au milieu de sa marche
glorieuse, reçut un ambassade solennelle de
la part des Turcs. L'Ambassadeur eut son
audience au quartier du comte Piper ; c'étoit
toujours chez ce Ministre que se faisoient les
cérémonies d'éclat. Il soutenoit la dignité de
souverain par des dehors magnifiques ; & le roi
toujours plus mal logi, plus mal servi, & plus
simplettement vêtu que le moindre officier de son
armée, disoit que son Palais étoit le quartier de
son ennemi. L'ambassadeur Turc presenta à Charles
des soldats Suédois, qui ayant été pris par des
Turcs, & vendus en Turquie, avoient
été rachetés par le grand Seigneur ; & que
N cet

cet Empereur envoyoit au roi comme le plus agréable qu'il pût lui faire ; mais que la fierté Ottomane prétendît rendre hommage à la gloire de Charles XII. mais que le Sultan ennemi naturel des empereurs de Moscovie & d'Allemagne vouloit se fier contr'eux de l'amitié de la Suède & l'alliance de la Pologne. L'Ambassadeur complimenta Stanislas sur son avènement : ce roi fut reconnu en peu de tems par l'Allemagne, la France, l'Angleterre, l'Espagne & la Turquie. Il n'y eut que le Pape qui voulut attendre, pour le reconnoître, que le tems eût affermi sur sa tête cette couronne qu'une disgrâce pouvoit faire tomber.

A peine Charles eût-il donné audience à l'ambassadeur de la porte Ottomane, qu'il courut chercher les Moscovites.

Le Czar étoit sorti de Pologne, & y étoit rentré plus de vingt fois pendant le cours de la guerre : ce pays ouvert de toutes parts n'ayant point de places fortes qui coupent la retraite à une armée laissoit aux Moscovites la liberté de reparoître souvent au même endroit où ils avoient été battus ; & même de pénétrer dans le pays aussi avant que le vainqueur. Pendant le séjour de Charles en Saxe, le Czar s'étoit avancé jusqu'à Léopold, à l'extrémité méridionale de la Pologne. Il étoit alors venu du Nord à Grodno en Lithuanie à cent lieues de Léopold.

Charles laissa en Pologne Stanislas, qui consistoit de dix mille Suédois & de ses nouveaux

ts, avoit à conſerver ſon Royaume contre ennemis, étrangers & domeſtiques ; pour il ſe mit à la tête de ſa cavalerie, & marcha vers Grodno au milieu des glaces au mois de Janvier 1708.

Il avoit déjà paſſé le Niemen à deux lieues de la ville ; & le Czar ne ſçavoit encore rien de ſa marche. A la première nouvelle que les Suédois arrivoient, le Czar ſort par la porte du Nord ; & Charles entre par celle qui eſt au Midi.

Le roi n'avoit avec lui que fix cens gardes, le reſte n'avoit pu le ſuivre. Le Czar avoit avec plus de deux mille hommes dans l'opinion que toute une armée entroient dans Grodno. Il apprend le jour même par un traſſe Polonois, qu'il n'a quitté la place qu'à fix cens hommes, & que le gros de l'armée ennemie étoit encore éloigné de plus de cinq lieues. Il ne perd point de tems ; il détache quinze cens chevaux de ſa troupe à l'entrée de la nuit pour aller ſurprendre le roi de Suède dans la ville. Les quinze cens Moscovites arrivèrent à la faveur de l'obſcurité juſqu'à la première garde Suédoife ſans être reconnus. Trente hommes compoſoient cette garde ; ils ſoutinrent ſeuls un demi quart d'heure l'effort de quinze cens hommes. Le roi qui étoit à l'autre bout de la ville accourut bien-tôt avec le reſte de ſes fix cens gardes. Les Moscovites s'enfuirent avec précipitation. Son armée ne fut pas long-tems ſans le joindre, ni lui ſans ſuivre l'ennemi. Tous les corps Moscovites répandus dans la Lithuanie ſe retiroient

en hâte du côté de l'Orient dans le Palatinat de Minsky, près des frontières de la Moscovie où étoit leur rendez-vous. Les Suédois que le roi partagea aussi en divers corps, ne cessèrent de les suivre pendant plus de trente lieues de chemin. Ceux qui fuyoient & ceux qui poursuivoient, faisoient des marches forcées presque tous les jours, quoiqu'on fût au milieu de l'hiver. Il y avoit déjà long-tems que toutes les saisons étoient devenues égales pour les soldats de Charles, & pour ceux du Czar la seule terreur qu'inspiroit le nom du roi Charles, mettoit alors de la différence entre les Moscovites & les Suédois.

Depuis Grodno jusqu'au Boristhène, en allant vers l'Orient, ce ne sont que des marais, des deserts, des montagnes, des forêts immenses : dans les endroits qui sont cultivés on ne trouve point de vivres : les paysans ne fouillent dans la terre tous leurs grains, tout ce qui peut s'y conserver : il faut sonder la terre avec de grandes perches ferrées pour découvrir ces magasins souterrains. Les Moscovites & les Suédois se servirent tour à tour de ces provisions ; mais on n'en trouvoit point toujours, & elles n'étoient pas suffisantes.

Le roi de Suède qui avoit prévu ces extrémités, avoit fait apporter du biscuit pour la subsistance de son armée : rien ne l'arrêta dans sa marche. Après qu'il eut traversé la forêt de Minsky, où il fallut abattre à tout moment des arbres pour faire un chemin à ses troupes & à son bagage, il se trouva le 5

ROI DE SUEDE. LIV. IV. 149

En 1708. devant la riviere de Berezine,
à-vis Borislou.

Le Czar avoit rassemblé en cet endroit la
grande partie de ses forces; il y étoit a-
vantageusement retranché. Son dessein étoit
d'empêcher les Suédois de passer la riviere.
Charles posta quelques régimens sur le bord
de la Berezine, à l'opposite de Borislou, com-
me s'il avoit voulu tenter le passage à la vue
de l'ennemi. Dans le même tems, il remonta
avec son armée trois lieues au-delà vers la
source de la riviere: il y fait jetter un pont,
sur le ventre à un corps de trois mille
hommes qui défendoit ce poste, & marche à
l'armée ennemie sans s'arrêter. Les Mosco-
vites ne l'attendirent pas, ils décampèrent, &
se retirèrent vers le Boristhène, gâtant tous les
chemins & détruisant tout sur leur route pour
retarder au moins les Suédois.

Charles surmonta tous les obstacles, avan-
çant toujours vers le Boristhène. Il rencontra
sur son chemin vingt mille Moscovites retran-
chés dans un lieu nommé Hollosin, derrière un
marais auquel on ne pouvoit aborder qu'en
passant une riviere. Charles n'attendit pas pour
les attaquer que le reste de son infanterie fut
arrivé; il se jette dans l'eau à la tête de ses
gardes à pied, il traverse la riviere & le ma-
rais, aiant souvent de l'eau au-dessus des é-
paules. Pendant qu'il alloit ainsi aux ennemis,
il avoit ordonné à sa cavalerie de faire le tour
du marais pour prendre les ennemis en flanc.
Les Moscovites étonnés qu'aucune barriere ne

150 HIST. DE CHARLES XII.

pût les défendre, furent enfoncés en même tems par le Roi qui les attaquoit à pied, par la cavalerie Suédoise.

Cette cavalerie s'étant fait jour à travers des ennemis, joignit le Roi au milieu du combat. Alors il monta à cheval; mais quelque tems après il trouva dans la mêlée un jeune gentilhomme Suédois nommé Gullenstiern qu'il avoit beaucoup, blessé & hors d'état de marcher, il le força de prendre son cheval, & continua de commander à pied à la tête de son infanterie. De toutes les batailles qu'il avoit données, celle-ci étoit peut-être la plus glorieuse, celle où il avoit essuyé les plus grands dangers, & où il avoit montré le plus d'habileté. On en conserva la mémoire par une médaille où on lisoit d'un côté : *Silvæ, paludum aggeres, hostes victi.* Et de l'autre : *Victoria copias alium laturus in orbem.*

Les Moscovites chassés par tout, repassèrent le Boristène qui sépare les Etats de la Pologne de leur païs. Charles ne tarda pas à les pour suivre: il passa ce grand fleuve après eux à Mohilou dernière ville de la Pologne, qui appartient tantôt aux Polonois, tantôt aux Czars destinée commune aux places frontieres.

Le Czar qui vit alors son Empire où il venoit de faire naître les arts & le commerce, exposé à une guerre capable de renverser en peu tous ses grands desseins, & peut-être son trône songea à parler de paix: il fit hazarder quelques propositions par un gentilhomme Polonois qui vint à l'armée de Suède. Charles XII. ac-

ROI DE SUEDE. LIV. IV. 151

accoutumé à n'accorder la paix à ses ennemis que dans leurs Capitales, répondit simplement : *Je traiterai avec le Czar à Moscou.* Quand on rapporta au Czar cette réponse hautaine : Mon frere Charles, dit-il, prétend faire toujours l'Alexandre ; mais je me flatte qu'il ne trouvera pas en moi un Darius."

De Mohilou, place où le Roi traversa le Boudistène, si vous remontez au Nord, le long de ce fleuve, toujours sur les frontieres de Pologne & de Moscovie, vous trouvez à trente lieues le païs de Smolensko par où passe la grande route qui va de Pologne à Moscou : le Czar se retiroit par ce chemin, le Roi le suivait à grandes journées. Une partie de l'arrière-garde Moscovite fut plus d'une fois aux prises avec les dragons de l'avant-garde Suédoise. L'avantage demouroit presque toujours aux derniers ; mais ils s'affoiblissoient à force de vaincre, dans de petits combats qui ne décidoient rien, & où ils perdoient toujours du monde.

Le 22 Septembre de cette année 1708. le Roi attaqua auprès de Smolensko un corps de six mille hommes de cavalerie & de six mille Calmouks.

Ces Calmouks sont des Tartares qui habitent entre le Royaume d'Astracan, domaine du Czar, & celui de Samarcande, païs des Tartares Uzbeks, & patrie de Timur connu sous le nom de Tamerlan. Le païs des Calmouks s'étend à l'Orient jusqu'aux montagnes qui séparent le Mogol de l'Asie Occidentale. Ceux qui

qui habitent vers Astracan sont tributaires du Czar: il prétend sur eux un empire absolu; mais leur vie vagabonde l'empêche d'en être le maître, & fait qu'il se conduit avec eux comme le grand Seigneur avec les Arabes, tantôt souffrant leurs brigandages, & tantôt les punissant. Il y a toujours de ces Calmouks dans les troupes de Moscovie. Le Czar étoit même parvenu à les discipliner comme le reste de ses soldats.

Le Roi fondit sur cette armée n'ayant avec lui que six régimens de cavalerie, & quatre mille fantassins. Il enfonça d'abord les Moscovites à la tête de son régiment d'Ostrogothie, les ennemis se retirèrent. Le Roi avança sur eux par des chemins creux & inégaux, où les Calmouks étoient cachés: ils parurent alors, & se jetèrent entre le régiment où le Roi combattoit, & le reste de l'armée Suédoise. A l'instant & Moscovites & Calmouks entourèrent ce régiment & percèrent jusqu'au Roi. Ils tuèrent deux Aides de camp qui combattoient auprès de sa personne. Le cheval du Roi fut tué sous lui: un Ecuier lui en présentait un autre; mais l'Ecuier & le cheval furent percés de coups. Charles combattit à pied entouré de quelques officiers qui accoururent incontinement autour de lui.

Plusieurs furent pris, blessés ou tués, ou entraînés loin du Roi par la foule qui se jeta sur eux; il ne restoit que cinq hommes auprès de Charles. Il étoit épuisé de fatigue: il avoit tué plus de douze ennemis de sa main.

sans avoir reçu une seule blessure, par ce bonheur inexprimable qui jusqu'alors l'avoit accompagné par tout, & sur lequel il comptoit toujours. Enfin un colonel nommé Dardof se mit jour à travers des Calmouks avec une seule compagnie de son régiment : il arrive à temps pour dégager le Roi : le reste des Suédois fit main-basse sur ces Tartares. L'armée reprit ses rangs : Charles monta à cheval & tout fatigué qu'il étoit, il poursuivit les Moscovites pendant deux lieues.

Le vainqueur étoit toujours dans le grand chemin de la capitale de Moscovie. Il y a de Smolensko, auprès duquel se donna ce combat, jusques à Moscou, environ cent de nos lieues Françoises : les chemins n'étoient pas si mauvais par eux-mêmes que ceux par où les Suédois avoient déjà passé : mais on eut avis que le Czar avoit non-seulement rendu toutes les routes impracticables, soit en les couvrant d'eau dans les endroits voisins des marais, soit en faisant de distance en distance des fossés profonds, soit en couvrant les chemins de fagots qu'on avoit abattus ; mais encore qu'il avoit brûlé tous les villages à droit & à gauche. L'hiver approchoit : il y avoit peu d'apparence d'avancer promptement dans le pays, s'il n'y subsistait ; & toutes les forces Moscovites réunies, pouvoient aller au roi de Suède par des chemins qu'il ne connoissoit pas.

Charles ayant fait la revue de toute son armée ; & s'étant fait rendre compte des vivres, vit qu'on n'en avoit pas pour quinze jours. Le
géné-

général Levenhaup qui devoit lui amener des provisions, & quinze mille hommes de renfort, ne venoit point : il résolut donc de quitter le chemin de Moscou, & de tourner au Midi vers l'Ukraine dans le pays des Cosaques, situé entre la petite Tartarie, la Pologne, & la Moscovie. Ce pays a environ cent de nos lieues du Midi au Septentrion, & presque autant de l'Orient au Couchant. Il est partagé en deux parties à peu près égales par la Boristhène qui le traverse en coulant du Nord-Ouest au Sud-Est : la principale ville est Bathurin sur la petite rivière de Sem. La partie la plus Septentrionale de l'Ukraine est cultivée & riche. La plus Méridionale située par le quarante-huitième degré, est un des pays des plus fertiles du monde & des plus deserts. Le mauvais gouvernement y étouffe le bien que la nature s'efforce de faire aux hommes. Les habitans de ces cantons voisins de la petite Tartarie ne sèment ni ne plantent, parce que les Tartares de Bougiac, ceux de Précop, les Moldaves, tous peuples brigands, viendroient ravager leurs moissons.

L'Ukraine a toujours aspiré à être libre ; mais étant entourée de la Moscovie, des états du grand Seigneur, & de la Pologne, il lui a fallu chercher un protecteur ; & par conséquent un maître dans l'un de ces trois Etats. Elle se mit d'abord sous la protection de la Pologne qui la traita trop en sujette : elle se donna depuis au Moscovite qui la gouverna en esclave, autant qu'il le put. D'abord les U-

kranien

Ukrainiens jouirent du privilège d'élire un Prince sous le nom de Général ; mais bien-tôt ils furent dépouillés de ce droit, & leur Général fut nommé par la cour de Moscou.

Celui qui remplissoit alors cette place étoit un gentilhomme Polonois, nommé Mazeppa, né dans le Palatinat de Podolie : il avoit été élevé Page du roi Jean Casimir, & avoit pris à sa Cour quelque teinture des belles lettres. Une intrigue qu'il eut dans sa jeunesse avec la femme d'un gentilhomme Polonois, ayant été découverte, le mari le fit fouetter de verges, le fit lier tout nud sur un cheval farouche, & le laissa aller en cet état. Le cheval qui étoit du pays de l'Ukraine y retourna, & y porta Mazeppa demi mort de fatigue & de froid. Quelques païsans le secoururent : il resta long-tems parmi eux, & se signala dans plusieurs courses contre les Tartares. La supériorité de ses lumières lui donna une grande considération parmi les Cosaques : sa réputation augmentant de jour en jour obligea le Czar de le faire Prince de l'Ukraine.

Un jour étant à table à Moscou avec le Czar, cet Empereur lui proposa de discipliner les Cosaques, & de rendre ces peuples plus dépendans : Mazeppa répondit, que la situation de l'Ukraine, & le génie de cette nation étoient des obstacles insurmontables : le Czar qui commençoit à être échauffé par le vin, & qui ne commandoit pas toujours à sa colère, l'appela traître, & le menaça de la faire empaler.

Mazeppa de retour en Ukraine, forma le projet

156 HIST. DE CHARLES XII.

projet d'une révolte : l'armée de Suède qui parut bien-tôt après sur les frontières, lui facilita les moyens : il prit la résolution d'être indépendant, & de se former un puissant royaume de l'Ukraine & des débris de l'empire de Russie. C'étoit un homme courageux, entreprenant, & d'un travail infatigable : il se liguait secrètement avec le roi de Suède pour hâter la chute du Czar, & pour en profiter.

Le Roi lui donna rendez-vous auprès de la rivière Desna. Mazeppa promit de s'y rendre avec trente milles hommes, des munitions de guerre, des provisions de bouche, & ses trésors qui étoient immenses. L'armée Suédoise marcha donc de ce côté au grand étonnement de tous les officiers qui ne sçavoient rien du traité du Roi avec les Cosaques. Charles envoya ordre à Levenhaup de lui amener en diligence ses troupes, & des provisions dans l'Ukraine, où il projettoit de passer l'hiver, afin que s'étant assuré de ce pays, il pût conquérir la Moscovie au Printems suivant ; & cependant s'avança vers la rivière Desna qui tombe dans le Boristhène à Kiovie.

Les obstacles qu'on avoit trouvés jusqu'alors dans la route, étoient légers en comparaison de ceux qu'on rencontra dans ce nouveau chemin. Il fallut traverser une forêt de cinquante lieues pleine de marécages. Le général Lagercron qui marchoit devant avec cinq mille hommes & des pionniers, égara l'armée vers l'Orient à trente lieues de la véritable route. Après quatre jours de marche, le Roi

de qu'onnut la faute de Lagercron : on se remit
 lui c'en peine dans le chemin ; mais presque toute
 d'être illerie, & tous les chariots restèrent em-
 nt roytrés ou abîmés dans les marais.
 pire de Enfin après douze jours d'une marche fi-
 entre sible, pendant laquelle les Suédois avoient
 e liguésumé le peu de biscuit qui leur restoit :
 r hâte l'armée exténuée de lassitude & de faim
 s de la va sur les bords de la Desna dans l'endroit
 rendre Mazeppa avoit manqué le rendez-vous ;
 ons de s au lieu d'y trouver ce Prince, on trouva
 es tre corps de Moscovites qui avançoit vers l'au-
 édoit bord de la rivière : le Roi fut étonné ; mais
 ement résolut sur le champ de passer la Desna, &
 ien d'attaquer les ennemis. Les bords de cette
 les en rière étoient si escarpés, qu'on fut obligé de
 en de prendre les soldats avec des cordes. Ils tra-
 ns l'U-rèrent la rivière selon leur maniere accou-
 r, afin tée, les uns sur des radaux faits à la hâte,
 nqués autres à la nage : le corps des Moscovites
 & ce arriroit dans ce tems-là même, n'étoit
 a qu de huit mille hommes : il ne résista pas
 squ'à tems, & cet obstacle fut encore surmonté.
 parai- Charles avançoit dans ces pays perdus,
 uveau certain de sa route & de la fidélité de Ma-
 le cin- pa : ce Cosaque parut enfin ; mais plutôt
 gènes- me un fugitif, que comme un Allié puis-
 c cinq- Les Moscovites avoient découvert &
 armée- renu ses desseins. Ils étoient venus fonder
 ritables ces Cosaques qu'ils avoient taillés en pié-
 le Roi- ses principaux amis pris les armes à la
 cornu- n, avoient péri au nombre de trente par le
 vice de la rouë : ses villes étoient réduites

en cendre, ses trefors pillés, les provisions qu'il préparoit au roi de Suède faïties : à peine voyoit-il pu échapper avec six mille hommes & quelques chevaux chargés d'or & d'argent. Toute-fois il apportoit au Roi l'esperance de se soutenir par ses intelligences dans ce pays inconnu, & l'affection de tous les Cosaques qui enragés contre les Moscovites, arrivoient par troupes au camp, & le firent subsister.

Charles espéroit au moins que son général Levenhaup viendrait réparer cette mauvaise fortune. Il devoit amener environ quinze mille Suédois qui valoient mieux que cent mille Cosaques, & apporter des provisions de guerre & de bouche. Il arriva à peu près dans le même état que Mazeppa.

Il avoit déjà passé le Boristhène au-dessus de Mobilou, & s'étoit avancé vingt de nos lieues au-delà, sur le chemin de l'Ukraine. Il amenoit au Roi un convoi de huit mille charriots, avec l'argent qu'il avoit levé en Lithuanie & sur sa route. Quand il fut vers le bourg de Lesno, près de l'endroit où les rivières de Pronia & de Soffa se joignent pour aller tomber loin au-dessous dans le Boristhène, le Czar parut à la tête de cinquante mille hommes.

Le général Suédois qui n'en avoit pas seize mille complets, ne voulut pas se retrancher. Tant de victoires avoient donné aux Suédois une si grande confiance, qu'ils ne s'informerent jamais du nombre de leurs ennemis, mais seulement du lieu où ils étoient. Levenhaup marcha donc à eux sans balancer le

d'Octo

ROI DE SUEDE. LIV. IV. 159

Octobre 1708. après midi. Dans le premier choc ils tuèrent quinze cens Moscovites. La confusion se mit dans l'armée du Czar, on étoit de tous côtés. L'Empereur des Russes au moment où il alloit être entièrement fait. Il sentoît que le salut de ses Etats pendoit de cette journée, & qu'il étoit perdu si Levenhaup joignoit le roi le Suédois avec une armée victorieuse.

Dès qu'il vit que ses troupes commençoient à reculer, il courut à l'arrière garde où étoient des Cosaques & des Calmouks : Je vous ordonne, leur dit-il, de tirer sur quiconque fuira, & de me tuer moi-même, si j'étois lâche pour me retirer. De-là il retourna à l'avant-garde, & rallia ses troupes lui-même, avec du prince Menzikof & du prince Gallitzin. Levenhaup, qui avoit des ordres pressans de rejoindre son maître, aima mieux continuer sa marche que recommencer le combat, croyant en avoir assez faite pour ôter aux ennemis la résolution de le poursuivre.

Dès le lendemain à onze heures, le Czar attaqua au bord d'un marais, & étendit son armée pour l'envelopper. Les Suédois firent tout par tout : on se battit pendant deux heures avec une opiniâtreté égale. Les Moscovites perdirent trois fois plus de monde ; mais aucun ne lâcha pied, & la victoire fut indécise.

À quatre heures le général Bayer amena avec un renfort de troupes. La bataille recommença alors pour la troisième fois avec plus de furie & d'acharnement : elle dura jus-

qu'à la nuit ; enfin le nombre l'emporta : Suédois furent rompus, enfoncés, & pourvus jusqu'à leur bagage. Levenhaup rallia ses troupes derrière ses chariots : les Suédois furent vaincus, mais ils ne s'ensuivirent point. Il étoient environ neuf mille hommes, dont aucun ne s'écarta : le Général les mit en ordre de bataille aussi facilement que s'ils n'avoient point été vaincus. Le Czar de l'autre côté passa la nuit sous les armes ; il défendit ses officiers sous peine d'être cassés, & aux soldats, sous peine de mort, de s'écarter pour piller.

Le lendemain encore il commanda au point du jour une nouvelle attaque. Levenhaup s'étoit retiré à quelques milles dans un lieu avantageux, après avoir encloué une partie de son canon & mis le feu à ses chariots.

Les Moscovites arrivèrent assez à temps pour empêcher tout le convoi d'être consommé par les flammes ; ils se saisirent de plus de six mille chariots qu'ils sauvèrent. Le Czar qui vouloit achever la défaite des Suédois, envoya un de ses Généraux nommé Flug les attaquer encore pour la cinquième fois : ce Général leur offrit une capitulation honorable. Levenhaup la refusa & livra un cinquième combat aussi sanglant que les premiers. De neuf mille soldats qu'il avoit encore, il en perdit la moitié ; l'autre ne put être forcée : enfin la nuit survenant, Levenhaup après avoir soutenu cinq combats contre cinquante mille hommes, parvint à la Sossia à la nage suivi par cinq mille hommes.

ROI DE SUEDE. LIV. IV. 161

lui restoit, dont les blessés passèrent sur
gradaux. Le Czar perdit plus de vingt mil-
moscovites dans ces cinq combats, où il eut
gloire de vaincre des Suédois, & Leven-
haup celle de disputer trois jours la victoire,
de se retirer sans avoir été forcé dans son
dernier poste. Il vint donc au camp de son
ennemi avec l'honneur de s'être si bien défendu,
mais n'amenant avec lui ni munitions ni
vivres.

Le roi Stanislas eût bien voulu aller joindre
Charles dans le même tems ; mais les Mosco-
vites vainqueurs de Levenhaup, lui eussent
coupé les chemins, & Siniausky l'occupoit
déjà en Pologne.

Le roi de Suède se trouva ainsi sans provisio-
ns & sans communication avec la Pologne,
cercé d'ennemis, au milieu d'un pays où il
n'avoit guères de ressource que son courage.
Dans cette extrémité le mémorable hiver
de 1709. plus terrible encore sur ces frontieres
de l'Europe, que nous ne l'avons senti en
France, détruisit une partie de son armée.
Charles vouloit braver les saisons comme il
avoit ses ennemis ; il osoit faire de longues
marches avec ses troupes pendant ce froid mor-
tel. Ce fut dans une de ces marches que deux
trois hommes tombèrent morts de froid pres-
sés à ses yeux. Les cavaliers n'avoient plus
de bottes, les fantassins étoient sans souliers &
sans habits. Ils étoient réduits à se
faire des chausures de peaux de bêtes, comme
ils pouvoient : souvent ils manquoient de pain.

On avoit été réduit à jeter presque tous canons dans des marais & dans des rivières faute de chevaux pour les traîner. Cette armée auparavant si florissante étoit réduite à vingt-quatre mille hommes prêts à mourir de faim. On ne recevoit plus de nouvelles de Suède, & on ne pouvoit y en faire tenir. Dans cet état un seul officier se plaignit. “
 “ quoi ! lui dit le roi, vous ennuyez vous d’être si loin de votre femme ? si vous êtes
 “ vrai soldat, je vous menerai si loin que
 “ vous pourrez à peine recevoir des nouvelles
 “ les de Suède une fois en trois ans.

Un soldat osa lui présenter avec murmure en présence de toute l’armée, un morceau de pain noir & moisi, fait d’orge & d’avoine, la seule nourriture qu’ils avoient alors, & dont ils n’avoient pas même suffisamment : le roi le reçut le morceau de pain sans s’émouvoir, le mangea tout entier, & dit ensuite froidement au soldat : il n’est pas bon, mais il peut se manger. Ce trait tout petit qu’il est, si simple, qui augmente le respect & la confiance pour un être petit, contribua plus que tout le reste à faire supporter à l’armée Suédoise des extrêmes qui eussent été intolérables sous tout autre Général.

Dans cette situation il reçut enfin des nouvelles de Stokolm, mais ce ne fut que pour apprendre la mort de la duchesse de Holstein sa femme, que la petite vérole enleva au mois de Décembre 1708. dans la vingt-septième année de son âge. C’étoit une Princesse aussi douce

ROI DE SUEDE. LIV. IV. 163

Il étoit aussi compatissant que son frere étoit impérieux dans ses volontés, & implacable dans ses vengeances. Il avoit toujours eu pour elle beaucoup de tendresse : il fut d'autant plus affligé de sa perte, que commençant alors à devenir malheureux, il en devenoit un peu plus sensible.

Il apprit aussi qu'on avoit levé des troupes de l'argent en exécution de ses ordres, mais on ne pouvoit arriver jusqu'à son camp ; puisqu'entre lui & Stokolm, il y avoit près de cinquante lieues à traverser, & des ennemis supérieurs en nombre à combattre.

Le Czar aussi agissant que le roi de Suède, après avoir envoyé de nouvelles troupes au secours des confédérés de Pologne, réunis contre Stanislas sous le général Siniaufski, s'avantant bien-tôt dans l'Ukraine au milieu de ce rude hiver pour faire tête au roi de Suède. Il continua dans la politique d'affoiblir son ennemi par de petits combats, jugeant bien que l'armée Suédoise périroit entièrement à la longue ; puisqu'elle ne pouvoit être recrutée, tandis que lui pouvoit tirer à tout moment de nouvelles forces de ses Etats.

Il falloit que le froid fût bien excessif, puisque les deux ennemis furent contraints de se donner une suspension d'armes. Mais dès le premier de Février on recommença à se battre au milieu des glaces & des neiges.

Après plusieurs petits combats, & quelques avantages, le roi vit au mois d'Avril qu'il ne lui restoit plus que dix-huit mille Suédois.

Mazeppa

Mazeppa seul, ce prince des Cosaques, les faisoit subsister : sans ce secours l'armée eut péri de faim & de misère. Le Czar dans cette conjoncture fit proposer à Mazeppa de rentrer sous sa domination. Mais le Cosaque fut fidèle à son nouvel Allié ; soit que le supplice affreux de la roue dont avoient péri ses amis, le fit craindre pour lui-même, soit qu'il voulût les venger.

Charles avec ses dix-huit mille Suédois, & autant de Cosaques, n'avoit perdu ni le dessein, ni l'espérance de pénétrer jusqu'à Moscou. Il alla vers la fin de Mai investir Pultava, sur la rivière Vorisklat, à l'extrémité orientale de l'Ukraine, à treize grandes lieues du Boristhène, le Czar en avoit fait un magasin. Si le roi la prenoit, il se rouvroit le chemin de Moscou, & pouvoit au moins attendre dans l'abondance de toutes choses les secours qu'il espiroit encore de Suède, de Livonie, de Poméranie & de Pologne. Sa seule ressource étant donc dans la prise de Pultava, il en pressa le siège avec ardeur. Mazeppa qui avoit des intelligences dans la ville, l'assura qu'il en feroit bien-tôt le maître : l'espérance renaissoit dans l'armée. Les soldats regardoient la prise de Pultava comme la fin de toutes leurs misères.

Le roi s'aperçut dès le commencement du siège qu'il avoit enseigné l'art de la guerre à ses ennemis. Le prince Menzikoff, malgré toutes ses précautions, jeta du secours dans la ville ; la garnison par ce moyen se trouva forte de près de dix mille hommes. Le

ROI DE SUEDE. LIV. IV. 165

Le Roi en continua le siège avec plus de vigueur : il emporta les ouvrages avancés, donna même deux assauts au corps de la place, & prit la courtine. Le siège étoit en cet état lorsque le Roi s'étant avancé à cheval dans la rivière pour reconnoître de plus près quelques ouvrages, reçut un coup de carabine qui lui perça la botte, & lui fracassa l'os du genou. On ne remarqua pas sur son visage le moindre changement qui pût faire soupçonner qu'il étoit blessé : il continua à donner tranquillement ses ordres, & demeura encore près de six heures à cheval. Un de ses domestiques s'apercevant que le soulier de la botte du Roi étoit tout sanglant, courut chercher des chirurgiens : la douleur du Roi commençoit à être si cuisante qu'il fallut l'aider à descendre de cheval, & l'emporter dans sa tente. Les chirurgiens visitèrent sa plaie ; la gangrène y étoit déjà : ils furent d'avis de lui couper la jambe. La consternation de l'armée étoit inexprimable. Un Chirurgien nommé Neuman, plus habile & plus hardi que les autres, assura qu'en faisant de profondes incisions, il sauveroit la jambe du roi. Travaillez donc tout à l'heure, lui dit le Roi ; taillez hardiment, ne craignez rien : il tenoit lui-même sa jambe avec les deux mains, regardant les incisions qu'on lui faisoit, comme si l'opération eût été faite sur un autre.

Dans le tems même qu'on lui mettoit un appareil, il ordonna un assaut pour le lendemain ; mais à peine avoit-il donné cet ordre qu'on vint.

vint lui apprendre que le Czar paroïssoit avec une armée de plus de soixante & dix mille hommes. Il fallut alors prendre un autre parti. Charles blessé & incapable d'agir, se voyoit entre le Boristhène & la rivière qui passe à Puttava, dans un Pays desert, sans places de sûreté, sans munitions, vis-à-vis une armée qui le coupoit la retraite & les vivres. Dans cette extrémité il n'assembla point de conseil de guerre, comme tant de relations l'ont débité, mais la nuit du 7 au 8 de Juillet il fit venir le Velt-Maréchal Renschild dans sa tente, & lui ordonna sans délibération, comme sans inquiétude, de tout disposer pour attaquer le Czar le lendemain. Renschild ne contesta point, & se fortit pour obéir. A la porte de la tente du Roi, il rencontra le Comte Piper, avec qui il étoit fort mal depuis long-tems, comme il arrive souvent entre le Ministre & le Général. Piper lui demanda s'il n'y avoit rien de nouveau : Non, dit le Général froidement, & passa outre pour aller donner ses ordres. Dès que le comte Piper fut entré dans la tente de Renschild, ne vous a-t-il rien appris, lui dit le Roi ? Rien, répondit Piper : Eh bien je vous apprends donc, reprit le Roi, que demain nous donnons bataille. Le comte Piper fut effrayé d'une résolution si desespérée, mais il sçavoit bien qu'on ne faisoit jamais changer son Maître d'idée ; il ne marqua son étonnement que par son silence, & laissa Charles dormir jusqu'à la pointe du jour.

Ce fut le 8 Juillet de l'année 1709. que le

ana cette bataille décisive de Pultava entre
deux plus célèbres Monarques qui fussent
dans le monde : Charles XII. illustre par
af années de victoires, Pierre Alexiovits
neuf années de peines, prises pour former
troupes égales aux troupes Suédoises ; l'un
rieux d'avoir donné des Etats, l'autre d'a-
civilisé les siens ; Charles aimant les dan-
rs, & ne combattant que pour la gloire ;
exiovits ne fuyant point le péril, & ne fai-
la guerre que pour ses intérêts ; le mo-
& le Suédois libéral par grandeur d'ame, le
oscovite ne donnant jamais que par quelque
e. Celui-là d'une sobriété & d'une conti-
nce sans exemple, d'un naturel magnanime,
qui n'avoit été barbare qu'une fois ; celui-
n'ayant pas dépouillé la rudesse de son édu-
tion & de son païs, aussi terrible à ses sujets
admirable aux étrangers, & trop addonné
es excès qui ont même abregé ses jours.
Charles avoit le titre d'Invincible qu'un mo-
nt pouvoit lui ôter ; les Nations avoient dé-
onné à Pierre Alexiovits le nom de Grand
une défaite ne pouvoit lui faire perdre,
ce qu'il ne le devoit pas à des victoires.
Pour avoir une idée nette de cette bataille,
du lieu où elle fut donnée, il faut se figurer
Pultava au Nord, le camp du roi de Suède au
d, tirant un peu vers l'Orient, son baggage
riere lui à environ un mille, & la riviere de
Pultava au Nord de la ville, coulant de l'Ori-
à l'Occident.

Le Czar avoit passé la riviere à une lieue de
Pultava

Pultava, du côté de l'Occident, & commençoit à former son camp.

A la pointe du jour les Suédois parurent hors de leurs tranchées avec quatre canons de fer pour toute artillerie : le reste fut laissé dans le camp avec environ trois mille hommes ; quatre mille demeurèrent au baggage. De fort que l'armée Suédoise marcha aux ennemis forte d'environ vingt-cinq mille hommes dont il n'y avoit pas douze mille de troupes réglées.

Les généraux Renchild, Field, Levenhaup, Slipenbak, Horn, Sparre, Hamilton, le Prince Virtemberg, parent du Roi, & quelques autres dont la plupart avoient vû la bataille de Narva, faisoient tous souvenir les officiers subalternes de cette journée, où huit mille Suédois avoient détruit une armée de cent mille Moscovites dans un camp retranché. Les officiers le disoient aux soldats, tous s'encourageoient en marchant.

Le Roi conduisoit la marche porté sur un brancard à la tête de son infanterie. Une partie de la cavalerie s'avança par son ordre pour attaquer celle des ennemis ; la bataille commença par cet engagement à quatre heures & demie du matin : la cavalerie ennemie étoit à l'Occident à la droite du camp Moscovite ; le prince Menzikoff, & le comte Gollowin l'avoient disposée par intervalles entre des redoutes garnies de canon. Le général Slipenbak à la tête des Suédois, fondit sur cette cavalerie. Tous ceux qui ont servi dans les troupes Suédoises

Les scavent qu'il étoit presque impossible de résister à la fureur de leur premier choc. Les dragons Moscovites furent rompus & enfoncés. Le Czar accourut lui-même pour les rallier, son chapeau fut percé d'une balle de mousquet, Menzikoff eut trois chevaux tués sous lui, les Suédois crièrent victoire.

Charles ne douta pas que la bataille ne fût gagnée, il avoit envoyé au milieu de la nuit le général Creuts avec cinq mille cavaliers ou dragons qui devoient prendre les ennemis en flanc tandis qu'il les attaqueroit de front; mais le malheur voulut que Creuts s'égarât, & ne parut point. Le Czar qui s'étoit cru perdu, se hâta de rallier sa cavalerie. Il fondit à son tour sur celle du Roi, qui n'étant point soutenue par le détachement de Creuts, fut enfoncée à son tour. Slippenbak même fut fait prisonnier dans cet engagement. En même temps soixante & douze canons tiroient du canon sur la cavalerie Suédoise, & l'infanterie Russe débouchant de ses lignes venoit attaquer celle de Charles.

Le Czar par une prescience d'esprit, & par une précaution qui n'appartient dans ces momens qu'aux véritablement grands hommes, détacha vers le prince Menzikoff pour aller se poster derrière Pultava & les Suédois; le prince Menzikoff exécuta avec habileté & avec promptitude l'ordre de son maître; non-seulement il rétablit la communication entre l'armée Suédoise, & les troupes restées au camp devant Pultava; mais ayant rencontré un corps de

P

réserve

réserve de trois mille hommes, il l'enveloppa & le tailla en pièces.

Cependant l'infanterie Moscovite sortoit de ses lignes, & s'avançoit en bataille dans la plaine. D'un autre côté la cavalerie Suédoise se rallioit à un quart de lieuë de l'armée ennemie. Et le Roi aidé de son Velt Maréchal Reichchild, ordonnoit tout pour un combat général.

Il rangea sur deux lignes ce qui lui restoit de troupes, son infanterie occupant le centre & sa cavalerie les deux aîles. Le Czar disposa son armée de même; il avoit l'avantage du nombre, & celui de soixante & douze canons, tandis que les Suédois ne lui en opposoient que quatre, & qu'ils commençoient à manquer de poudre.

L'empereur Moscovite étoit au centre de son armée, n'ayant alors que le titre de Major général, & sembloit obéir au général Cieremetoff. Mais il alloit comme Empereur de rang en rang monté sur un cheval Turc, qui étoit un présent du grand Seigneur, exhortant les capitaines & les soldats, & promettant à chacun des récompenses.

Charles fit ce qu'il put pour monter à cheval à la tête de ses troupes; mais ne pouvant s'y tenir sans de grandes douleurs, il se fit remettre sur son brancard, tenant son épée d'une main, & un pistolet de l'autre.

A neuf heures du matin la bataille recommença; une des premières volées du canon Moscovite emporta les deux chevaux de son brancard, il en fit atteler deux autres: une seconde volée mit le brancard en pièces, & re-

ROI DE SUEDE. LIV. IV. 171

Le Roi. Les troupes qui combattoient
de lui le crurent mort. Les Suédois con-
tristés s'ébranlèrent, & la poudre leur man-
quant, & le canon ennemi continuant à les é-
craser, la premiere ligne se replia sur la seconde,
la seconde s'enfuit. Ce ne fut en cette der-
riere action qu'une ligne de dix mille hommes
de l'infanterie Moscovite qui mit en déroute
l'armée Suédoise, tant les choses étoient chan-
gées.

Le Roi porté sur des piques par quatre gre-
nadiers, couvert de sang, & tout froissé de sa-
ute, pouvant parler à peine, s'écrioit, Suédois,
Suédois. La colére & la douleur lui rendant
quelques forces, il tenta de rallier quelques ré-
manens. Les Moscovites les poursuivoient à
coups d'épées, de bayonnettes & de piques.
Le prince Virtemberg, le général Ren-
dild, Hamilton, Stakelberg, étoient faits pri-
sonniers, le camp devant Pultava forcé, & tout
dans une confusion à laquelle il n'y avoit plus
de ressource. Le comte Piper avec tous les
officiers de la Chancellerie, étoient sortis de ce
camp, & ne sçavoient ni ce qu'ils devoient
faire, ni ce qu'étoit devenu le Roi ; ils cou-
rent de côté & d'autre dans la plaine. Un ma-
jeur nommé Bere s'offrit de les conduire au bag-
nage : mais les nuages de poussiere & de fumée
qui couvroient la campagne, & l'égarement
d'esprit, naturel dans cette desolation, les con-
duisirent droit sur la contrescarpe de la ville
même, où ils furent tous pris par la garnison.

Le Roi ne vouloit point fuir & ne pouvoit se
défendre.

défendre. Il avoit en ce moment auprès de le général Poniatofsky, colonel de la garde Suédoise du roi Stanislas, homme d'un mérite singulier, que son attachement pour la personne de Charles avoit engagé à le suivre en Pologne sans aucun commandement. C'étoit un homme, qui dans toutes les occurrences de sa vie & dans les dangers, où les autres n'alloient tout au plus que de la valeur, prit toujours le parti sur le champ, & bien, & avec bonhumeur. Il fit signé à un jeune Suédois nommé Federic, premier valet de chambre du Roi, un homme aussi intrépide que son Maître : tous deux prennent le Roi par-dessous les bras, aidés d'un Drabant qui s'approcha, ils le montent à cheval, malgré les douleurs extrêmes de sa blessure. Federic alloit à cheval auprès de son Maître, & le soutenoit de tems en tems.

Poniatofsky, quoiqu'il n'eût point de commandement dans l'armée, devenu en cette occasion Général par nécessité, rallia cinq cents cavaliers auprès de la personne du Roi : les uns étoient des drabans, les autres des officiers, quelques-uns de simples cavaliers ; cette troupe rassemblée & ranimée par le malheur de son Prince, se fit jour à travers plus de dix régimens Moscovites, & conduisit Charles au milieu des ennemis l'espace d'une lieue jusqu'au bagage de l'armée Suédoise.

Cette retraite étonnante étoit beaucoup dans un si grand malheur ; mais il falloit fuir plus loin ; on trouva dans le bagage le carrosse du comte Piper, car le Roi n'en eut jamais depuis qu'il

Il sortit de Stokolm. On le mit dans cette
 ture, & on prit avec précipitation la route
 Boristhène. Le roi qui depuis le moment
 on l'avoit mis à cheval jusqu'à son arrivée
 bagage, n'avoit pas dit un seul mot, deman-
 alors ce que'étoit devenu le comte Piper: Il
 pris avec toute la Chancellerie, lui répon-
 on. Et le général Renschild, & le duc de
 rtemberg? ajoûta-t-il. Ils sont aussi prison-
 ers, lui dit Poniatosky. Prisonniers chez des
 Moscovites! reprit Charles en haussant les é-
 paules. Allons donc, allons plutôt chez les
 Russes. On ne remarquoit pourtant point d'a-
 ctuellement sur son visage, & quiconque l'eût vu
 lors & eût ignoré son état, n'eût point soup-
 onné qu'il étoit vaincu & blessé.

Pendant qu'il s'éloignoit, les Moscovites
 firent son artillerie dans le camp devant Pul-
 tava, son bagage, sa caisse militaire, où ils
 trouvèrent six millions en espèces, dépouilles
 des Polonois & des Saxons. Près de neuf mille
 Suédois furent tués dans la bataille, environ
 dix mille furent pris, trois ou quatre mille s'é-
 chappèrent, desquels on n'a jamais entendu par-
 ler. Il restoit encore près de dix-huit mille
 hommes, tant Suédois & Polonois, que Co-
 sacques, qui fuyoient vers le Boristhène, sous
 la conduite du général Levenhaup. Il marcha
 d'un côté avec ces troupes fugitives, le roi al-
 lant par un autre chemin avec quelques cavaliers.
 Le carrosse où il étoit rompit dans la marche;
 on le remit à cheval. Pour comble de disgrâce
 il s'égarra pendant la nuit dans un bois; la son-

courage ne pouvant plus suppléer à ses forces épuisées, les douleurs de sa blessure devenant plus insupportables par la fatigue, & son cheval étant tombé de lassitude, il se coucha quelques heures au pied d'un arbre, en danger d'être surpris à tout moment par les Vainqueurs qui le cherchoient de tous côtés.

Enfin la nuit du 9. au 10. Juillet il se trouva vis-à-vis le Boristhène. Levenhaup vint d'arriver avec les débris de l'armée. Les Suédois revirent, avec une joie mêlée de douleur leur roi qu'ils croyoient mort. L'ennemi approchoit ; on n'avoit ni pont pour passer le fleuve, ni tems pour en faire, ni poudre pour se défendre contre l'ennemi qui s'avançoit, ni provisions pour empêcher de mourir de faim une armée qui n'avoit mangé depuis un jour ; mais la plus pressante inquiétude des Suédois étoit le danger de leur roi. Il y avoit encore par bonheur une mauvaise calèche qu'on avoit amenée à tout hasard jusqu'en cet endroit ; on l'embarqua sur un petit bateau ; le roi se mit dans un autre avec le général Mazeppa. Celui-ci avoit sauvé plusieurs coffres pleins d'argent ; mais le courant étoit trop rapide, & un vent violent commençant à souffler, ce Cosaque jeta plus des trois quarts de ses trésors dans le fleuve pour soulager le bateau. Mullern chancelier du roi, & le comte Poniatofky, homme plus que jamais nécessaire au roi, par les ressources que son esprit lui fournissoit dans les disgrâces, passèrent dans d'autres barques avec quelques officiers. Trois cents cavaliers de la garde du roi, & un très-grand nombre

ses forces & de Cosaques se fiant sur la bonté de leurs chevaux, hazardèrent de passer le fleuve à la nage. Leur troupe bien serrée résistoit au courant & rompoit les vagues ; mais pour ceux qui s'écartèrent un peu au-dessous, furent emportés & abîmés dans le fleuve. De tous les fantassins qui risquèrent le passage, aucun n'arriva à l'autre bord.

Tandis que les débris de l'armée étoient dans cette extrémité, le prince Menzikoff s'approchoit avec dix mille cavaliers ayant chacun un fantassin en croupe. Les cadavres des Suédois morts dans le chemin, de leurs blessures, de fatigue, & de faim, montroient assez au prince Menzikoff la route qu'avoit prise le gros de l'armée. Le prince envoya au général Suédois un trompette pour lui offrir une capitulation. Quatre officiers généraux furent aussitôt envoyés par Levenhaup pour recevoir la loi du Vainqueur. Avant ce jour seize mille soldats du roi Charles eussent attaqué toutes les forces de l'empire Moscovite, & eussent péri jusqu'au dernier plutôt que de se rendre ; mais après une bataille perdue, après avoir subi pendant deux jours, ne voyant plus leur prince, qui étoit contraint de fuir lui-même, les forces de chaque soldat étant épuisées, leur courage n'étant plus soutenu par aucune espérance, l'amour de la vie l'emporta sur l'intrépidité. Cette armée entière fut faite prisonnière de guerre. Quelques soldats désespérés de tomber entre les mains des Moscovites, se précipitèrent dans le Boristhène ; le reste fut fait esclave. Ils défile-

défilèrent tous en présence du prince Menzikoff, mettant leurs armes à ses pieds, comme trente mille Moscovites avoient fait neuf ans auparavant devant le roi de Suède à Narva. Mais au lieu que le roi avoit alors renvoyé tous ces prisonniers Moscovites qu'il ne craignoit pas, le Czar retint tous les Suédois pris à Pultava.

Ces malheureux furent dispersés depuis dans les états du Czar, mais particulièrement en Sibérie, vaste province de la grande Tartarie qui du côté de l'Orient s'étend jusqu'aux frontières de l'empire Chinois. Dans ce pays barbare où l'usage du pain n'étoit pas même connu, les Suédois devenus ingénieux par le besoin, y exercèrent les métiers & les arts dont ils pouvoient avoir quelque teinture. Alors toutes les distinctions que la fortune met entre les hommes furent bannies. L'officier qui ne put exercer aucun métier, fut réduit à fendre & à porter le bois du soldat devenu tailleur, drapier, menuisier, ou maçon, ou orfèvre, & qui gagnoit de quoi subsister. Quelques officiers devinrent peintres, d'autres architectes. Ils y en eut qui enseignèrent les langues, les mathématiques ; ils y établirent même des écoles publiques, qui avec le temps devinrent si utiles & si connues qu'on y envoyoit des enfans de Moscou.

Le comte Piper, premier ministre du roi de Suède, fut long-tems enfermé à Petersbourg. Le Czar étoit persuadé, comme le reste de l'Europe, que ce Ministre avoit vendu son Mai-

Menzi
comme
neuf an
Narva
oyé tou
craignoi
s pris
uis dans
ment en
Cartarie
ux fron
ays bar
me con
r le be
rts dom
Alors
et en
cier qu
t à fen
nu tail
ou or
Quel
res ar
rent les
bliment
e tem
y en
roi de
bourg
ste de
n Mai
in

le au duc de Malbouroug, & avoit attiré sur
Moscovie les armes de la Suède qui auroi-
nt pû pacifier l'Europe. Il lui rendit sa capti-
té plus dure. Ce Ministre mourut quelques
années après à Moscou, peu secouru par sa fa-
mille qui vivoit à Stokolm dans l'opulence, &
avait inutilement par son Roi qui ne voulut
jamais s'abaisser à offrir pour son Ministre une
raison qu'il craignoit que le Czar n'acceptât
pas: car il n'y eut jamais de cartel d'échange
entre Charles & le Czar.

L'empereur Moscovite pénétré d'une joie
qu'il ne se mettoit pas en peine de dissimuler,
recevoit sur le champ de bataille les prisonniers
qu'on lui amenoit en foule, & demandoit à
tout moment, Où est donc mon frere Charles?
Il fit aux généraux Suédois l'honneur de les
inviter à sa table. Entr'autres questions qu'il
leur fit, il demanda au général Renschild à
combien les troupes du Roi son maître pouvoi-
ent monter avant la bataille? Renschild répon-
dit que le Roi seul en avoit la liste, qu'il ne
communiquoit à personne; mais que pour lui
il pensoit que le tout pouvoit aller à environ
cent-cinq mille hommes; sçavoir dix-huit
mille Suédois, & le reste Cosaques. Le Czar
fut surpris, & demanda comment ils avoient
pu hazarder de pénétrer dans un païs si reculé,
& d'assiéger Pultava avec cette poignée de
monde? Nous n'avons pas toujours été consul-
tés, reprit le général Suédois, mais comme fi-
dèles serviteurs, nous avons obéi aux ordres de
notre Maître sans jamais y contredire. Le
Czar

Czar se tourna à cette réponse vers quelques-uns de ses courtisans, autrefois soupçonnés d'avoir trempé dans des conspirations contre lui.
 “ Ah! dit-il, voilà comme il faut servir le Souverain. Alors prenant un verre de vin.
 “ la santé, dit-il, de mes maîtres dans l'art de la guerre.” Renschild lui demanda qui étoient ceux qu'il honoroit d'un si beau titre? Vous, messieurs les généraux Suédois, reprit le Czar.
 “ Votre Majesté est donc bien ingratte, reprit le Comte, d'avoir tant maltraité ses Maîtres.”
 Le Czar après le repas fit rendre les épées à tous les Officiers généraux, & les traita comme un Prince qui vouloit donner à ses sujets des leçons de générosité, & de la politesse qu'il connoissoit.

Cependant cette armée Suédoise sortie de Saxe si triomphante, n'étoit plus. La moitié avoit péri de misère; l'autre moitié étoit esclavée ou massacrée. Charles XII. avoit perdu en un jour le fruit de neuf ans de travaux, de près de cent combats. Il fuïoit dans une méchante calèche, ayant à son côté le major général Hord, blessé dangereusement. Le reste de sa troupe suivoit, les uns à pied, les autres à cheval, quelques-uns dans des charettes, travers un desert, où ils ne voyoient ni huttes, ni tentes, ni hommes, ni animaux, ni chemin; tout y manquoit jusqu'à l'eau même. C'étoit dans le commencement de Juillet: le pays est situé au quarante-septième degré: le froid arride du desert rendoit la chaleur du soleil insupportable; les chevaux tomboient, les hommes

Quelques hommes étoient prêts de mourir de soif. Le
 conte Poniatosky mieux monté que les autres,
 rança un peu dans ces plaines ; ayant décou-
 vert un faule, il jugea qu'il devoit y avoir de
 l'eau aux environs ; il chercha tant qu'il trou-
 vâ une source. Cette heureuse découverte sau-
 va la vie à la petite troupe du roi de Suède.
 Après cinq jours de marche il se trouva sur le
 berge du fleuve Hippanis, aujourd'hui nommé
 Bogh par les Barbares, qui ont défiguré jus-
 qu'au nom de ces pays que des colonies gré-
 cques firent fleurir autrefois. Ce fleuve se
 jette à quelques milles de là au Boristhène, &
 se jette avec lui dans la mer Noire.
 Au delà du Bogh, du côté du Midi, est la
 petite ville d'Ozakou, frontière de l'empire
 des Turcs. Les habitans voyans venir à eux
 une troupe de gens de guerre, dont l'habille-
 ment & le langage leur étoient inconnus, re-
 fusèrent de les passer à Ozakou, sans un ordre
 du Mehemet Pacha gouverneur de la ville.
 Le Roi envoya un exprès à ce Gouverneur,
 pour lui demander le passage ; ce Turc incer-
 tain de ce qu'il devoit faire dans un païs où
 une fausse démarche coute souvent la vie, n'o-
 sa rien prendre sur lui sans avoir auparavant la
 permission du Pacha de la province, qui réside
 à Bender dans la Bessarabie, à trente lieues
 d'Ozakou. Cette permission vint avec ordre
 de rendre au Roi tous les honneurs dus à un
 monarque allié de la Porte, & de lui fournir
 les secours nécessaires. Pendant ces longueurs,
 les Moscovites après avoir passé le Boristhène
 poursui-

pourfuivoient le Roi fans relâche ; fi on avoit tardé encore une heure il étoit pris. A peine eut-il paffé le Bogh dans les batteaux des Turcs, que fes ennemis parurent au nombre de près de fix mille cavaliers ; le Roi eut la douleur de voir cinq cens hommes de fa petite troupe, qui n'avoient pu paffer encore, faifis par les Moscovites de l'autre côté du fleuve. Le Pacha d'Ozakou lui demanda par un interprète pardon de fes retardeimens qui étoient caufe de la prife de ces cinq cens hommes, & le fupplia de vouloir bien ne point s'en plaindre au Grand Seigneur. Charles le promit, non fans lui faire une réprimande févère, comme s'il eût parlé à un de fes fujets.

Le commandant de Bender qui étoit en même tems Serafquier, titre qui répond à celui de Général, & Pacha de la province, qui fignifie Gouverneur & Intendant, envoya en hâte un Aga complimenter le Roi, & lui offrir une tente magnifique, avec les provifions, le baggage, les chariots, toutes les commodités, tous les officiers, toute la fuite néceffaire pour le conduire avec fplendeur jufqu'à Bender ; car tel eft l'ufage des Turcs, non-feulement de défrayer les Ambaffadeurs jufqu'au lieu de leur réfidence, mais de fournir tout abondamment aux Princes réfugiés chez eux pendant le tems de leur féjour.

Fin du quatrième Livre.

